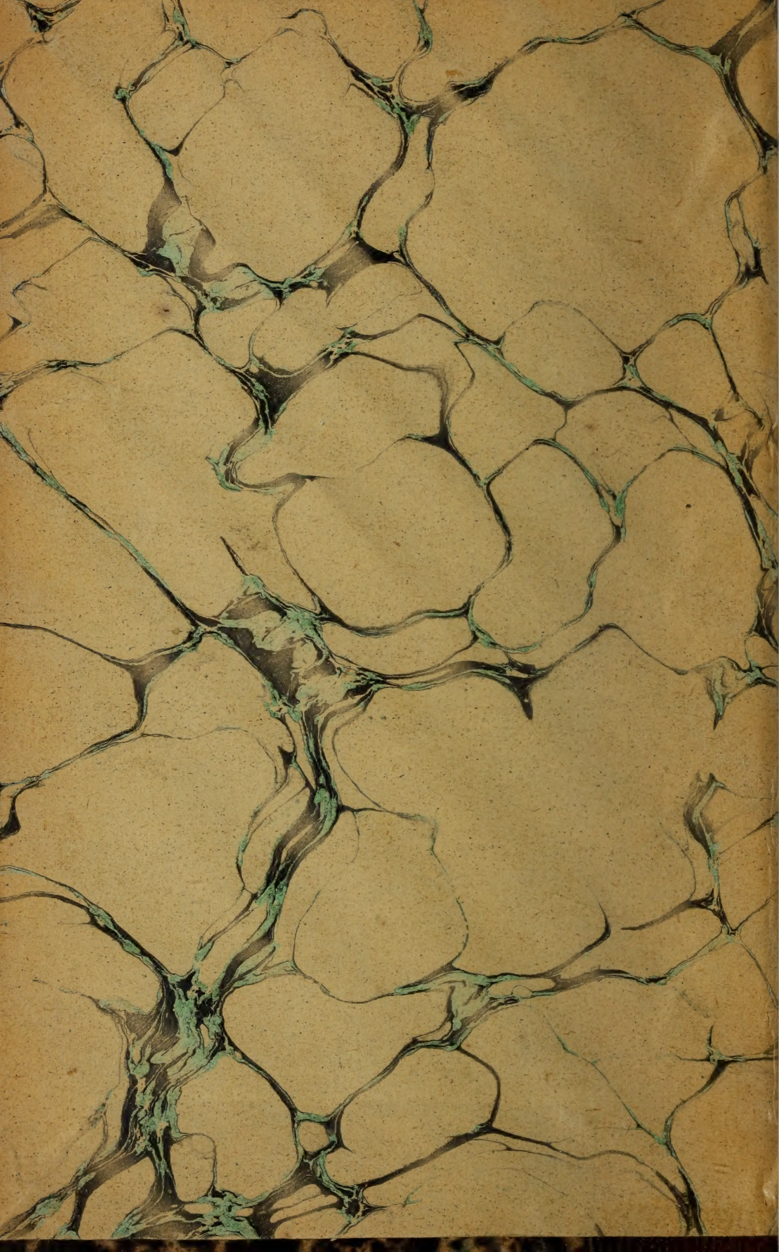
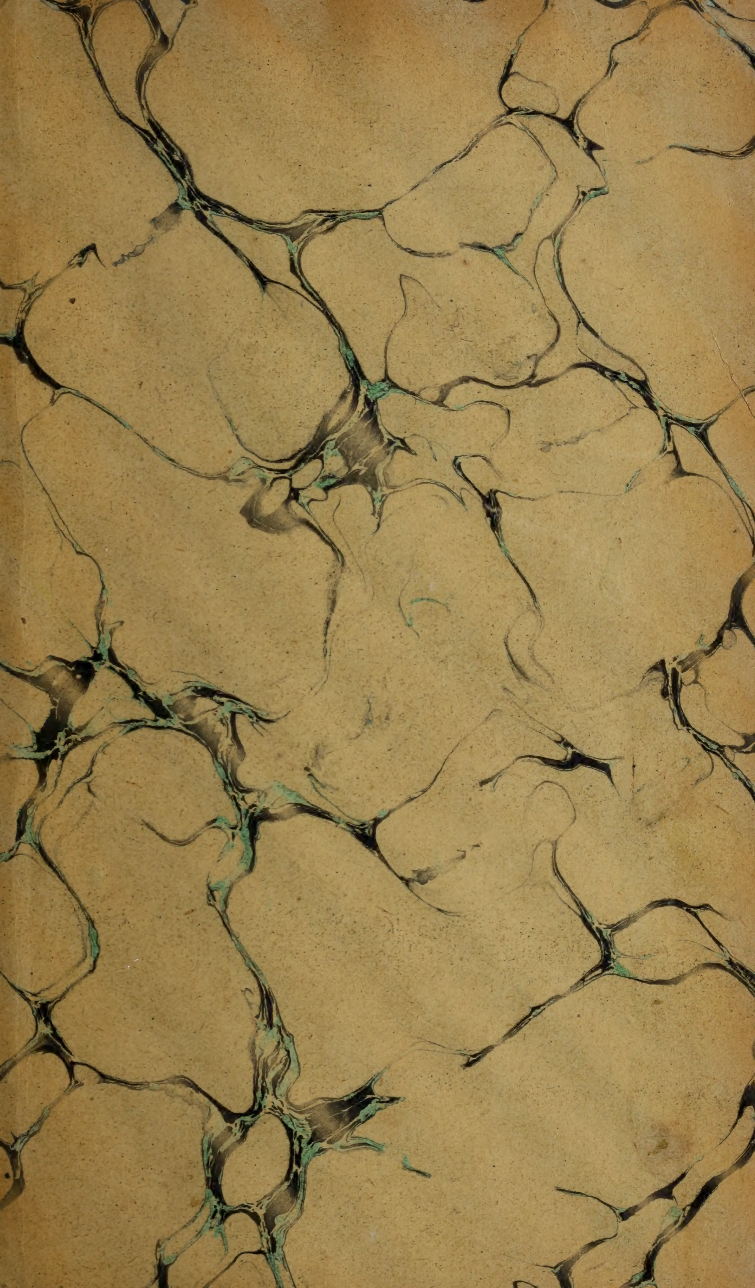
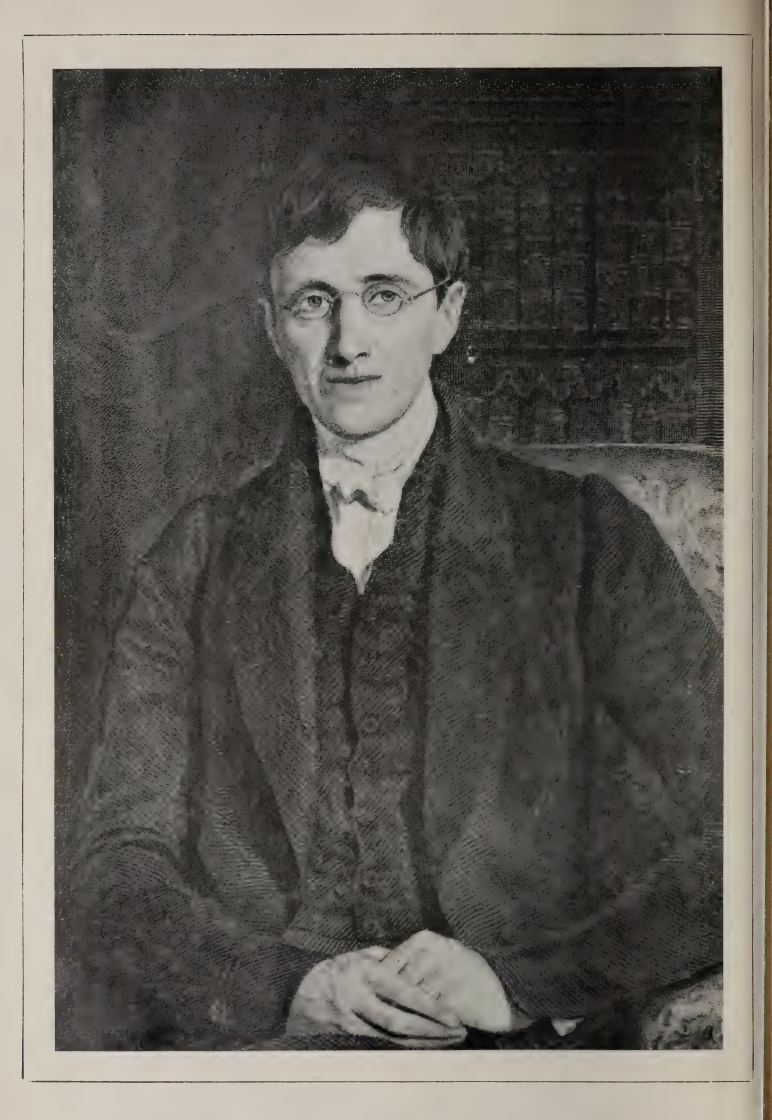

3 1761 09427438 8





J.-H. NEWMAN

ESSAI DE PSYCHOLOGIE RELIGIEUSE



J.-H. NEWMAN

REPRODUCTION D'UN PORTRAIT INÉDIT

dû à l'obligeante communication des Pères de l'Oratoire de Birmingham.

« LES GRANDS HOMMES DE L'ÉGLISE »

AU XIXe SIÈCLE

II

J.-H. NEWMAN

ESSAI DE PSYCHOLOGIE RELIGIEUSE

PAR

Georges GRAPPE

Préface de P. BOURGET
de l'Académie française

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE P.-J. BÉDUCHAUD, ÉDITEUR
(Librairie des Saints-Pères)
83, RUE DES SAINTS-PÈRES, 83

1907

A Georges GOYAU

En souvenir du château de Vaux-sur-Poligny.

Georges GRAPPE

PRÉFACE

De M. Paul BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Costebelle, 15 mai 1902.

Cher Monsieur,

Je vous remercie de m'avoir fait lire en épreuves votre intéressante étude sur le cardinal Newman. Elle m'a paru préciser d'une manière remarquable les traits complexes de cette attirante figure. Cette biographie servira dorénavant de préface nécessaire à cette nombreuse littérature que suscite depuis quelques années chez nous le mouvement d'Oxford, *et qui a produit plusieurs très beaux livres auxquels vous rendez hommage. Leur défaut — ou plutôt le défaut du public français — résidait peut-être dans une absence de préparation. Quoique la distance entre Paris et Londres soit aussi courte aujourd'hui que celle de Paris à Lyon, l'Angleterre nous est si peu et si mal connue que le lecteur habituel est tout*

déconcerté devant les noms de Pusey, de Froude, de Ward, de Manning même et de Wiseman. Il ne sait comment situer ces personnages et il ne sait non plus comment interpréter ce mot d'Université, appliqué à un endroit aussi différent qu'Oxford de tout ce que nous entendons par collèges. *Il éprouve aussi une difficulté singulière à se rendre compte que l'Église anglicane n'a rien de commun avec le protestantisme, tel qu'il se présente de ce côté-ci de la Manche. Ce catholicisme, sans Rome, avec son* credo *fixe et sa hiérarchie, lui est presque inintelligible, et par conséquent l'oscillation d'une pensée à qui cette Église ne suffit ni comme catholicisme, ni comme protestantisme.*

Tous ces points de fait sont nettement marqués dans votre Essai. Il contribuera beaucoup à rendre accessibles ces ouvrages où le détail de cette histoire du mouvement d'Oxford est montrée plus complètement et il donnera peut-être à quelques esprits possédés de la grande inquiétude, la curiosité d'aborder directement cet admirable fragment de psychologie religieuse digne de prendre place, entre les Pensées *de Pascal et les* Confessions *de saint Augustin, que le cardinal Newman a intitulé* Apologia pro vitâ suâ. *Vous le notez avec une bien judicieuse perspicacité, ce qui fait de cette* Apologia *pour des Français d'aujourd'hui, un livre d'une actualité singulière,*

c'est qu'à travers des différences radicales de tempérament et de milieu, l'ancien fellow *d'Oriel se trouve avoir été conduit vers Rome par une voie toute pareille à celle qui détermine aujourd'hui parmi nous tant de retours. En rapprochant son nom de celui du regretté M. Ollé-Laprune, vous avez éclairé d'une vive lumière cette position très nouvelle d'un problème qui ne saurait plus aujourd'hui être résolu par la sèche ironie d'un Voltaire ni par l'analyse très superficielle, — il faut le reconnaître, malgré la fascination de cet immense talent, — d'un Ernest Renan. Ce que Newman a vu nettement, ce que M. Ollé-Laprune a reconnu de son côté et dit non moins nettement, c'est que la question de la vérité religieuse n'est pas purement intellectuelle. Cette vérité n'est pas une vérité abstraite.* C'est une vérité vivante *Elle ne s'adresse pas dans l'homme à la seule intelligence, elle s'adresse au cœur et à la volonté. Elle doit être sentie autant que comprise, et voulue autant que sentie. Elle doit s'adapter aux portions conscientes de notre être et correspondre à ses portions inconscientes. Elle doit pouvoir convenir aux simples et aux ignorants aussi bien qu'aux lettrés et aux savants, se mêler au développement de la personne, se prêter aux balbutiements intérieurs de l'enfant aussi bien qu'à la réflexion mûrie de l'homme fait. Elle ne peut donc être ni une découverte individuelle, ni*

le fruit d'un raisonnement. Le raisonnement vient ensuite pour l'éclairer et la corroborer. La conscience individuelle y ajoute sa marque propre. Mais primitivement et essentiellement, pour remplir ces conditions de vitalité universelle, la vérité religieuse doit être une tradition et une révélation. C'est la vue de cette nécessité qui a conduit Newman à reconnaître dans l'Église romaine l'organisme historique le plus conforme à cette condition nécessaire. C'est cette même vue qui domine les études de M. Ollé-Laprune sur la Vitalité chrétienne *et son beau portrait de Jouffroy. C'était bien cette idée qu'entrevoyait Pascal quand il parlait de « raisons de cœur que la raison ne comprend pas » et surtout lorsqu'il écrivait dans son* Mystère de Jésus, *sur les péchés : « A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras... » Phrase d'une portée extraordinaire ! Elle signifie que pour penser la vérité religieuse il faut d'abord la vivre. C'est le fond même de la mystique des sacrements.*

J'aurais voulu que, rapprochant Newman d'Ollé-Laprune, vous l'eussiez aussi comparé à cet Ernest Renan dont je vous mentionnais tout naturellement le nom tout à l'heure. Permettez-moi de vous indiquer le remarquable article que M. Wilfrid Ward vient justement de publier sur ces deux hommes, dans le Monthly Register *(n° d'avril 1902). Écrit*

par cet ardent catholique, avec un entier respect de deux sincérités dont personne n'a le droit de douter, sur l'auteur des Souvenirs de Jeunesse *et celui de l'*Apologia, *cet essai se raccorde d'une manière saisissante à votre ouvrage. Il signale une coïncidence de date extrêmement frappante. C'est le 6 octobre 1845 que Renan descendit les escaliers du séminaire de Saint-Sulpice pour ne jamais les remonter. C'est le 10 de ce même mois, dans la même année, exactement quatre jours plus tard, que Newman écrivait à ses plus intimes amis la lettre suivante, datée de Littlemore : « J'attends cette nuit le Père Dominique le Passionniste, qui, depuis sa jeunesse, a eu l'idée fixe et distincte d'une mission dans les pays du Nord et en particulier l'Angleterre. Après trente ans d'attente, il a été envoyé ici sans l'avoir demandé... Je l'ai vu une fois, quelques minutes, l'année dernière, le jour de la fête de Saint-Jean-Baptiste. C'est un homme simple et un saint. Il ne connaît pas mon intention. Je veux lui demander de me recevoir dans le* troupeau unique du Christ. » *Et en post-scriptum : « Ce billet ne partira qu'une fois tout fini. Il ne demande pas de réponse... » Que l'on imagine maintenant, dans ce même automne, les pensées différentes qui agitent ces deux âmes, toutes deux en proie à la plus complète révolution de leur destinée, toutes deux séparées de toute leur existence anté-*

rieure, en rupture pour des motifs absolument désintéressés avec des milieux dont elles reconnaissaient l'excellence, Renan, celui des maîtres vénérables de Saint-Sulpice, Newman, celui de ses collègues si distingués d'Oxford. Quelles analogies et quels contrastes! M. Wilfrid Ward a été surtout frappé de l'antithèse. La ressemblance existe cependant. Elle réside surtout dans un besoin dont ces deux grands esprits ont été dominés. Ils n'ont pu accepter de s'estimer s'ils ne mettaient pas en harmonie leurs actes extérieurs et leurs réflexions intérieures.

La question se pose donc: qui avait raison des deux? Quel est celui dont les réflexions intérieures se sont trouvées les plus vraies, à l'épreuve de la réalité? Pour moi, la réponse ne fait pas doute. De quelque magie que son prestigieux génie ait enveloppé son nihilisme final, le Renan diminué des dernières années pouvait-il se comparer au Newman ascétique et pacifié que vous montrez, acceptant humblement la pourpre cardinalice: « Le Saint-Père jugea que l'Angleterre catholique et même protestante ressentirait de la joie, si je recevais quelque grâce?... » Et, six ans avant de mourir, se rappelant son mot de Sicile dans une maladie dangereuse: « Je n'ai jamais péché contre la lumière, » il disait: « sur le déclin d'une très longue existence, je puis dire au fond de mon cœur que le Seigneur ne m'a

jamais abandonné ni laissé à l'illusion... » *Cette solennité, pleine d'espérance, met un rayon d'immortalité sur ce noble visage et quoique les* Souvenirs de Jeunesse *soient un chef-d'œuvre d'art, comment ne pas sentir par contraste l'insuffisance de l'* « *A quoi bon ?* » *sur lequel ils se terminent ?*

Voilà quelques-unes des impressions que la lecture de votre Essai *soulèvera nécessairement chez vos lecteurs sans parti pris. Vous leur avez donné le contact d'une magnifique sensibilité, d'une volonté pure et invincible, d'une pensée ardente et lucide, enfin d'une grande existence religieuse. C'est une œuvre dont vous pouvez, à bon droit, être fier, et dont vous félicite*

Votre dévoué confrère

Paul BOURGET.

Ces pages sur Newman ne sont qu'un essai, où l'on s'est efforcé de mettre en valeur quelques-unes des circonstances les plus pathétiques de cette existence, complexe et pleine de nuances. Un regard, jeté hâtivement sur la vie de cet écrivain, qui vit s'ouvrir devant lui une si brillante carrière, selon les vanités agréables et quelque peu austères cependant d'Oxford et qui mourut cardinal de l'Église romaine, pourrait laisser de l'indécision dans le jugement. Il semble, lorsque l'on passe sans s'arrêter sur certaines inflexions de ce caractère, qu'il n'est pas sans réserver des surprises déconcertantes ; et l'on éprouverait presque une inquiétude à les relever, d'un premier coup d'œil. C'est la tâche passionnante de la psychologie, de rechercher les tenants et les aboutissants de ces fils, d'une trame si frêle au re-

gard superficiel, et si forte cependant, à l'analyse minutieuse.

Tout le secret de l'évolution audacieuse de cette nature s'y trouve rattaché ; et si l'on nous permet de poursuivre cette image, à laquelle nous nous sommes plu un moment nous dirons que, de bien connaître l'art même de ce métier, on voit peu à peu s'y peindre l'admirable portrait, formé de tous ces écheveaux variés. Les causes profondes qui décidèrent un Newman à se convertir, plutôt qu'un Keble ou qu'un Pusey, apparaissent alors. C'est la source même d'où ont coulé ces pages.

Dans le cadre, un peu tenu, qui nous était offert, nous n'avons pas prétendu renouveler le sujet mais simplement fournir une monographie destinée au grand public peu familier avec ce génie. D'autres, avant nous, en France, avaient profilé, crayonné ou peint les meilleures esquisses ou les meilleurs portraits qui pussenten être tracés ; et ce serait vanité, après les beaux livres d'histoire et de philosophie, consacrés à Newman, par l'érudite finesse de M. Thureau-Dangin(1), ou du Père Brémond(2), que de tenter

(1) *La Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle.* Newman et le Mouvement d'Oxford.

(2) *L'Inquiétude religieuse,* par H. Brémond.

pareille entreprise. L'hommage, même gracieux et plein d'émotion des femmes continuant l'admirable tradition des Mozley et des Giberne, a trouvé, en notre pays, à s'exprimer, par la plume délicatement pieuse de Mlle Lucie Félix-Faure (1). Et si, nous aussi, après des prédécesseurs tellement illustres, par le nom ou par l'œuvre, nous avons cru cependant devoir exprimer quelques manières nouvelles d'opinion, c'est que de ce diamant très pur, aux facettes innombrables, qu'est la pensée de Newman, des clartés changeantes s'irradient incessamment, offrant sans lassitude à l'intelligence et au cœur des spectacles renovés de beauté et de vertu...

G. G

29 janvier 1902.

(1) *Newman,* par Lucie Félix-Faure.

J.-H. NEWMAN

CHAPITRE I

L'ÉDUCATION.

Le 21 février 1801, naissait à Londres, John-Henry Newman, fils de John Newman et de Jemima Fourdrinier. Son père, associé dans une banque, avait une forte réputation qui devait résister aux malheurs de cet établissement, survenus vers la quinzième année de l'enfant. Sa mère appartenait à une vieille famille, d'origine française, qui s'était exilée par religion, aux environs de la révocation de l'Édit de Nantes.

John-Henry grandit dans ce milieu, un peu austère. Bien qu'il ne nous ait guère laissé de notes suivies sur sa toute première jeunesse, nous savons qu'il jouait, dans Bloomsbury Square avec Benjamin Disraeli. A cette époque, il pouvait avoir dix ans et commençait déjà à montrer une gravité de caractère, bien rare à cet âge. Il notait des sensa-

tions d'intimité, le premier chant printanier du coucou, ses rêves enfantins, ses premières lectures classiques : Ovide, Homère, Hérodote. Le 11 février 1811 — il n'avait pas encore accompli ses dix ans — il relate la date de ses premiers vers. Dès que son esprit s'était éveillé, il s'était familiarisé avec la Bible, feuilletant d'abord le livre, en se complaisant aux gravures, puis bientôt prenant goût aux récits qui l'amusaient. Il entremêlait alors ces lectures à celles de Walter Scott.

Il ne s'agissait encore là que de passe-temps : ils ne retiennent le biographe qu'en souvenir de la jeunesse de Newman. Celui-ci n'appréciait en effet ces lectures de l'Ancien Testament qu'au même titre que telle page de ses auteurs favoris. Il étudiait près de sa mère les théologiens calvinistes, Romain, Newton, Milner mais il ne ressentait, à la suite de son commerce avec ces écrivains, qu'une estime très intellectuelle pour eux. Il les aimait comme des penseurs, capables de conduire à bien un raisonnement difficile. Dès cette époque, on rencontrait en lui cette inclination de son caractère, qui demeurera son cachet, un souci de raisonner ses sentimentalités et de ne les accueillir « pour vraies qu'il ne les connût évidemment être telles. » Et volontiers, il acceptait ces discussions théologiques ; il les adoptait comme des théorèmes de sa pensée,

sans toutefois leur accorder cette sympathie irraisonnée, qui ne vient que du cœur. C'est ainsi, de même, qu'il avait très bien su son catéchisme dès les premières leçons; mais s'il croyait de toute son intelligence à Dieu, il ne l'aimait pas; il ne le sentait pas encore.

Ce fut durant cette période de sa jeunesse, après la première éducation familiale de sincérité envers soi-même, de force envers sa pensée, de tendresse charmante envers les siens, qu'il entra au collège de Ealing, près de Londres. Il rencontra là pour premier maître le Rév. George Nicholas, ancien élève d'Oxford, qui se prit d'intérêt pour cet esprit prompt et studieux, dont il garda par la suite un souvenir très marqué. Ce n'était pas que l'enfant fût en rien un prodige, mais dès ce moment, il se plaisait aux travaux littéraires, d'un âge plus avancé. Il travaillait à la fois la prose et les vers, consacrant ses heures de récréation à parfaire ses premiers essais et, de parti pris, il témoignait une répugnance qu'il montra toute sa vie, pour les exercices physiques.

La dernière année qu'il passa à Ealing, il eut pour professeur un homme qui ne fut pas sans exercer une forte influence sur sa direction, le Rev. Walter Mayer, d'Oxford. Ce maître, chargé des études classiques, imprima à sa pensée une orientation nou-

velle : il sembla à John-Henry que ses leçons lui ouvraient un monde inconnu. Pour la première fois, aux commentaires religieux de ce calviniste profondément croyant, il se sentit ému par la foi. A soixante-dix ans de distance, il parlera ainsi de cette première métamorphose que subit sa pensée « Sans doute, je ne puis guère me juger moi-même : mais après avoir fait cette réserve, je dois dire qu'il est difficile de se représenter ou d'imaginer que le jeune homme, d'avant et d'après le mois d'août 1816, est le même... Je puis, après ces soixante-dix années, regarder, comme s'il s'agissait pour moi d'un étranger... » Et dans l'*Apologia,* si fertile en heureux souvenirs, si précieuse à son biographe, on trouvera cette phrase qui synthétise parfaitement les résultats de cette influence : « Je tombai alors sous la notion d'un credo défini et reçus dans mon intelligence les impressions du dogme. »

Ainsi finit cette première période, très curieusement incroyante, d'une existence qui devait être consacrée tout entière à la recherche de la vérité religieuse. Jusque-là ce jeune homme, de famille austère et droite, avait conçu la vie comme une volupté d'intelligence, où la vertu serait inspirée beaucoup plus par une sorte d'élégance que par la religion. Celle-ci, par principe, lui était désagréable : il ne concevait même pas comment l'on pouvait

aimer Dieu. Il jugeait qu'il convenait d'alimenter cette intelligence par des exercices, difficiles et partant plus intéressants à résoudre, par un goût, sans cesse renouvelé et développé, d'études scientifiques, dignes d'occuper l'esprit. C'est pour satisfaire à ce programme plus ou moins conscient, qu'il s'était tracé à lui-même, que Newman cultiva avec un souci aussi constant de réussir à se satisfaire, les belles-lettres, ces études de l'antiquité qui devaient laisser comme un parfum à son propre style. Il avait aimé d'une même manière la Bible, non seulement dans ses paysages, dans ses scènes vivantes mais aussi dans ses sentences : dès avant sa conversion, par un jeu plus élégant que convenable il avait rassemblé toute une collection de ses textes, pour prouver la vérité de cette doctrine, en laquelle il ne croyait pas. Au théologien Scott, il avait emprunté cette belle idée de la Trinité, qui n'était encore pour lui qu'une spéculation, harmonieuse comme une de ces sonates de Beethoven, dont il était passionné ; il avait aussi recueilli, près de lui, le principe philosophique de l'évolution universelle, destiné à jouer un rôle si considérable dans sa vie future. De seconde main, il prit contact avec les Pères de l'Église, par les fragments que relève Milner dans son *Histoire de l'Église*. Au commerce de tous ces savants, ou du moins de quelques-uns d'entre eux, farouches

calvinistes, il trouva de telles leçons de mauvais goût qu'il fut longtemps avant de pouvoir se débarrasser des formules apocalyptiques, dont il avait pris la recette à leur commerce. Ce fin lettré appelait l'Église romaine l'Antéchrist. De ce vieux ferment huguenot, il gardera quelque chose très tard — détail qui ne manque pas de nous enseigner sur de telles empreintes — ; même lorsqu'il sera convaincu de l'authenticité de l'Église de Rome, il ne pourra encore que difficilement se déshabituer de cette phraséologie.

Tout ceci devait cependant servir aux destinées prochaines qui lui étaient réservées. De cette éducation première, il conservera comme une distinction qu'il tenait des siens, réservés et de bonne maison, comme une élégance d'esprit qu'il tenait de cette première culture abandonnée et très soignée cependant ; il gardera comme une compréhension plus haute qui sera de la sympathie envers les autres et de la timidité envers lui-même, de sa première conversion. Dans le Newman qui quittait Ealing pour entrer à Oxford, il y avait déjà une âme très cultivée et très pure tout à la fois, qui avait su se développer, et qui arrivait dans ce terreau, pour recevoir de ce déplacement, de ce transport d'une serre très douce à une terre libre, exposée à tous les vents, cette sève nouvelle qui donne leur puissance aux fleurs les plus belles...

Le 14 décembre 1816, l'élève du Rév. Walter Mayer était inscrit au nombre des « commoners » de Trinity College. Il n'avait pas encore tout à fait seize ans. Souvent par la suite, il se plaisait à raconter que la destinée humaine incline, au gré d'un caprice frivole, à de graves conséquences. Alors que la chaise de poste qui devait emmener l'enfant se trouvait déjà devant la porte, son père hésitait encore s'il le conduirait à Oxford ou à Cambridge.

CHAPITRE II

OXFORD.

« Oxford is the first of cities... »
NEWMAN.
(Letters and Corresp., 5 mars 1833.)

Il y a quelques lignes dans *Loss and Gain,* cette monographie personnelle de Newman, qui nous aident à reconstituer son état d'esprit, lors de son arrivée dans la vieille ville universitaire. L'impression qu'il ressentit à cet instant dut être très profonde, car son héros raconte ainsi cette scène et celles des jours suivants :

« Il se souvenait des terreurs et des joies éprou-
« vées, lors de sa première entrée à l'Université ;
« il en approchait alors comme de quelque reli-
« quaire sacré. De temps en temps, l'espérance lui
« venait qu'un jour ou l'autre, un titre quelconque
« lui donnerait le droit de demeurer là, dans
« quelqu'une de ces vieilles fondations. Une nuit
« même lui revenait en mémoire. Avec un de ses
« amis, il était monté au sommet d'une des nom-

« breuses tours pour observer les étoiles. Pendant « que celui-ci était absorbé avec les instruments, « lui, l'esprit juvénilement plus terrestre, contem-« plait de ces hauteurs, dans les clair-obscurs de « l'éclairage, les carrés aux ombres profondes, cu-« rieux de savoir si jamais il serait *fellow* de tel ou « tel des collèges, qui saillissaient de la masse des « constructions universitaires. »

Il devait donc se mêler quelque fièvre au bonheur de ce jeune homme. Il y avait sans doute quelque gravité dans son allure : du jour au lendemain, il s'était senti transformé. Cependant, cette heureuse sensation de respect à l'égard de l'*Alma mater* apparaissait alors, un peu comme un anachronisme. Oxford n'était plus la vieille ville, grave comme un couvent, austère sous la règle laissée par les fondateurs des collèges rivaux, jalousement maintenue par l'effort traditionnel des prévôts et de leurs assesseurs. Les dernières années du XVIIIe siècle et les premières du XIXe, sans modifier les règlements ni les apparences officielles, avaient complètement aboli « l'esprit » d'Oxford, cette autre règle qui ne s'écrit pas et qui reste cependant comme le cachet des institutions, assez heureuses pour avoir un passé. Sans doute, les belles-lettres continuaient à fleurir, auprès de maîtres aussi renommés que les anciens ; deux à deux, sous les

ogives brodées de mousses, aux clochetons ajourés de lierre, des étudiants se passionnaient encore, en de longues discussions, pour l'étude des sciences. Mais la douce discipline d'Oxford, un peu triste, n'était plus. Il manquait à l'Université cette vie religieuse, gloire de ses siècles de catholicisme ou d'anglicanisme, qui avait jusque-là servi de lien à toutes ces études du profane en lui donnant cette patine spéciale qui n'appartient qu'à elle...

Newman, dans sa correspondance contemporaine, dans l'*Apologia* et dans le roman cité plus haut, nous a laissé des notes sur les mœurs d'Oxford, à cette époque. A son arrivée, Trinity College reprenait un peu le souci de cette discipline, à tel point qu'il passait bientôt pour le plus sévère de tous. Aussi, « de tous côtés n'entendait-on que lamentations sur ces rigueurs croissantes ». Mais cependant, les soirées n'avaient pas encore retrouvé leur caractère, noble et intime tout à la fois. Au lieu de discussions ardentes sur les arts ou les sciences, sur la philosophie, au lieu de soirées consacrées à la musique, les *scholars* passaient leur temps en longs repas qui faisaient d'eux, au dire de Newman, « des fils de Belial ».

Lorsqu'on a dépouillé cette phraséologie biblique, il ne reste pas moins une image d'Oxford, qui correspond fort peu à nos imaginations. Il allait fal-

loir toute l'admirable indépendance intellectuelle un peu dédaigneuse, d'un Newman, pour lui permettre à lui-même d'abord, aux autres ensuite, de retrouver dans la vieille ville, la cité très haute et très pure (1), qui conserve les souvenirs les plus beaux de toute une race, où l'on reconnaît dans le respect de tous, comme le plus admirable des monuments élevé à la mémoire d'un Gladstone, d'un Ruskin, d'un Tennyson ou d'un Newman...

Il convenait de s'attarder un peu à ce décor. On ne concevrait guère en effet Newman sans Oxford. Toute l'admirable partie de sa vie où il a lutté, prié, pensé et souffert, s'est déroulée là, au bord de l'Isis, entre ces monuments gothiques, dont il nous a donné lui-même comme une esquisse (2). Ailleurs, elle aurait suivi un autre cours. Elle n'eût pas présenté ce caractère particulier qui ajoute à son *cas* quelque chose de plus. Ici, Newman a reçu l'empreinte même de la vieille cité. Grâce à Oxford, il a pris sa place dans la série des esprits religieux, méditant sur la croyance anglicane. Grâce aux commentaires des anciens théologiens qui y en-

(1) Cf. à cet égard les pages émues consacrées par Church à Oxford. *Oxford movement*, p. 139.

(2) J.-H. Newman. *Historical Sketches*, 3e vol., XII. « Mædieval Oxford », Longmans and C°.

seignaient, il a eu son rôle dans le drame de la conscience anglaise en ce siècle. Il reste un peu comme le plus admirable des symboles, pour incarner cette crise qui ne pouvait naître qu'à Oxford, auprès de tous ces témoignages d'un passé, plus lointain que la réforme de Henry VIII. Autant qu'à Hawkins, lui doit-il peut-être d'avoir retrouvé ce sens de sa tradition, qui l'a ramené vers Rome.

Newman vécut donc, au début, un peu dans un isolement laborieux. Pendant ses deux premières années, jusqu'à son *scholarship,* il ne fréquenta guère que Bowden, avec lequel il forma un lien très affectueux. Ils travaillaient ensemble les lettres et les mathématiques et dans cette science, John-Henry ne tarda pas à se distinguer — au point qu'il arrêta sur lui l'attention de son maître. Toute sa vie, il conservera ce goût des sciences exactes et, peut-être faut-il attribuer la forme d'intellectualisme très précis, qu'il garda sous le charme même de sa phrase, à cette étude approfondie qu'il entreprit vers cette époque et qu'il continua ensuite par à-coups, aux moments de liberté, jusqu'aux heures troublées de son existence.

Ce fut alors la grande période de formation, très remplie, pendant laquelle il menait de front les travaux les plus divers, seuls capables de lui donner

cette haute et considérable culture qui distingue la majorité des Oxoniens. Il fournissait pour satisfaire son désir douze heures de travail chaque jour, répartissait son effort entre les branches diverses des arts et des sciences. C'est grâce à cette volonté laborieuse qu'il obtint son premier grade de *scholar,* le 29 avril 1818, un an plus tôt qu'il n'osait l'espérer.

A partir de cette époque, les études du jeune homme sont à peu près terminées ; celles de l'homme vont commencer. Newman, encore indécis sur sa vocation, ne se spécialise pas, mais il élève le ton de ses travaux ; il inaugure l'œuvre personnelle. Sans cesse, dans la *Correspondance* de cette époque, il revient sur ce motif. On devine, à ce souci constant, la fièvre qui le brûlait ; elle témoigne d'une ambition généreuse, qu'il ne dissimulait pas : « Plusieurs de mes camarades savent plus de grec et de latin que moi — et je n'aime pas cela... »

Cependant il travaillait avec plus de bonne volonté que de discernement. L'excès de ses lectures nuisait à leur bon effet ; parfois il digérait mal cette substance et c'est en partie au moins à cette cause qu'il faudra attribuer un peu plus tard l'échec qu'il subit.

Nous savons cependant qu'à cette date, il lisait Gibbon et Locke, Locke dont on retrouvera parfois

la trace dans son œuvre future, Gibbon dont il subira, malgré son esprit absolument différent, si profondément l'influence et dont le souvenir littéraire, la méthode seront pour lui comme une obsession, un peu douloureuse. C'est à son propos qu'il écrira plus tard cette phrase courageuse, dans son *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* : « Il y a quelque mélancolie à avouer que le seul écrivain anglais, ayant quelques droits à être considéré comme un historien de l'Église, c'est encore le sceptique Gibbon. » Il ajoutait, immédiatement après, cette profonde vérité, dont il doit quelque reconnaissance à cet historien et qui est peut-être le premier coup porté à sa confiance en l'anglicanisme : « Pour être profond en histoire, il faut cesser d'être protestant (1). »

Il commençait à écrire. C'est ainsi qu'il fit un essai sur les pièces d'Eschyle, sur la *Poétique* d'Aristote ; il passait aussi de longues semaines avec son ami Bowden à concevoir des poèmes, qu'ils donnaient ensuite, en collaboration. En février 1819, toujours en commun, ils éditaient un périodique, « l'Étudiant » qui n'eut qu'une vie éphémère malgré son succès, parce que Newman s'offensa de voir soulever l'anonymat, derrière lequel il s'abritait.

(1) Newman. *Essai sur le développement de la doctr. chrét.*, introduction, p. 8.

Puis, ils donnèrent un long poème sur le massacre de la Saint-Barthélemy, dont Newman traitait les parties théologiques, Bowden, les épisodes historiques et le romanesque.

C'est là la période de sa jeunesse. Mais à ces premiers essais personnels, à ce goût délicat des classiques, à ce commerce d'un Hérodote, d'un Thucydide, surtout d'un Sophocle, d'un Homère et d'un Virgile qu'il aimait tant alors ; à cette connaissance intime d'un Gibbon, auquel il revient malgré l'approche de l'examen, limitant forcément ses lectures, il devra par la suite cette admirable pureté de style, l'assurance parfaite de ses compositions, les nuances délicieuses de pensée et en même temps, le souci le plus constant de vérité qu'il transportera de la science à la morale et à la foi. Toute l'ambition séculière qui le dévore, qui lui « fait espérer de grandes destinées » va bientôt s'atténuer cependant. Elle se brisera devant un échec futile. Et si cette âme sensible, qui songeait à s'orienter vers le droit s'engage dans les ordres, ce sera peut-être pour avoir été refusé aux simples « honneurs ». Il est de tels êtres, de si grande sensibilité, que le moindre événement a sur eux une influence sans limite. Ils apprécient l'existence d'après ces raccourcis et les conséquences d'un fait sur leur développement ne se peuvent prévoir d'après son

importance (1). Il fut ainsi refusé au grade de *bachelor* (B. A.) le 25 novembre 1820, alors que tous escomptaient à l'avance son succès. Ses nerfs l'avaient-ils trahi? On fut très porté généralement à l'admettre et à attribuer son échec à cette seule raison. Parmi ses amis, il y eut un étonnement pénible ; de ce petit malheur, ils firent une première renommée au jeune homme, qui devait un jour présider ces mêmes examens, auxquels il venait de succomber. Cette sympathie l'aida beaucoup, la première déception supportée, à retrouver une sérénité philosophique, dont il fit montre avec une telle insistance dans ses lettres d'alors, que l'on est très porté à croire qu'il s'efforçait plutôt à ce calme, qu'il ne l'avait vraiment rencontré. Toute sa vie, il témoignera ainsi d'une aristocratie d'âme, pudique de ses souffrances et de ses joies.

Une des raisons qui tendrait assez à justifier cette appréciation, c'est l'attitude à laquelle il s'arrêta, quelques semaines plus tard. Ayant aperçu l'horizon limité des vanités humaines, il renonce au droit et aux honneurs qui l'attendaient dans cette carrière ; d'autre part, ayant de plus en plus le souci délicieux de la solitude dans la vie, ayant

(1) « J'ai bien plus la crainte d'un échec que l'espérance du succès. » *L. and C.*, I, 45.

mûrement réfléchi au problème de sa destinée, il se décide à entrer dans les ordres. Il satisfaisait ainsi tout à la fois son dédain de la vie mondaine et de ses charmes ; il donnait à son célibat une sorte de consécration ; il appuyait sur cet admirable décor d'Oxford, son rêve d'une existence de labeur et de piété. Newman pensait sans doute, en s'arrêtant à ce choix, au calme unique de la vieille cité, à cette délicieuse poésie de ses vieux murs, dont il tressaillit jusqu'à sa mort, à cet austère *curriculum* d'honneurs et de bonté qu'il pourrait parcourir dans cette enceinte. Alors qu'il pensait encore à rester dans le monde, il avait écrit à son frère, non sans une pointe de tristesse : « Plus tard si je vis, comme je regarderai derrière moi ces jours, avec un sourire mélancolique ! » Il croyait ainsi s'éviter ces regrets, en attribuant son existence à ce sacerdoce, qui satisfaisait son désir profond de demeurer dans cette ville, — toute sa vie.

Mais en même temps — était-ce pour inaugurer cette vie nouvelle, était-ce par défi à cette destinée qui l'avait si mal accueilli ? — il annonçait à ses amis qu'il concourrait à la prochaine session, pour le *fellowship* d'Oriel. Il y avait là une de ces audaces soudaines de pensée volontaire, qui caractérisèrent Newman, au cours de toute sa carrière.

Cette fois, cependant, ceux-là mêmes qui n'avaient point ressenti le moindre doute, sur son succès pour le grade de *bachelor*, furent déconcertés et apprécièrent comme une folie, cette rapide décision. Mais il les étonna bien plus encore, en s'attardant à des recherches spéciales d'anatomie et de géologie. Dans ses lettres, il parlait musique ; il trouvait encore à étudier certains théologiens. Il projetait l'étude de l'arabe et du persan. Un de ses intimes jugea qu'il fallait, en conscience, écrire à M. Newman, le père, pour qu'il usât de son influence sur son fils afin de le dissuader. Rien ne put modifier son projet, à la réalisation duquel il travaillait plus sérieusement qu'il ne paraissait : il est même très probable qu'il apportait à sa réussite, un reste de passion mal éteinte pour sa gloire : « Comme les mauvais souffles de la vanité et de l'ambition ont encore prise sur moi ! » écrivait-il alors. Mais déjà, il y avait en lui assez de fermeté pour repousser ces visions de son passé ; la lutte n'avait plus toute l'âpreté dans son cœur qu'elle avait dû revêtir au début. En écrivant aux siens, il se faisait petit et parlait, à son anniversaire, des pleurs qu'il versait à n'être plus un enfant. Il travaillait à la folie, mais il s'humiliait jusqu'à désespérer de lui-même, en pensant que ce grade, s'il y atteignait, l'égalerait aux Keble et aux Hawkins. Dans Oxford, il trou-

vait que tout prenait un sens en communion avec ses préoccupations. Les vieilles sentences, enguirlandant les murs, lui parlaient selon un sens favorable ou pénible à ses désirs. L'une d'elles l'arrêta, plus longtemps que les autres, par sa teneur très douce et très apaisante: *Pie repone te...*

Enfin, le 18 avril 1822, il put écrire dans son *Journal* cette simple phrase : « Ce matin, je suis élu *fellow* d'Oriel ».

Pour comprendre ce que cette élection devait apporter de nuances nouvelles dans sa jeune carrière, il faut raconter, d'après les souvenirs que Newman aimait lui-même à ranimer, cette journée décisive. Le massier du prévôt, par attribution coutumière, était monté jusqu'à la maison où habitait le *scholar*, dans Broad street. Il le trouva qui jouait du violon. Le brave fonctionnaire s'émut, un moment, de ce plaisir frivole auquel s'attachait un *fellow*. De mémoire de massier, on n'avait pas vu de *fellow* « s'amuser » à de tels délassements. Enfin, il se remit et annonça à Newman qu'il était élu, employant à cette fin l'originale formule consacrée : « qu'il craignait bien d'annoncer une mauvaise nouvelle à M. Newman. Mais que M. Newman était élu *fellow* d'Oriel, où on le demandait immédiatement. » Il se troubla même à nouveau, en entendant

la tranquille réponse du jeune homme : « C'est bien... », et en le voyant continuer l'air de violon qu'il avait commencé. Il éprouvait, de toute cette tranquillité apparente, une crainte de s'être trompé de porte et pour se rassurer, il demanda s'il parlait bien à M. Newman. Celui-ci le persuada de quelques mots, assez pour qu'il repartît enfin ; mais il conservait malgré tout quelque trouble.

Il n'y a peut-être pas dans toute l'existence de Newman de trait qui le peigne plus finement. Il tient de témoigner son indifférence au succès parce qu'il y a quelqu'un pour l'observer. Le massier n'est pas plus tôt hors de vue qu'il abondonne son instrument, au hasard de l'endroit et qu'il descend quatre à quatre les étages, avec une rapidité à se rompre le cou, pour reprendre aussitôt, dans la rue, son air calme, indifférent — bien qu'un peu plus hâtif, cependant, pour la circonstance.

Les boutiquiers, sur son passage, le regardaient avec intérêt. Dans Trinity-College, la nouvelle se répandait rapidement ; en arrivant à Oriel, il reçut avec assez de tenue encore les félicitations de ses nouveaux collègues, celles du prévôt Copleston, le personnage officiel le plus important ; mais « quand Keble s'avança pour me serrer la main, écrivait-il bientôt à Bowden, je me fis tout petit et volontiers serais rentré sous terre, confus d'un tel honneur —

auquel je m'habituai bientôt, du reste. » — Il ajoutait un peu plus loin, dans cette même lettre :

« La nouvelle se répandit dans Trinity avec grande rapidité. Il y avait à peine une minute que je me trouvais dans la chambre de Kinsey, quand Ogle y entra comme un fou. Je me rendis ensuite chez le Président et Ogle pénétra chez lui aussi. Toujours de la même façon, Tompson envahit l'appartement d'Echalaz, frappant à peine à la porte, pour lui communiquer la nouvelle. Echalaz à son tour dégringola les étages ; entendant du bruit Pompoon que l'on me nommait se précipita à son tour. Il trouva dans la chambre d'en face Echalaz, Ogle et Ward. De toutes les directions il venait des gens pour féliciter leurs amis de Trinity de ce succès de leur collège. De trois tours, les cloches sonnaient à la volée (j'eus du reste à payer pour cela). Et les élèves qui lisaient en haut de Trinity, pour préparer leurs degrés, m'accusèrent, ce jour-là, de les avoir frustrés de la lecture quotidienne. »

Le soir même, il prenait place à la chapelle et dînait avec une forte compagnie, dans la grande salle : « J'étais assis à côté de Keble qui est bien tel que je l'avais entendu représenter : il a plutôt l'air d'un étudiant que du premier savant d'Oxford, tant, dans ses manières, il conserve de modestie et de simplicité. » Désormais, il avait acquis le droit de se

mêler à cette société, qui le traitait sur le pied d'égalité. Il appelait avec familiarité Keble et Hawkins, de leur nom même.

Cependant le nouveau *fellow* ne satisfit pas de suite aux espérances que l'on avait fondées sur lui. Certains de ses camarades, en le félicitant, l'avaient déjà imaginé « *tutor,* curé de..., Prévôt, professeur royal de théologie, évêque de..., archevêque de Canterbury ». Suivant les ambitions du siècle, s'il s'y abandonnait, ils avaient promis à sa destinée qu'il serait chargé de la justice, dans un ministère futur.

Dans le commerce des relations intellectuelles, il apparut, au lendemain de son élection, sans grâce et sans profondeur, tout à la fois. Il restait silencieux, en se rencontrant avec ses collègues. Par timidité ou insuffisance, il paraissait déplacé en ce milieu, dont tous avaient cru qu'il serait l'ornement. Ce fut alors qu'après avoir essayé tous les moyens pour l'amener à plus d'abandon, vis-à-vis d'eux-mêmes, piqués au jeu, désolés et déçus profondément, ils voulurent tenter de rompre le charme une dernière fois, en le soumettant à une incantation, qu'ils jugeaient irrésistible. Ils le présentèrent à la magie d'une conversation avec Whately. L'effet fut immédiat : dès le retour de la première promenade qu'ils firent ensemble, le futur archevêque de Dublin

put rassurer ses amis. Ils n'avaient pas trop auguré de l'intelligence du nouveau venu.

Pendant dix années maintenant, Newman va se développer lentement, selon cette loi philosophique de l'évolution qui devait un jour jouer un rôle si important dans sa vie. Mais pendant tout ce temps, acquiérant toujours plus de science personnelle, plus d'influence sur ses amis et sur le cercle de ses relations, plus de dignités dans Oxford qui se ranime et se passionne, il se croira destiné à vieillir dans son collège avec une dernière espérance, plus ou moins lointaine, de mériter uniquement comme épitaphe : « Ce fut un *fellow* d'Oriel. » De 1822 à 1833, il publiera ses deux premiers ouvrages sur Cicéron et Apollonius de Tyane, écrits pour l'*Encyclopædia metropolitana* de Whately, avec lequel il se liera plus intimement encore vers ce temps. Il écrira son *Histoire des Ariens au* IVe *siècle*, qui le familiarisera avec les Pères et l'étude traditionnelle des origines de l'Église. Il se rapprochera, rompant son délicieux isolement, de quelques amis, d'une culture supérieure, dont les uns auront été ses maîtres, Keble avant tous, Whately, Lloyd et Hawkins. Les autres, les amis que l'on aime parce qu'ils ont les mêmes pensées et les mêmes enthousiasmes, ceux-là s'appelleront Pusey, Froude, Wilberforce, Roger, Church. En même temps, au cours de ces

années, il entrera dans l'Église anglicane, sera diacre, puis vicaire de Saint-Clément d'Oxford, en attendant de devenir curé de la plus belle paroisse de l'Université, Sainte-Marie. Il sera enfin nommé vice-principal de Saint-Alban-Hall, tutor d'Oriel et prédicateur de l'Université.

Mais tout cela ne constituera que l'apparence de sa vie, un profil dont les courbes ne traduiront pas toutes les phases de cette pensée. Peu d'hommes en ce siècle ont plus vécu en dehors des honneurs qui les situaient dans le monde et même plus en dehors de leur action immédiate. Si l'on avait demandé, vers 1830, à un étudiant d'Oxford quelle opinion il avait sur Newman, il est bien probable qu'il eût parlé de lui avec cette nuance de respect très complexe, où il eût exprimé à la fois le culte qu'inspirent un homme de science, un haut dignitaire de l'Université et un religieux. Il eût toutefois noté — car cela apparaissait évident — que le futur curé de Sainte-Marie était une âme très aristocratique et très délicate, soucieux du décorum, pour lui-même et non pour sa vanité, suprême raison de la *High Church* et cependant, très ami de quelques intelligences d'une religion plus facile, confinant assez au scepticisme comme les Drs Whately, Arnold ou Blanco White. Il eût parlé de sa culture littéraire, renommée et de son élégance de

style. Il eût renouvelé peut-être le surnom de quelques-uns de ses intimes, qui l'appelaient « L'Oxford Plato ». Cet Oxonien lui eût encore rendu hommage pour l'admirable austérité de sa vie, la correction avec laquelle il remplissait ses fonctions de pasteur. Il eût vanté sa haute science de la Patrologie. Et s'il eût ajouté que souvent, on le voyait en compagnie de Pusey s'en aller le long de l'Isis, faire de longues promenades, il eût résumé, d'un dernier trait qui avait frappé, cette opinion moyenne des maîtres et élèves sur Newman. Mais il n'eût pas laissé deviner ce travail sourd qui se faisait en lui, cette sorte de prologue qui se donnait au drame de son cœur et de sa pensée, où tous les personnages et toutes les idées se dessinaient peu à peu sur l'éternel paysage des vieux collèges, sur le sublime décor intellectuel d'Oxford. Cependant, le travail nécessaire se faisait sans relâche en lui-même. Il n'eut jamais une vie intérieure plus active qu'alors, tellement intense même qu'elle se prolongeait au delà de sa pensée.

Lorsqu'on analyse donc, en détail, toute cette période de son existence, on voit que tout concourait à forger le merveilleux instrument de cette conscience, avant de le livrer à la lutte du mouvement tractarien. A ses travaux, devenus presque uniquement religieux, il apportait une rare sincé-

rité : l'étude des Pères lui inculquait peu à peu, avec une évidence irrésistible, cette idée que la tradition est la vérité. En étudiant la Patrologie, pour la première fois, il formulait dans son esprit la phrase sur le protestantisme, qu'écrivant l'histoire, il jettera plus tard sur le papier, à l'heure de sa crise suprême. Il n'admettait pas « que l'on pût jamais traiter un sujet sans l'entreprendre à fond ». De la cellule laborieuse, sise dans un coin charmant d'Oxford, il confiait, par fragments, à son journal ses doutes sur la vérité de l'anglicanisme, tel qu'il était généralement enseigné. C'est ainsi qu'un moment il hésita, avant de se ressaisir, s'il ne serait pas un jour un sceptique élégant, de l'école nouvelle. Mais lorsqu'on relit tous ces fragments d'idées qui, dans leur expression même, restent les témoins de cette crise, on pense à Pascal et l'on ne peut admettre que toute cette intellectualité passionnée dût s'en aller à la dérive d'une opinion facile. Jusque dans ses causeries, au cours d'une promenade, dans les lettres qu'il adressait aux siens, et qui sont si délicieuses de tendresse, il revenait à parler du scepticisme, comme de l'attrait suprême pour toute intelligence qui sait trop de choses pour croire aveuglément, pas assez encore pour croire raisonnablement — et il finissait toujours par le repousser. Dans sa paroisse, il rem-

plissait ses fonctions pastorales avec une charité pressante, assez rare à cette époque de l'anglicanisme ; et lorsqu'il racontait ensuite à son père les pèlerinages de son sacerdoce, au cours de sa correspondance avec lui, il s'attirait ce reproche très anglo-saxon, que l'on ne doit pas, même par christianisme, violer l'intimité de ce « home » des autres, qu'il appelle d'un mot plus expressif encore, le *castle*. Lui, il inclinait cependant vers un apostolat plus actif, malgré ces conseils paternels, comme pour réagir un peu contre cette unique intellectualité de son âme, qu'il craignait tant alors. Et dès cette époque, il parlait de sa paroisse « qui avait besoin d'être instruite sur les principes véritables du christianisme… »

Cet ami si désintéressé, qui élevait si haut la pureté de ce sentiment, dut beaucoup aussi à ces attaches fraternelles. On ne saurait préciser l'influence de Hurrell Froude sur lui, d'après les mélancoliques *Remains* qui demeurent le témoignage unique de cette grande pensée. Cependant, à travers ces pages, si audacieuses qu'elles dérangèrent un peu, lors de leur apparition, les souvenirs qui restaient de cet esprit, en Angleterre, on peut admettre que ces deux jeunes gens se grisèrent ensemble d'ascétisme, de sincérité, à un point tel qu'en « tournant *leurs* pensées sur cette lande

désolée, *leur* propre conscience, ils disaient tout ce qu'ils y voyaient (1) », et que, Newman échauffa près de lui son ardente volonté de sincérité religieuse. Il lui dut peut-être aussi ce goût, très net dès cette époque, des cérémonies du culte, car Froude professait une grande admiration pour l'Église romaine et détestait la Réforme ; il vénérait la maternité virginale de Marie, croyait aux miracles et à la présence réelle. Il aimait plus l'histoire religieuse que la théologie (2). A William James, son aîné, Newman entendit exposer, maintes et maintes fois, la doctrine, tombée en désuétude, de la succession apostolique. Hawkins, dont il était l'unique compagnon pendant ses vacances, qui guida ses inexpériences de la vie sacerdotale, devait peu à peu l'amener à considérer la tradition comme l'idée fondamentale de toute Église. Il lui conseilla certains ouvrages qui le convertirent à cette doctrine essentielle — c'est de cette époque que date sa lecture de l'*Apostolical Preaching,* de Sumner ; c'est aussi à ce temps qu'il faut rapporter le sermon sur la tradition, d'Hawkins lui-même —.

(1) H. Froude. *Remains*, IIe partie, I, 47.

(2) « In variety and perfection of gifts I think he far exceeded even Keble. For myself, I cannot describe what I owe to him as regards the intellectual principles of religion and morals. » *Letters and Corr.*, II, p. 174.

Il dut peut-être à Whately et à Arnold sa conception d'une Église hiérarchisée et autoritaire, réalisée en institutions précises. Quant à Keble et à Pusey, leur influence sur lui est plus profonde encore, quoique, à l'analyser, on puisse moins la détacher de la combinaison. Sur toute la pensée de Newman, elle s'étendit, modifiant une conception, transformant une croyance. Elle prit Newman à toutes ces hésitations, à toutes ces études fragmentaires qui lui apportaient la vérité par morceaux, au moins en lui montrant l'inanité du calvinisme. Elle trouva le jeune homme au moment où, de l'évangélisme, il eût pu passer au scepticisme. Grâce à ces deux amitiés intellectuelles, grâce à Froude aussi qu'il faut toujours laisser près de lui, dans cette crise de sa foi, il ne perdit pas cette admirable croyance au christianisme qui avait fait sa force, pendant toute cette période de criticisme, d'indécision et de scrupules. Grâce à ceux-là, à ces grands chrétiens de l'anglicanisme, si sincères, si profondément convaincus, il put non seulement conserver sa religion, mais l'affermir et la tremper à une flamme assez vive, pour résister à toutes les émotions des dix années qui vont suivre.

Un premier indice de ce nouvel état d'âme sera son attitude lors de l'élection d'un prévôt nouveau

à Oriel. Tout étant prêt selon le dessein providentiel, les événements vont en effet sortir de leur heureuse monotonie. Dès 1828, l'existence paisible de John Newman se trouve troublée par cet incident. Il contribue à faire choisir Hawkins, qui n'est pour lui qu'une relation intellectuelle, aux dépens de Keble, son ami, parce que sa loyauté lui désignait, pour cette place, celui-ci. Mais loin que ce succès, accordé à son choix, le satisfasse, c'est à partir de ce moment même que Newman se dégage de lui-même, pour ainsi dire. Il avait préféré Hawkins, ne se doutant guère qu'il était en désaccord avec ses propres pensées, qui venaient... C'était là la dernière satisfaction qu'il accordait à un libéralisme, dont le lent travail intime de sa pensée l'avait détaché, sans qu'il en eût encore la parfaite sensation. Il faudra un événement, le forçant à se replier sur lui-même, pour lui faire prendre conscience de ses nouvelles directions...

C'est ainsi que, successivement, les premières séparations vont s'accomplir. Dès l'année où Hawkins avait été élu prévôt d'Oriel, la lutte commença, entre lui-même et Newman, auxquels se joignent Froude et Wilberforce. La querelle, sur le système d'éducation, couvée pendant un an, éclate à la fin de 1829 et se résout au début de

1830. Par voie d'extinction des jeunes gens dont l'éducation intellectuelle est entreprise par eux, les trois *tutors,* sont privés d'élèves. La même année, Newman se retire de la Société Biblique, avec laquelle il ne se sent plus en communion d'idées... Une fatigue descend sur eux tous, celle que l'on ressent lorsque la croissance va s'achever. Froude se trouve exténué ; John-Henry se trouve lui-même la pensée un peu lourde de ces troubles récents, la main lasse, le poignet meurtri par l'excès de travail. Mélancolique avec ses amis, de ce présent qui rompt avec quelques attaches du passé, ils ont tous cependant confiance en l'avenir, parce que ces lettrés sont des chrétiens fervents. Ils songent alors à laisser pour quelque temps Oxford. Ils ont besoin de quitter la vieille ville pour lui retrouver toute sa saveur, accrue des nostalgies que va susciter le voyage. Le 7 décembre 1832, Froude, son père et Newman embarquent à bord de l'*Hermès,* à destination de Malte.

Ce voyage va durer six mois. Une partie de ce temps, Newman voyagera avec ses amis ; le reste, il s'en ira tout seul, à son gré. Ces jeunes gens, tout heureux de cette compagnie honorable, qu'est pour eux M. Froude, éprouvent une noble satisfaction à visiter tous les plis de la Méditerranée, où demeure quelque souvenir d'antiquité. Les Oxoniens se plai-

sent à cette sublime leçon de choses, où Newman met à profit toutes ses connaissances littéraires. Ses lettres de cette époque sont charmantes, de toutes ces impressions. Un peu de tendresse et d'émotion guide ses pas, sur la Grèce. Il jouit alors d'une mélancolie très pure et très artistique; il s'attriste à de petits villages, dans les îles helléniques, où les cloches appelant à la prière chrétienne, sonnent, au milieu des Turcs. Sans cesse, il pense à Homère, à Thucydide ou à Virgile. Il mêle à des descriptions de paysages, ornées de vignes, d'oliviers ou de cyprès, des soucis plus grandioses : il rêve de liberté sur les canaux de Venise; il se sent gagné par le sentiment de la vanité des grandes cités. Sur Rome, Naples, Syracuse et Catane, il a d'admirables lettres pour peindre l'état social des populations, pour philosopher avec profondeur (1). Tout cela cependant, n'est encore que ce tribut envers la beauté, auquel satisfont les âmes les plus austères même, pourvu qu'elles soient bien nées. Mais il ne faut pas oublier que, dans ce voyage, il y a surtout trois événements importants. Newman, pour la première fois de son existence, vit au milieu de populations catholiques et romaines. Il visite Rome, la Babylone de

(1) Il n'y a guère que la correspondance de Renan et de M. Berthelot pendant un même voyage de Renan qui nous fournisse autant de documents sur l'Italie, entre 1830 et 1850.

son éducation. Ensuite, dans la Ville éternelle elle-même, il rencontre Wiseman, avec lequel il a une très longue conversation. Enfin, presque au terme de son voyage, il tombe gravement malade, d'une maladie mystérieuse, qui l'étonnera toujours.

Tout cela nuance encore sa pensée. Ce voyage était nécessaire, selon la Providence, à parfaire cette éducation d'une âme, appelée aux destinées les plus hautes de la foi. Au contact des Italiens, Newman, tout en conservant un préjugé de race que l'on admet facilement, à propos du cultualisme presque enfantin de ce peuple, reconnaît cependant la beauté de ce monde, qu'il a ignorée jusque-là. Il entrevoit la splendeur de cette Église, où les croyances s'unissent et se fortifient de cette union, où tous les fidèles s'inclinent sous une même volonté, où la tradition apostolique se témoigne par les dogmes, les rites et les habitudes mêmes. Il reviendra en Angleterre, moins antipathique à ce clergé qu'il a méprisé, moins âprement ironique envers cette Rome de la chrétienté qu'il voudrait transformée. Envers elle désormais, il aura moins d'injures (1) ; il sera silencieux

(1) Deux ou trois fois sans doute dans ses *Tracts*, Newman montrera encore des violences de langage envers Rome, mais ses injures mêmes seront l'indice psychologique que cette vieille rancune calviniste, qui a été la sienne, agonise. Sur une observation douloureuse de Froude, il laissera ce mode de

et tourné vers elle. De son entretien avec Wiseman, il rapportera cette impression que la charité ardente de certains, au moins des catholiques anglais, désire l'union. Enfin, de sa maladie, il reviendra tout changé et gardera, sa vie entière, l'obsession de ce moment où trembla sa destinée. Il la considérera toujours avec un respect mêlé d'une sorte de terreur. Selon une comparaison biblique, qu'il eût volontiers employée, sa faiblesse en face de la mort qui voulait le terrasser fut celle de David en face de Goliath. Ses souvenirs sur cette souffrance, qu'il écrira à des instants variés de sa carrière, resteront, comme dit M. Mozley, « *dreamy and incertain* », des songes inconsistants. Même dans sa lettre à F. Rogers, la plus explicite, il passera comme des frissons, d'un mysticisme tout pascalien. C'est que dans l'instant le plus fort de cette crise, il aura eu la révélation de sa destinée. Une Providence s'attachait ainsi, avec sollicitude, au déploiement magnifique de son être.

Dès qu'il va mieux, il quitte Catane, où il s'était alité. Cette même nostalgie qui, pendant tout ce voyage, avait laissé Oxford l'horizon suprême et préféré, malgré la beauté des plus splendides paysages,

discussion qu'il avouait du reste n'employer guère que pour se couvrir du reproche de papisme.

lui fait hâter son retour. Mais Newman est grave. Il a conscience des grands événements prochains. Et, comme par une sorte de grâce divine, le poète, plus lettré qu'inspiré, qui était en lui, trouva, pendant la traversée du détroit de Bonifacio, des accents admirablement simples, qui prendront de leur date même, envers l'avenir, toute une valeur nouvelle. Aucun de ceux qui s'intéressèrent, fût-ce un moment, à la grande crise d'Oxford, n'a pu répéter sans émotion cette poésie, où tant d'âmes inquiètes, avides de certitude religieuse, sont venues chercher depuis lors un souffle rafraîchissant leurs angoisses :

Lead, Kindly Light, amid the encircling gloom...

Le 9 juillet 1832, John-Henry Newman était de retour près de sa mère, à Iffley.

CHAPITRE III

UNE CRISE D'AME.

Lead, Kindly Light amid the encircling gloom
Lead Thou me on:
he night is dark and I am far from home
Lead Thou me on.

NEWMAN.

(*Letters and Corr.*, 16 juin 1833.)

Le 14 juillet 1833, quelques jours seulement après le retour de Newman, Keble, invité à prêcher le sermon des Assises, poussait ce cri d'alarme, tout vibrant d'éloquence, que depuis lors on a connu sous le nom du sermon de l'Apostasie nationale.

Le mouvement d'Oxford était né.

Pendant les dernières semaines d'absence de Newman et de Froude, de graves événements venaient de se dérouler. Le feu qui couvait et avait miné tout l'édifice anglican, éclata d'un seul coup lorsque le gouvernement supprima dix évêchés en Irlande. Il parut que c'étaient les premières bouffées de flamme qui, en s'échappant par une issue, révélaient enfin le danger.

Dans la salle commune d'Oriel, dès que l'on

comprit la menace, il y eut des résolutions courageuses prises. Palmer, Froude qui précédait Newman, et Keble décidèrent de s'unir pour une action commune. Nous venons de voir que Keble commença la lutte; et dès la fin du même mois, une réunion se tenait à Hadleigh; Palmer, Froude, Perceval et Rose la composaient. Newman, qui n'assistait pas à ce conseil, avait certainement muni de toutes ses idées Froude, qui put le représenter. Dès ce jour-là — entre le 25 et le 29 juillet — le mouvement qui va commencer a déjà sa courbe dessinée. On décide que deux points constitueront comme la plate-forme d'action: la Doctrine de la succession apostolique et le respect de l'intégrité du *Prayer Book*; pour la propagande de ces deux idées, on choisit deux moyens : la constitution d'une association pour la Défense de l'Église et la publication de *Tracts*.

Ceux qui prennent ainsi l'initiative d'une réaction, à l'égard de l'État, viennent des points les plus divers de l'horizon religieux. Il y a là d'abord le petit groupe des Oxoniens qui s'est formé, puis uni plus étroitement pendant ces dernières années : Newman, Keble, Froude, Bowden; il y a d'autre part Rose, alors *vicar* de Hadleigh, un ancien élève de Cambridge, le fondateur du *British Magazine*; Palmer, de l'Université de Dublin ; Perceval, *vicar*

de East Horsley. Ils incarnent tous, les uns comme les autres, des nuances diverses de l'âme anglicane, si troublée à ce moment. Les premiers apportent à cette lutte l'enthousiasme de la jeunesse et la passion des idées. Ils ont le culte du passé, regardent et comparent, se souviennent de Laud et des théologiens du XVII[e] siècle qu'ils veulent remettre en valeur, cherchent une tradition encore plus ancienne, celle de l'Église primitive. De leur incursion dans l'antiquité chrétienne, ils rapportent tout un lot de pensées, abandonnées depuis des siècles, des coutumes insensiblement oubliées, une foi en certaines croyances essentielles, qui semble, à cette heure, plus voisine du romanisme que de l'anglicanisme. Malgré tout, sans timidité vaine, les jeunes universitaires veulent une Réforme nouvelle — qui ramènera l'Église à son origine augustinienne. Les seconds, venus des diverses parties de l'Angleterre, clergymen tous trois, mais avec un génie et des tendances différentes, souhaitent les mêmes choses peut-être que leurs cadets mais certaines autres, par-dessus tout. Représentants de la *High Church,* ils voient en cette forme religieuse l'institution conservatrice et traditionnelle qui s'adapte admirablement au tempérament national et à l'encontre de laquelle les réformes récentes se sont produites. Ce ne sont pas les théologiens qui ont donné ce souci à ces prêtres ; mais

leur sens de la tradition croyante d'un pays s'est ému d'une politique. Ils apportent à l'œuvre ardente, entreprise par ces jeunes gens, l'autorité un peu surannée de leur situation, de leur expérience, et juste ce qu'il en faut pour permettre au mouvement de grandir et de ne plus avoir besoin d'eux.

Il est cependant des questions assez hautes et assez importantes pour que les nuances mêmes d'opinion puissent influer. Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis la réunion de Hadleigh que déjà l'entente se lézardait, et que ces pensées diverses qui s'étaient rapprochées sous le coup d'une même indignation se retrouvèrent, la première colère passée, avec leurs éducations diverses et leurs intelligences différentes. Le quart de siècle qui séparait ces hommes marquait leurs conceptions et leurs plans. Lorsque Newman publie le 9 septembre 1833 le premier des *Tracts for the Time,* le torysme prudent et sans éclat d'un Arthur Perceval s'émeut et propage son émotion jusqu'à ses amis. Des « remontrances », à l'endroit des Oxoniens du mouvement sont préparées. Mais les Oxoniens accueillent avec impatience de telles leçons. Entre l'enthousiasme religieux des uns et la prudente politique des autres, le fossé se creuse. Froude voudrait même un éclat.

Pendant quelque temps cependant, la sagesse

avertie de Keble et de Newman conciliera le devoir et la nécessité de maintenir l'accord entre les deux fractions du mouvement. Sans abandonner l'une quelconque de leurs idées — en août, Keble a déjà publié sa déclaration des principes et Newman lance coup sur coup plusieurs *tracts*. — Tous deux parviennent à retenir dans leur alliance ces fervents du trône et de l'autel anglicans. D'Oriel, Newman écrit à Keble « Attendons le cours des événements... » Il ne veut pas sacrifier la belle apparence de ses alliances, auprès du public, tant qu'il ne s'agira que de controverses sur les modes d'action à employer.

Il suffit d'agir, quitte après à discuter avec ses amis, si l'on a bien fait d'agir. Lorsqu'un Perceval s'effraie de la publication d'un *tract,* on peut mettre quelque complaisance à raisonner avec lui ses terreurs, lorsque le tract lui-même a été publié et que le but visé a été atteint. Ces trois petites pages, parues au matin du 9 septembre 1833, sans signature, ont déplu à Rose. Il n'en reste pas moins l'effet lui-même et que ces premiers mots : « A mes frères du sacerdoce sacré, prêtres et diacres de l'Église d'Angleterre, ordonnés à cette fin par l'Esprit Saint et l'imposition des mains... » ont troublé étrangement bien des cœurs, amollis et sans forces, au fond des presbytères. Quelque chose de nouveau s'est levé dans l'âme de ces « compagnons de tra-

vail », à la voix de Newman. Ils ont senti se formuler, ils ont trouvé les mots exprimant leurs aspirations confuses : « Il me faut parler... Les temps sont pénibles et personne ne s'élève contre eux... ne reconnaissons-nous pas le danger même que court l'Église, nous tous et cependant ne demeurons-nous pas, chacun pour notre part tranquillement dans notre coin, comme si le frère était séparé de son frère par des montagnes et des océans ?... » Dans leurs « charmantes retraites », ils se sont retrouvés tout à coup des chrétiens. Tout le mouvement tient dans cette première impression qui se produisit sur Oxford et sur ces anciens Oxoniens, qui vivaient dans la paix de leur cure gracieuse, en de petits villages riants de la campagne d'Angleterre. Du jour au lendemain, ces prêtres, qui n'accomplissaient plus leur ministère que comme une fonction publique de l'État, comprirent à nouveau qu'il était un sacerdoce, le seul sacerdoce de la vie humaine.

Le *tract* en effet portait sur la succession apostolique. Il esquissait seulement, mais avec une clarté et une logique irrécusables, à ce clergé, qu'il avait une investiture, qu'il appartenait à un ordre, créé par Dieu lui-même et dont les grands maîtres demeuraient les évêques, se transmettant de génération en génération, l'admirable charge, — que cet honneur auquel ils avaient été admis leur impo-

sait des devoirs et une dignité, dont ils devaient parer tous leurs actes.

L'impulsion était donnée; d'un bout à l'autre de l'Angleterre, un enthousiasme surnaturel secouait toutes ces âmes, heureuses de se sentir glorifiées. Il n'y a rien de tel pour rénover une existence entière qu'un encouragement. Et ce n'était pas un seul qui leur était venu, mais de jour en jour ces feuillets se succédaient, à propos des questions qui passionnaient l'heure présente, mêlant à ces préoccupations de l'instant des soucis plus graves, où l'on retrouvait l'âme d'un Keble ou d'un Newman. Tour à tour, il s'agissait des évêchés de l'Irlande, supprimés par un coup de politique et qui avaient été la première étincelle tombant sur ce foyer propice ; il s'agissait de la catholicité des églises chrétiennes, des pratiques liturgiques et tous les graves problèmes religieux dont s'étaient nourries ces consciences pendant dix ans se répandaient, passaient de leur âme à celle de la foule des prêtres et des universitaires.

Un courant se créait, qui amenait sur son flot des barques lointaines, venues des points les plus divers de l'horizon, ayant toutes, plus ou moins, souffert de la tempête qui souffle à un moment quelconque sur les intelligences cultivées. Plusieurs étaient désemparées, qui retrouvèrent là un gréement. Il faut lire toutes les monographies publiées depuis

vingt-cinq ans en Angleterre sur les grands Oxoniens de l'Église, de la politique ou des arts pour comprendre la puissance de ce mouvement, dès ses débuts mêmes. Tout Oxford est retourné du jour au lendemain. Des étudiants graves courent de l'un chez l'autre se porter les nouvelles des *tracts*. Les étoiles, au ciel de la pensée anglaise contemporaine, pâlissent autour des astres nouveaux. Whately n'est plus qu'un nom ; Hawkins perd son influence — et l'on ne pourra plus nommer de ces esprits sceptiques pendant un certain temps, à des chaires de religion, sans soulever l'opinion universitaire. Lors de l'élection du Dr Hampdens, on jugera de la profondeur du nouveau sillon, creusé par quelques grands esprits. A Newman, on ne pourra guère opposer que Arnold — et encore, c'est de l'école de Rugby que lui viendra Ward.

Au reste, l'activité de sa direction personnelle est plus intense que jamais, à cette époque. Il a, pour ainsi dire, vaincu, non pas cette timidité naturelle qui n'était en somme qu'une sorte de dédain, mais la répulsion qu'il avait éprouvée d'instinct pour la lutte. Il fallait que sa conviction fût devenue bien ardente pour qu'il brisât d'un seul coup tous les liens qui dérobaient aux autres ses pensées intimes. Jusque-là, il avait donné des travaux d'érudition, uniquement; sa tendresse pour ses amis,

une sorte de pudeur intellectuelle leur avait réservé ses pensées les plus profondes sur les choses de la religion, et surtout les plus actuelles ; ses vers, qu'il laissait inédits, avaient paru seulement sur le feuillet d'une correspondance familiale. Maintenant, il donnait simultanément ces *tracts,* où se concentrait toute sa *fierceness,* les vers de sa première solitude d'Oxford et de son voyage d'Orient ; il collaborait activement à la revue de Rose, à d'autres publications encore, fournissait son écot intellectuel en tout et partout. Mais l'ardent prosélytisme qui venait de le pousser dans la mêlée, l'avait tellement arraché à son caractère personnel qu'il ne se contentait pas d'écrire ses pages, à la fois, précises et enthousiastes. Il les portait lui-même dans les presbytères des alentours d'Oxford. Il enlevait son cheval en des galops fous qui l'entraînaient aussi loin qu'il lui était possible de courir. C'était un admirable apostolat que celui-là, où toute une jeunesse pleine de foi sillonnait les routes, portant la bonne nouvelle des *tracts*. Et Newman, dans sa correspondance, nous a laissé lui-même la nuance d'esprit qui animait alors les Bowden, les Froude et les Rogers : « *I am sure the Apostles did not sit still...* » (1)

(1) « Je suis certain que les apôtres ne demeuraient pas inactifs. » *Lett. and Corr.*, I, 449.

En deux mois, toute l'Angleterre s'était donc trouvée passionnée pour cette campagne religieuse. Bien peu d'esprits étaient demeurés indifférents à ce mouvement, dont les protagonistes avaient tant de vaillance et de religion. L'ardeur de Newman ne pouvait s'accommoder longtemps d'un ménagement politique. Il n'était pas revenu de Sicile pour plier sa vocation à des combinaisons ministérielles et il ne connaissait pas un torysme de la religion. Plus exactement, il ne voulait pas le connaître.

Aussi quand l'opposition de Rose, de Palmer et de Perceval s'accentua, Newman, soutenu par les jeunes du mouvement tractarien, résista-t-il ouvertement. Il ne s'agissait même plus cette fois de savoir comment on organiserait la lutte; il ne s'agissait plus de l'action collective de ce groupe mais des manifestations personnelles de pensée d'un Keble ou d'un Newman. Palmer, comme ses amis, voulait la suppression des *tracts*, n'ayant jamais compris que l'on pût faire tant de religion et si peu de politique, avec cette idée de la High Church.

La nature, toute en nuances de Newman, avait besoin de beaucoup de réflexion pour se décider à quelque parti que ce fût. Tour à tour, il se sentait prêt à abandonner cette forme de pensée qu'il avait pour ainsi créée, et tour à tour aussi il voulait résister. Tout le charme de son caractère souffrait de

l'alternative qu'il trouvait, se posant devant lui, qu'il sentait la nécessité de résoudre et qui n'offrait que des solutions le froissant. Tour à tour, le partisan et l'ami éprouvaient de l'ennui à pencher pour l'une plutôt que pour l'autre. C'est alors qu'il montra son incertitude à son compagnon favori, à Froude, et qu'il lui écrivit au sujet de ses perplexités : « Conseillez-moi, encouragez-moi, lui disait-il... ». Mais déjà, dans un post-scriptum à cette lettre (1) il montrait vers quel *destin* inclinait sa volonté.

De plus en plus, en effet, Newman s'isolait au milieu de ses amitiés et de ses relations. Froude s'en allait, pour jusqu'à sa prochaine agonie, à la Barbade ; Keble restait dans sa petite cure, auprès de son père ; Pusey vivait lui-même dans une studieuse solitude. Rickarts désavouait son jeune ami — mais du reste, vivait aussi dans sa paroisse, assez éloignée. Bowden, Rogers avaient leur existence située ailleurs. Newman était donc livré presque absolument à lui-même et sa pensée se fortifiait de cet isolement. La lutte l'orientait déjà, en le forçant à faire face aux polémiques intellectuelles. Sa direction se formait presque d'elle-même ainsi et son ironie, très mélancolique, se nourrissait de cette campagne perpétuelle. D'autre part, Newman, dont

(1) 13 novembre 1833. *L. a. C.*, I, 479.

on pourrait croire que la foi avait à souffrir de ce trouble incessant, où il vivait, donnait l'exemple d'une piété admirable. Souvent, durant les nuits où l'avenir se présentait comme un rêve à sa pensée, il se relevait et cherchait, pour apaiser cette angoisse de la bonne voie, un peu de lumière au pied de la Croix (1). Il n'avait pas seulement dans son intelligence la conception d'une Église plus chrétienne ; il n'en exprimait pas seulement l'idéal dans ses feuillets, dans ses livres, mais il le réalisait à chaque minute même de son existence. Cet ardent de l'anglicanisme, ce lutteur sans cesse sur la brèche avancée de son ouvrage, conservait à l'intérieur même une chapelle, délicieuse d'intimité, où s'épanouissait sa ferveur.

Une fois cependant que la résolution eut été prise de continuer la lutte, comme elle avait été commencée, Newman non seulement n'a plus d'indécisions, mais il accuse même les tendances qui avaient été la cause de la brouille — plutôt que sa rupture — avec Rose et ses amis. Il ajoute à tous ses *tracts* une épigraphe qui est un peu comme une exergue de défi : « Si la trompette sonne sans force, qui se préparera au combat ? » Et cette attitude décidée

(1) Mozley. *Reminiscences,* I, 396.

à l'effet tout contraire à celui que l'on aurait pu attendre. Ceux qui étaient partis, ne trouvant pas dans le plan de Newman la formule même de leur dessein, surpris par cet idéal nouveau, attirés par cette grande allure religieuse que donnait à l'anglicanisme l'ardente pensée de ces jeunes gens reviennent. Les orgueilleux torys de la première heure qui avaient fait valoir très haut leur assistance, qui avaient voulu mener le mouvement, se rangent maintenant auprès de Newman, décidés à prêter sans conditions, sans promesses et sans honneurs futurs, leur concours au jeune chef qui, par son énergie, vient de rassembler dans sa main ses troupes, au moment où elles pliaient. Rose, Palmer et Perceval redeviennent favorables.

Si l'on prolongeait cette métaphore, il faudrait dire que sur le champ de bataille même, non seulement ses soldats se ralliaient, mais aussi que dans le camp adverse, certains défaillaient et passaient sous son drapeau.

L'enthousiasme est dans Oxford. Le mouvement maintenant va grandir.

Pendant les mois qui suivent, les *tracts* continuent à paraître avec une abondance merveilleuse. Jusqu'au milieu de 1834, époque à laquelle on les réunit en volume, il y en a quarante-six. Ils éma-

nent de signataires différents, sous leur anonymat collectif. La plupart cependant sont de Newman et les plus importants. Ils fournissent dans leur variété la note même de toutes ces pensées ; ils donnent le bilan spirituel de la jeunesse religieuse d'Oxford, vers 1833.

Ils ne présentent pas toutefois une doctrine unifiée. Ils ne l'auraient pas pu. Le mouvement d'Oxford s'est révélé d'abord comme le malaise même de l'anglicanisme, si l'on peut dire. Il a eu des croyances, avant d'en posséder une seule et si, un jour, il fournit à l'Église d'Angleterre une croyance assurée, ce sera que la conversion de Newman au catholicisme, l'aura averti des cadres mêmes qui lui convenaient et que seuls il pouvait adopter, sans danger.

A cette époque, où de tous côtés néanmoins viennent les adhésions, il n'y a que des opinions que l'on peut essayer de formuler et de synthétiser, mais d'une manière toute factice et sans aboutir à une opinion. Il n'existe pas une croyance absolument commune à toutes ces âmes — elle hâterait le mouvement et les sauverait eux-mêmes — il n'y a que des croyances. Tous, ils partagent bien la même foi religieuse, qui leur suffit pour se jeter de toute leur ardeur passionnée à la recherche de la vérité, mais ils ne sont pas deux à posséder la même théologie. Et l'on s'en apercevra bien le jour où

Newman aura trouvé, sous sa forme originale, ce compromis de génie : la *via media.*

Le premier volume des *Tracts* traduit au mieux ce trouble des cœurs. Seul, à peu près, Newman sait où il va, ou du moins pense le savoir. Il croit à une Église visible, ayant ses sacrements et ses rites, « canaux de la grâce invisible ». Il assied cette opinion sur des bases théologiques très solides, sur le *Prayer Book* (1), sur les grands écrivains anglicans du XVIIe siècle, les Laud, les Bramhall et les Stillingfleet, sur l'étude des Pères. Il croit à cette idée, toute romaine, de l'indépendance de l'Église à l'égard de l'État. Fermement, d'après des textes précis de la primitive Église, rassemblés à leur source même ou de seconde main, auprès de ces docteurs de l'Angleterre, il croit à la succession apostolique : « Je me considérais simplement comme un serviteur et un instrument dans les mains de mon évêque », a-t-il dit, dans l'*Apologia.* Il y a dans ce livre les pages les plus précieuses pour l'analyste, qui suit le développement religieux de Newman, à cette époque décisive qu'il a limitée lui-même, — « de 1833 à 1839 (2). »

(1) « Il est une partie du service catholique et comme tel la voix des saints de tous les temps. » *L. and. C.,* II, 192 (19 avril 1836).

(2) *Apologia* ; 36 à 92.

Envers Rome, de laquelle il se rapproche, plus qu'aucun dissident ne s'est jamais rapproché, il fait montre d'une rancune, qui demeure. Il lui en veut d'avoir tenu la vérité et de l'avoir laissée s'échapper. Alors qu'il n'a que du dédain pour cette Église anglicane, qui a fait une Réforme sans que seulement deux siècles après, elle sache profiter de la gravité de son acte, il éprouve à l'égard du romanisme cette sorte de colère excessive que l'on ressent parfois, envers ceux que l'on chérit le plus tendrement, et qui ne réalisent pas les espérances fondées à juste titre sur leur valeur.

Vers ce temps cependant, le premier volume des *Tracts* était publié. Newman lui avait fourni l'investiture, par sa préface, mais une lassitude envahissait tous les fidèles de cet apostolat, à l'endroit de cette forme d'action, un peu brève. Elle n'avait plus, à force de se recommencer, toute sa valeur. Le *Tract* se démodait parmi ses auteurs, et même ses lecteurs. A cette jeunesse pieuse, un autre aliment allait convenir.

C'est alors que Pusey apparaît, que ce « Newmaniste », très grave et plus réservé, *professor regius*, qui jusque-là n'a fait qu'accorder sa sympathie au mouvement, intervient. Il entre si bien dans la lutte, avec ce nouveau *Tract* sur le baptême (1835) que désormais, lorsqu'on parlera du Tractarisme, on

dira le *Puseyisme* au lieu de *Newmanisme.* A ce changement de vocabulaire, il y a peut-être une raison capitale que l'on n'a sans doute pas toujours mise en valeur, c'est que celui, devant qui Pusey lui-même s'inclinait, que Blanco White, un ami du passé appelait « le cœur le plus charmant et l'intelligence la plus belle, l'aimable, l'intellectuel et l'élégant John Newman », fut un jour celui dont on n'avait plus le droit de parler, sans tristesse et sans sévérité, dans l'Église anglicane...

Le *Tract* de Pusey différait entièrement des précédents. Il n'y avait plus que le nom de commun, à ces deux manifestations de la jeune pensée religieuse. Entre un *tract* de Bowden et celui de Pusey, il existait toute la différence d'un pamphlet à un livre d'histoire ou de philosophie. Jadis, aux premiers temps de la campagne, il avait suffi d'un feuillet volant, « assez long s'il tenait en 4 pages in-8° » ; maintenant on avait devant soi un gros traité d'érudition, écrit pour le combat sans doute, mais avec une lenteur toute spéculative ; il parut en trois grosses brochures mensuelles, de 100 pages chacune (Tr. 67-68-69).

Il s'agissait de rétablir dans l'Église anglicane la notion exacte du baptême. Ce sacrement était devenu par la routine, comme un symbole uniquement, que l'on vénérait encore sans aucun doute,

mais qui n'avait plus que sa valeur symbolique. Pusey montrait le caractère essentiel de l'acte lui-même et comme il est un moment essentiel de la vie religieuse : la régénération.

Le seul monde d'Oxford qui jusque-là avait feint d'ignorer cette renaissance religieuse, le monde des hauts dignitaires de l'Université, ne put conserver plus longtemps cette attitude. D'avoir vu Pusey se mêler à ces jeunes gens, il comprit enfin toute la portée du mouvement. Dans ses souvenirs d'Oxford, le doyen Church, rappelant cette entrée en scène, l'assimilait « à l'arrivée sur un champ de bataille d'une batterie d'artillerie lourde, alors qu'il n'y avait eu jusque-là que des engagements de mousqueterie (1). »

Ceux-là mêmes qui avaient résisté, n'ayant jusqu'à ce moment, pour toute opinion, que de la mauvaise humeur, furent obligés de prendre parti. Ils le firent avec ennui et beaucoup, avec une mauvaise grâce de conservateurs, soucieux de toutes les traditions, même les pires. Quelques-uns se montrèrent cependant favorables ; chacun dans la vieille Université, fonctionnaire royal, professeur ou élève, qu'il étudiât les sciences, les lettres pures, l'histoire ou la philosophie, ne parvint plus à se dés-

(1) Dean Church. The Oxford movement, 136.

intéresser. Comme on l'a fort justement fait remarquer, Oxford revêtit un peu à ce moment l'aspect d'une Florence ou d'une Venise médiévales, tourmentée, passionnée et grandie de ses querelles intérieures.

La collaboration de Pusey ne fut pas un accident. Du jour où il se mêla au mouvement, il devint l'un des plus ardents. Noblement, il offrit à cette œuvre nouvelle son temps, sa situation, son cœur charmant et sa haute et profonde pensée, si loyale et si chrétienne. Sans réticences et sans souci du qu'en dira-t-on, il se donna tout entier : « Il nous apporta du même coup, a dit Newman, une position et un nom. Il avait une grande influence, due à ses convictions solides, aux munificences de ses aumômes, à son titre de professeur, à ses alliances de famille, à ses rapports familiers avec les autorités universitaires. »

Ce fut lui qui mit un peu d'ordre dans les plans de campagnes. Avec son autorité, il y eut moins d'enthousiame et plus de résultats. Les premiers *tracts* furent, à son exemple, remplacés par des volumes, semblables au sien. Une bibliothèque de la Patrologie régularisa l'effort, qui avait été tenté par Newman : on commença une traduction populaire des Pères. Le professeur royal se chargea lui-même d'une des *Confessions* de saint Augustin.

En même temps, quelque chose de nouveau traversait le mouvement. Il ne frémissait plus des mêmes ferveurs qu'aux premiers moments avec Froude — car Froude se mourait à l'heure où Pusey venait à la lutte. La disparition de l'ami très tendre de Newman, l'accession de l'ami qu'il appelait lui-même ο μεγας, donnaient son sens véritable à cette phase nouvelle qui commençait.

Newman qui sentait déjà avec finesse que le mouvement n'était plus ce qu'il avait rêvé, qui se sentait sans cesse repris par ses angoisses religieuses et qui poursuivait le cours de ses analyses intellectuelles, pour atteindre la vraie foi, au milieu des plus tristes circonstances même, va sinon s'isoler — au moins se créer une influence différente de celle qu'il a exercée, ces années précédentes. Il a été le chef de cette renaissance religieuse : il a, malgré ses répugnances personnelles, dans un coup d'enthousiasme, donné l'impulsion à toutes ces idées que ne partageaient que quelques amis. Pusey vient, qui le relève : « Je suis impopulaire : on me considère comme un partisan. C'est moi qui assume le souci des *tracts,* qui suis responsable de l'agitation. Je suis plus utile ainsi. » Tel est le bilan un peu dédaigneux et amer de cette première campagne.

Puis, Froude est mort. Newman écrit une admira-

ble lettre de mélancolie et de piété chrétienne à Bowden, sur leur ami (1). De ce passé, qui s'ensevelit avec le corps de ce jeune homme, il ne gardera qu'un souvenir moins pâle qu'il ne le craignait et puis un Bréviaire, aux hymnes duquel il pourra plus tard attacher un peu de la pensée du mort. Sa mère elle-même disparaît à ce moment, lui laissant presque l'angoisse de la désapprobation finale : « Ma mère, dans ses dernières années, a méconnu mes vues religieuses : elle pensait que j'étais entouré d'admirateurs, que tout allait selon mes désirs... Dieu sans doute veut que je sois solitaire ». C'est tout une crise que ce mois, où il se reprend, et cherche l'isolement qui convient à son âme, tourmentée de soucis trop profonds pour supporter d'autres intimités nouvelles. En mars 1836, il a ces deux morts qui s'inscrivent sur l'obituaire des siens ; il pénètre le Bréviaire en son intimité, prend contact avec la *British critic,* fonde la Société de Théologie. Quelques mois plus tard il donnera ses *Lectures ou Prophetical office of the Church, viewed relatively to Romanism and Popular Protestantism.*

Mais s'il avait abandonné la conduite suprême de la lutte, il ne pouvait se désintéresser absolument.

(1) *Lett. and Corr.*, II, p 174 (2 mars 1836).

L'impulsion donnée ne s'arrêtait pas à ses deuils, à ses désillusions personnelles, aux troubles de sa conscience religieuse et de ses désirs de solitude. Il lui fallait affirmer sa solidarité avec Pusey et leurs amis. Et puis, dans ce tourbillon d'Oxford, à ce moment, il trouvait pour un instant le dérivatif qui convenait à sa sensibilité, trop surexcitée.

La nomination du Dr Hampden fut l'occasion de cet effort nouveau. En 1836, il venait d'être appelé à la chaire royale de théologie. Le choix souleva dans Oxford toutes les opinions, qui s'étaient formées les années précédentes, avec les premières manifestations religieuses. On fut heureux, à propos de cet incident, de cette occasion qui se présentait d'exprimer ses idées pour ou contre les Tractariens.. On poussa à l'exagération la pensée d'un homme très respectable, anglican sincère et orthodoxe, un peu froid seulement, dont le défaut le plus apparent était de mêler une philosophie trop naturaliste à son exégèse. Il y eut, d'une part contre lui, les Puseyistes et les *evangelical*; de l'autre, tous les dilettantes de la religion nationale, avec Arnold, l'appuyèrent. Dans les deux camps, on définit rapidement les positions par des brochures. Newman publia son célèbre pamphlet, *Elucidations of Dr Hampden's theological statements*; Arnold écri-

vit dans la *Revue d'Edimbourg* (1) son article, *The Oxford malignant,* dont le titre à lui seul (les méchants d'Oxford) donne le ton. Il parlait dans cet essai, des « extravagances » dont faisait preuve, depuis quelques années, « une petite bande d'obscurs fanatiques » ; il signalait avec une très grande finesse tout l'illogisme de leur croyance ; il la montrait comme un catholicisme qui n'osait pas être conséquent avec lui-même, puisqu'il ne reconnaissait pas d'autorité suprême, puisqu'il ne possédait pas cette universalité, assise suprême de ce dogme. L'opinion était tellement passionnée par cette polémique, que l'on décida de s'en remettre au jugement de la Convocation, sorte de cour d'arbitrage de l'Université, où siégeaient tous les professeurs.

Par 330 voix contre 94, le 5 mai 1836, la réunion rendit son arrêt, défavorable aux doctrines émises par le D[r] Hampden. Arnold était ainsi désavoué par ce vote et Newman triomphait. Il tirait même de ce verdict un avantage plus important que la simple condamnation du latudinarisme : cette victoire semblait offrir comme une approbation, à ces jeunes gens qui combattaient depuis six années. Leur renaissance, par ce simple résultat, se parait du prestige qu'emporte avec lui le succès.

(1) Avril 1836.

Auprès des autorités, ce devait être cependant la dernière victoire de Newman. Il semble que la défaite surexcita les colères de ses adversaires. Habilement, ceux-ci accentuèrent encore, sans découragement, l'accusation de romanisme, qu'ils avaient déjà portée contre les Puseyistes. Ils ne répugnèrent pas, pour accréditer cette opinion, si vraisemblable déjà, à employer des moyens de persuasion, indignes d'eux et de leurs ennemis. Ils traduisirent littéralement des lettres qu'ils présumaient compromettantes, et qui n'avaient que cette authenticité. A ce moment, l'intervention des catholiques, qui se mêlèrent à la lutte, vint encore accroître la consistance de leur réquisitoire. En 1835, Newman avait échangé avec un prêtre français, l'abbé Jaeger, une série de lettres, dans lesquelles ces deux représentants d'une confession diverse faisaient valoir leurs raisons d'y demeurer fidèles. A la suite de cette courtoise discussion, parurent plusieurs *tracts*, qui indiquaient avec précision l'état d'esprit des Tractariens envers le catholicisme (Tr. 71) Quelques semaines plus tard, il reprenait la question dans le *British magazine* (1). Enfin Wiseman, qui était depuis la fin de l'année précédente à Londres, entreprit à ce moment même, en ce lieu, dans la

(1) Mars-avril 1836 : *Home thoughts abroad.*

chapelle Sarde, une série de conférences sur la religion romaine, qui eut un grand retentissement dans toute l'Angleterre. Et l'on n'oublia pas parmi les adversaires du Puseyisme, de rattacher ce mouvement des catholiques anglais à celui d'Oxford, qui seul pouvait encourager de telles espérances.

Newman, troublé plus qu'il ne paraissait encore, sincèrement convaincu malgré tout de sa loyauté envers son Église, perçut le besoin de répondre à cette attaque. Le livre qu'il préparait depuis longtemps, auquel il travaillait sans cesse, remanié aussi souvent que sa pensée se remaniait (1), sur le Catholicisme, lui sembla la meilleure des réponses. Au début de l'année 1837, il se jeta dans la mêlée. Toute sa foi s'y exprimait. Une fois encore il voulait édifier cette fameuse *via media,* douce et forte tout à la fois, à égale distance de Rome et de l'Église nationale. Mais il ne voyait pas qu'il bâtissait sur le sable mouvant ; il ne sentait pas que le vent de la tempête soufflait encore sur lui et que toutes ces idées, tous ces projets n'avaient pas de consistance sur ce terrain qui bouge, au gré de la vague et du vent. Il ne percevait pas, il n'acceptait pas — par un

(1) « Je travaille à un nouvel ouvrage sur le Romanisme, mais très lentement. J'ai récrit certaines de ses parties un nombre de fois incroyable. » *Lett. and Corr.*, II, 215 (27 novembre 1836).

sentiment curieux de loyalisme — de percevoir qu'il n'était qu'à une des étapes de son développement intellectuel — et qu'on ne s'arrête jamais à une étape. S'il était maître de son jugement, alors, il sentirait tout le provisoire de cette demeure, qu'il croit édifier pour la vie.

Du reste, dès le lendemain de son livre, très dur envers Rome, il parle comme un de ses enfants, du Bréviaire (Tr. 75); il attaque toutes les sectes du Protestantisme, pour leur conduite envers la Bible. Il admire instinctivement cette Église, qu'il ne peut encore se résoudre à juger, sans colère aveuglante. Perpétuellement maintenant, il se trouve pris entre son cœur et son intelligence. Son rêve de l'Anglicanisme rajeuni se lézarde. Il a déjà, par moments, la notion de son inconsistance, de la sorte d'anarchie, en laquelle cette doctrine se complaît. Mais il croit encore en ses évêques, en ceux qui sont pour lui les gardiens suprêmes de la tradition, les guides susceptibles de ramener d'un coup de barre les esprits dans une meilleure route. Sans doute, il n'a plus confiance dans ces grands esprits d'Oxford, rétrécis par les systèmes philosophiques, figés par le *cant,* incapables d'une angoisse métaphysique. Mais Newman espère en cette religion, surtout parce qu'il croit à l'autorité de son épiscopat — voilà de quoi satisfaire sa raison — et à la profonde sincérité

chrétienne de ses amis — voilà pour son sentiment. Un jour prochain viendra où il sentira toute la vanité de son illusion, en regard de ces évêques, qui ont la loyauté et la sécheresse des bons fonctionnaires. Et alors, la foi de ses compagnons ne sera plus susceptible de le retenir bien longtemps.

La publication des *Remains* de Froude donna au reste à sa lutte un caractère de violence qu'elle n'avait pas encore rencontré dans le monde officiel. De toutes parts, jusqu'au Parlement, on signalait le *Revival of Popery*. — On dénonçait à nouveau, mais dans un esprit tout contraire, l' « Apostasie nationale », scandalisé de l'état d'âme intime de tous ces jeunes gens, que révélait la publication de ces pages mélancoliques du pauvre Froude. Lorsqu'ils avaient fait pieusement une croix, parmi ces *reliquia* de jeunesse, pour la publication, retrouvant là toute la même croyance que la leur — peut-être plus enthousiaste, mais de même nuance — ils n'avaient pas eu la sensation qu'ils allaient froisser tout ce monde universitaire, fidèle à ses principes anciens. Lord Morpeth dénonça, devant les Commons, cette publication qu'Arnold n'avait pas manqué de qualifier un acte d'une « extraordinaire impudence ». Par contraste et pour faire opposition, on commença dans Oxford une souscription en faveur « des martyrs de la Réforme » ; c'était un

piège que l'on tendait à cette jeunesse qui n'avait pas le sens de la ruse organisée.

Keble, Pusey et Newman refusèrent nettement de désavouer par leur souscription l'acte de solidarité avec Froude qu'ils venaient d'établir, en publiant ses *Remains*. Keble, de l'aveu de ses amis, accentua même encore la scission entre les tractariens de l'Église officielle, en ajoutant une préface au nouveau volume, où il renouvelait pour le compte du Puseyisme les pensées de celui qui n'était plus...

La lutte qui se préparait, sourdement, éclata ainsi tout à coup. On avait commencé les escarmouches d'avant-garde, vers la fin de l'année précédente. L'évêque d'Oxford, le Dr Bagot avait attaqué les *tracts*, dans une de ses lettres pastorales signalant le mal qu'ils pouvaient faire, malgré toutes les excellentes intentions des auteurs; et Newman s'était trouvé ébranlé de ce désaveu de son évêque, en qui il mettait toute sa confiance. Mais, comme il n'y avait eu d'animosité d'aucune des deux parts, ce premier éclat s'était bien vite apaisé, sans que les tractariens aient eu à désavouer leur passé. — On leur avait demandé seulement des assurances pour le présent — et l'on recommença à préciser cette *via media*, susceptible de satisfaire les esprits très larges, plus soucieux des intentions que des résul-

tats. En revanche, le Dr Bagot promit à Newman de ne pas renouveler son attaque personnelle et même de modérer, de calmer les colères de ses frères en l'épiscopat. Dans un beau mouvement de tendre et inquiète déférence, envers celui qu'il considérait par rapport à lui-même comme le pape, Newman proposa même de cesser la publication des *tracts*.

L'évêque d'Oxford, très sagement, refusa. Newman s'engageait peut-être à la légère, à faire cesser une publication qu'il ne dirigeait plus, mais qui le dépassait. Aux deux premiers courants, qui avaient amené à ses idées, après ceux de la première heure, les Rogers, les Wilberforce, les Williams, les Bowden, les Froude et les Keble, après l'adhésion si importante de Pusey, qui avait déjà modifié les plans, d'autres étaient venus, lentement ou brusquement, attirés par le cœur de ce mouvement, si l'on peut dire, ou par son esprit. Dans l'église de Sainte-Marie, où s'était réfugiée l'âme un peu effarouchée de Newman, après l'arrivée de Pusey, au pied de cette chaire du haut de laquelle tombait la parole religieuse la plus émue peut-être de ce siècle, sur cette scène sans apparat où se déroulait, sermon à sermon, le drame le plus passionnant de ce temps, celui d'une âme qui cherche la vérité de toute son ardeur et de toute son humilité, de toute son intelligence et de toute sa sentimentalité, il y avait l'élite de la jeu-

nesse, qui était venue là d'abord, pour suivre le développement intellectuel d'un beau tempérament d'un ami ou d'un chef, qui était revenue par curiosité et qui était restée, dans l'enlisement de ces problèmes éternels, traités par ce pasteur avec un tel génie, qu'aujourd'hui encore les sermons de Newman sont demeurés l'aliment le plus habituel de la croyance catholique romaine ou anglicane, de l'âme anglaise. Il y avait près de lui l'efflorescence même de la pensée d'Oxford, qui respectait cette hautaine ferveur, si délicate et si loyale, se cherchant. Il y avait là Manning, celui qui devait un jour rejoindre Newman dans le catholicisme, et qui cependant, à cette heure, pour être favorable au mouvement, — dont il jugeait les idées comme des faits et qui appréciait ce renouveau du principe d'autorité, — n'en restait pas moins tout autre par sa nature que ce prédicateur ; Stanley, dont l'élégance d'esprit répugna à se discipliner, après avoir frôlé la conversion, mais qui devait ressentir toute sa vie l'influence de newmanisme, au point d'écrire, sur le tard de son existence, cette histoire d'Arnold, où revivra toute l'émotion d'Oxford ; Gladstone, qui parlera toujours avec l'intelligence cultivée de ses vingt-cinq ans, de cette crise qu'il aura traversée lui-même, aimée et qui, près de sa mort, favorisera encore de l'autorité de son opinion, le mouvement

d'union des Églises ; Tait, le futur archevêque de Canturbury, puis les nouveaux venus parmi les disciples Marriott, un des esprits les plus profonds de l'Université, très versé dans l'étude de la Patrologie, vertueux plus encore par inclination que par principe, silhouette très gracieuse et très douce, glissant de temps à autre au premier plan, malgré sa modestie, par des travaux remarquables ; Church, le futur « Dean Church », l'auteur de cet admirable livre, *The Oxford movement,* qui a toute l'autorité d'un livre d'histoire et la saveur de mémoires ; Fr. Will. Faber, qui est de l'entourage de Newman, d'une réputation très artiste mais dont on ne saura toute l'âme que demain — après la conversion ; le mystique de ce mouvement intellectuel, Oakeley, dont « l'élégant génie, l'esprit classique, le talent très rare de lettré », influença Newman, à cette époque ; Christie, Dalgairns, S. Wood, qui mourut avant d'avoir satisfait aux grandes promesses de sa jeunesse mais dont l'âme loyale et ardemment désireuse de vérité religieuse devait revivre en son neveu, Lord Halifax. Il y avait aussi Charles Seager, John Brande Morris, qui tous deux devaient devenir de grands savants orientalistes et qui, à cette date, étaient « hommes de vaste et curieux savoir, singuliers, *scholars* excentriques d'habit et de mœurs, étudiants de l'ancienne mode qui, cinquante ans au-

paravant, eussent déjà paru d'une autre génération, et qui, pour acquérir cette science immense et ardue, malgré leur pauvreté, s'étaient astreints à devenir pions d'une médiocre pension... »

A Saint-Mary's d'Oxford, venait aussi vers ce temps, un *fellow* qui avait d'abord refusé d'assister à ces sermons de Newman. C'était William Ward, *fellow* de Balliol, plus jeune que celui-ci et d'une qualité d'âme très différente de la sienne. « Pourquoi irais-je entendre de tels mythes ? », répétait-il à qui le pressait. Longtemps, l'influence d'Arnold avait laissé sur lui son empreinte, d'autant plus forte qu'on l'apercevait moins au premier abord, et cet esprit très jeune, très indépendant et très enthousiaste :

« Whose faith and words were bells of full accord (1) »

n'avait pas accueilli avec sympathie ce mouvement tractarien, qui soulevait cependant toute l'Université. Son ami Tait et lui considéraient la tendance nouvelle comme une renaissance du formalisme, vide, et des vains cultualismes, que n'anime pas une foi profonde. Le cœur, épris avant tout de sincérité, ne comprenait pas dès l'abord ce retour en arrière. Il craignait de voir les âmes se figer, dans cette tradition renouée. Un instant même, toujours de concert avec le futur archevêque

(1) Tennyson.

de Canturbury, il avait songé à fonder une publication rivale, qui contrecarrât l'influence du Puseyisme. « Ce qu'il entendait de la nature et de l'effet de ces sermons le révoltait. A la fin, un de ses amis usa de ruse à son égard. Il l'invita à une promenade et l'amena devant le porche de Sainte-Marie, au moment même où cinq heures sonnaient, « Maintenant, Ward, dit-il, Newman monte en chaire. Pourquoi n'entreriez-vous pas l'entendre une fois ? Cela ne peut pas vous faire de mal. Si le sermon ne vous plaît pas, vous n'aurez pas besoin de revenir, mais allez entendre ce que vaut la chose ? » Par une volonté providentielle, Ward, persuadé, entra dans l'église... Le sermon changea le cours de son existence (1). »

Il n'est pas tout à fait exact de dire qu'il transforma cette vie, qui ne se trouva pas modifiée du jour au lendemain. Le sermon fut peut-être, probablement même, le point de départ de l'évolution de Ward ; l'influence personnelle de Newman sur lui commença son œuvre, mais il y avait trop de logique dans cet esprit enthousiaste, où l'enthousiasme n'était au service que de convictions solidement établies, pour qu'il s'avouât vaincu si rapidement.

(1) Notes du Pr. Price, citées par M. Ward dans la vie de son père, p. 80.

Peu à peu, il crut à cette tradition que voulait restaurer Newman et sut appliquer la merveilleuse éducation de criticisme que lui avait fourni Arnold, à ces thèmes nouveaux de la croyance, que lui offrait cet autre maître qu'il se choisit peu à peu, qu'il aima d'une tendresse si originale. En effet, lorsque Newman, donna en 1836, à la chapelle d'Adam de Brome, la série de conférences sur la *via media*, telle qu'il essayait de l'établir, elle servit pour ainsi dire de canevas à cette pensée, perpétuellement à la recherche de logique. Et, comme son ancien maître, Arnold, avait senti toute l'inconséquence de ce compromis, Ward pesa, à l'aide de l'instrument merveilleusement précis que le Docteur de Rugby lui avait fourni, la théorie nouvelle, qui ne le contenta pas. Il sentait au bout de la route, capricieuse et tourmentée, une dernière vague qui manquait pour atterrir.

La publication des *Remains* de Froude affermit encore en lui-même cette conviction. Chez l'esprit le plus romain de tout le mouvement d'Oxford, il trouva comme une approbation, comme une adhésion qui convenait à sa pensée. Dès ce moment, il eut vraiment la notion que la *via media* ne correspondait pas et ne pouvait correspondre aux aspirations des tractariens. Et il affirma de suite, très hautement, ce que Newman ne voulait pas, ne pouvait pas voir. « Il n'avait jamais été un High-

Church », écrivait celui-ci, vers le déclin de sa vie, au fils même de W. Ward, qui préparait alors son admirable livre. Il eût pu dire plus. Le fellow de Balliol n'avait jamais été un anglican, car l'Arnoldisme était beaucoup plus une doctrine philosophique que religieuse, — il n'avait jamais aimé la Réforme, — dont il disait volontiers beaucoup de mal de sa voix jeune et claire qui sonnait le scandale dans les *commons*. Toutes ses sympathies allaient vers Rome. C'est à cette génération d'Oxford que les deux autres, celle de Newman et celle de Manning, devront de parvenir au havre, après la tempête.

Elle marqua encore un autre progrès. Elle apporta sa note personnelle dans le mouvement. Elle eut aussi ses idées. C'était vers 1838. Si le tract 90 fut jamais publié, ce fut peut-être même grâce à son influence. Il n'en reste pas moins que toutes ces phases n'ont pu avoir lieu que par l'attrait qu'exerça Newman. Tous ces jeunes gens, que nous avons vus groupés au pied de sa chaire de Sainte-Marie, à une heure quelconque de leur existence accoudés au *bow-window* de leur petit salon d'Oxford, ont été troublés par cette parole nouvelle. Pour vingt ans de jeunesse, se succédant dans l'Université, Oxford, ç'a été Newman. « Newman nous avait pris tous... », écrira plus tard un grand scep-

tique (1). Et la fougue de William Ward criait alors : « *Credo in Newmanum* ! »

Lui seul ne croyait plus en lui-même. Comme il arrive souvent, dans les grandes crises de conscience, tous ses doutes, toutes ses hésitations imprécises avaient cristallisé autour d'un fait, qui s'était brusquement montré à lui. Jusque-là, il n'avait pas douté essentiellement de l'anglicanisme. Il avait seulement pensé qu'il fallait lui chercher une base plus solide. Il avait trouvé des difficultés, sans croire à l'insuccès final. Pour la première fois, « il a vu l'ombre d'une main sur le mur ». Jusqu'à l'heure de la paix, il ne cessera plus désormais d'être troublé et de souffrir.

Tout le drame de sa foi se précipite autour de quelques mots. Vers la fin d'août 1839, un de ses amis lui apporte *The Dublin Review* de ce mois, contenant un nouvel essai de Mgr Wiseman, intitulé *The anglican claim*. Poursuivant son analyse des diverses sectes, séparées de Rome, comme l'Anglicanisme, il essayait de rapprocher celle-ci du Donatisme. Mais Newman croyait ne pas avoir à se troubler de ce rapprochement : il savait pouvoir réfuter l'argument lorsqu'à une seconde lecture, ses yeux tombèrent sur une phrase de saint Augustin,

(1) J. A. Froude, le frère d'Hurrell Froude, l'ami de Carlyle — un des grands historiens anglais du XIXe siècle.

où celui-ci formulait le critère auquel on pouvait reconnaître la vérité d'une doctrine chrétienne : *Seçurus judicat orbis terrarum.* Il sentit que cet argument qui ne portait peut-être pas en l'occurrence, avait une valeur plus haute : il comprit que son application atteignait les monophysites, dont il connaissait bien la doctrine et qu'il étudiait à l'heure présente. Puis la force de cette phrase grandit encore devant lui. Son ombre immense s'allongeait sur toutes les sectes qui ne reconnaissent pas Rome.

« Celui qui a vu un esprit ne peut plus être après comme devant. Les cieux s'étaient ouverts, puis refermés. Pour un moment, je pensai : « L'Église de Rome m'apparaîtra après toutes mes recherches la vérité. » Et puis l'impression s'effaça (1). »

Mais l'impression ne s'effaça pas en réalité : *Securus judiçat orbis terrarum...* La parole de saint Augustin sonnait à son oreille, comme la volée d'un carillon. L'image est de lui. Maintenant, jusqu'à la nuit de Littlemore, il n'aura plus d'assurance absolue dans sa parole, que pour repousser tout ce qui a été la croyance de sa jeunesse. Il ne sait pas où il va, mais il sait où il ne va plus. Et puis, il sent sur eux, sur tous les tractariens, le souffle puissant de Ward qui les emporte : « Maintenant il y a une voie

(1) *Apologia* (Ed. Crown), p. 118.

d'eau. Ce qui est le plus malheureux, c'est que Ward, Stanley et les autres ne permettront pas qu'on s'endorme là-dessus. Je n'en ai dit autant à qui que ce soit... Je veux voir clair... Il existe là une perspective désagréable, qui s'ouvre alors qu'elle était fermée (1) ». Et encore : « J'aurai avec moi... certains, comme Ward de Balliol, qui s'en vont vers Rome. » Il sait que sa *via media* « est pulvérisée » ; il sait que « Rome est l'Église », au moins autant que la sienne ; et, cependant il persiste à vouloir croire qu'il est dans la vérité lui-même, sans souhaiter y regarder de trop près. C'est ce qu'il tient à établir, dans un article intitulé : *La Catholicité de l'Église d'Angleterre* ; mais en même temps, il écrit à Manning, — qui lui demandait des conseils, pour retenir dans la foi anglicane une dame — une lettre très mélancolique et très désillusionnée, et les seules ardeurs de ces pages sont à la louange de cette Église romaine pour laquelle, ceux qui sont « raidis dans leur protestantisme » ne sont pas assez tolérants. Il est tout plein de contradictions. Sans souci de cette tolérance même qu'il a recommandée, il refuse de dîner avec Georges Spencer, dont la conversion avait fait tant de bruit. Et puis quelques jours plus tard, il lui écrit une lettre affectueuse, où

(1) *Lett. and Corresp.*, II, p. 284

il atténue de ses explications son refus et qui aggrave malgré tout l'injure, car après les premières phrases, sa colère le reprend à l'égard de cette religion, qui est celle d'O'Connell. Il retrouve ces métaphores bibliques, dont il avait à peu près désappris l'usage et qui prêtent toujours à sourire. « La voix (de Rome) est celle de Jacob, mais les mains sont d'Ésaü (1). » Ses articles traduisent ses soubresauts. Il ne trouve plus assez de métaphores dans la Bible. Il compare les séductions de Rome aux ruses attirantes des bohémiens. Et puis, tout à coup, il adjure celle-ci d' « aspirer à l'unité » et ses frères de l' « aimer avec plus de passion encore, selon l'esprit ».

De plus en plus, il craignait ces conversions à Rome, dont la lettre de Manning avait été pour ainsi dire l'avertissement. Tout autour de lui, on ne parlait que de ces mélancoliques exodes religieux. Dans l'Université, il y avait un grand nombre d'âmes qui se sentaient appelées vers Rome, cette Rome haïe de toute l'Université officielle. Il existait de plus en plus un mouvement de sympathie — et l'on reportait, avec louange, tout l'honneur de sa création à Newman, qui souffrait, dont le cœur était meurtri et l'intelligence désemparée. Il voulait

(1) *Id.*, II, p. 299.

donner des gages de fidélité à cette religion qu'il s'était faite à lui-même, qu'il n'avait pas acceptée sans réflexion, mais qu'il avait aimée avec son Université, avec ses amis, avec toutes ces études intellectuelles, qui lui semblaient l'unique raison de vivre. Et puis, il ne pouvait plus. Il se contredisait sans cesse. Ce bon esprit, si net et si clair, qui ne voulait plus voir en lui-même l'enseignement de ses pensées, parce qu'elles mettaient son cœur à la torture, entendait de toute part autour de lui, certains amis, qui donnaient pour leur propre compte une forme à ses hésitations. Dans ses sermons, avec cette belle sincérité qui le caractérisa toute sa vie, il se laissait aller à montrer le trouble où se trouvait sa croyance. Il analysait sans cesse l'état de sa foi — et puis pour lui-même, pour les autres, il n'osait pas aller plus avant.

Il vint cependant un instant où il ne crut plus possible de garder loyalement cette cure de Sainte-Marie d'Oxford, qui était sa paroisse de l'Université. Il en écrivit à Keble, l'ami qu'il sentait le plus sûr, le plus capable d'éclairer sa conscience. Dans la lettre qu'il lui adressa, il lui fit part de son intention et des causes qui lui semblaient comporter une telle résolution. Tel qu'il était à l'heure présente, il ne se jugeait plus en état de remplir

ses devoirs envers ses paroissiens et en revanche, il exerçait, au point qu'on lui en faisait un crime, une trop grande influence sur les étudiants des grands collèges, créant un courant de sympathies dangereuses à l'égard de Rome... Keble lui conseilla de rester, à sa grande joie du reste. Pour satisfaire un scrupule nouveau de son caractère, il offrait volontiers de sacrifier le plus grand bonheur de sa carrière ; mais il accueillit tout heureux les bonnes raisons de son ami, pour demeurer. On évitait ainsi le scandale et de laisser sa place à un Libéral (1) ou à un Rationaliste, à quelqu'un qui eût manqué de foi. Et c'était à cette occasion qu'il écrivait, sous une première forme, cette phrase sonnant comme un glas, qu'il répéterait bientôt, en écrivant son *Essai sur le Développement* : « Je suis plus assuré que le protestantisme conduit à l'incrédulité que mes propres pensées ne mènent à Rome ». Et ce qu'il craignait avant tout maintenant, c'était l'incrédulité.

Cela explique un nouvel effort, comme Newman n'en avait pas encore tenté jusque-là. Tout le reste n'est rien, comparé à l'acte qu'il va accomplir. Aucun autre *tract* ne peut être rapproché, pour

(1) Voir le premier appendice de l'*Apologia* pour comprendre ce que Newman appelle le Libéralisme.

l'effet, de la valeur de celui qui paraît, ni ceux de l'aube du mouvement, ni celui de Pusey. Cet indécis, sans volonté à force de cœur, agit, sous la poussée de son intelligence ardemment sincère. Il écrit le fameux *Tract* sur les articles, plus connu sous le nom de Tract 90.

Depuis 1831 (1), il rêvait de donner un travail sur les trente-neuf articles de religion, recueil bizarre tenant du credo religieux et du règlement universitaire, formulaire commode et très large qui permettait d'adhérer à des croyances vagues, qui supportaient toutes les interprétations possibles sans engager absolument à aucune. Il n'avait de valeur que la tradition, car rédigé sous Élisabeth, en un temps où l'on n'était pas encore très fixé sur la religion qui serait officielle en Angleterre, où le protestantisme du jour pouvait facilement redevenir le catholicisme du lendemain, on avait créé là une sorte de doctrine, suffisamment vague pour se prêter à toutes les conceptions religieuses et qui n'était pas une équivoque, uniquement parce que tout le monde savait à quoi s'en tenir sur sa valeur.

Il ne pouvait convenir à un Newman de rester sur un terrain aussi mouvant. Cette pensée, qui depuis

(1) *Lett. and Corr.*, I, p. 239.

dix ans était la sienne, de tâcher de fixer leur imprécision, devait bien encore se reprendre, à l'heure de ces préoccupations douloureuses, dont il n'éprouvait la tristesse qu'à cause de cette inconsistance même de l'Anglicanisme. Sur sa route, cherchant une assise solide et définitive à sa foi, forcément, il rencontrait les articles. Et il était naturel, qu'avec l'inclination catholique de ses idées actuelles, il expliquât le texte de ce document, selon le courant.

Là encore cependant, tout en faisant un nouveau pas, il demeure indécis. La subtilité de son esprit, admirable parce qu'elle correspond à ses scrupules, lui fait établir des distinctions curieuses — toujours les mêmes, distinctions entre les *enseignements*, les *dogmes* traditionnels de Rome et les *erreurs dominantes*. Les articles, dit-il, s'adaptent parfaitement aux premiers et ne contredisent que les erreurs. Il les prend ainsi, il les analyse et semble poursuivre un paradoxe, à vouloir les accommoder à la pensée de Rome, montrant bien évidemment que c'est là une possibilité d'interprétation et non pas un devoir.

Le ton était plus haut que de coutume, relevé d'ironie, un peu cavalier, ton d'une expérience et

d'un manifeste. Il disait assez durement « qu'on n'aurait pas pris de dignités dans une Église, qui n'aurait pas accueilli cette interprétation des articles et que ce ne peut être qu'un bien si ce *tract* amène les hommes à considérer avec moins d'injustice l'Église romaine ». Malgré sa timidité naturelle, Newman avait été plus loin que de coutume. Malgré lui aussi, il sentait que tous ces essais étaient les derniers actes que pouvait comporter une tentative semblable. « C'était au mois de mars 1840. Je me retirai à Littlemore. Comme c'était une épreuve de vie et de mort, il fallait courir tous les risques... Mon dessein était loyal, les bases de mon raisonnement satisfaisantes. Je reconnaissais cependant que j'étais engagé dans un *experimentum crucis.* »

Newman avait montré à Keble et à Ward le nouveau *tract*. Keble s'était effrayé. Ward — il devait alors sourire avec satisfaction — prévint Newman d'une belle colère, dans tout l'Anglicanisme, si le livre paraissait. Soit qu'il ne voulût rien croire, soit qu'une volonté supérieure le guidât, il donna cependant, le 27 février 1848, ce Tract n° 90, dont on a dit depuis lors qu'il avait été écrit pour un public et lu par un autre (1).

(1) *Lett. and Corr.*, II, p. 416.

Le temps de lire, ou plutôt de préparer les rigueurs universitaires contre lui, Tait et quelques autres, se recueillirent. Le 20 mars, le Conseil des Chefs des Collèges, *most fierce*, nommait une Commission d'examen, qui n'attendait pas la défense de l'auteur. Cinq jours après, la censure était prononcée, contre l'écrivain de ce *tract*. Le 16, Newman publiait sa défense, où se trouve cette phrase, qui relate un nouveau progrès : « Le siècle est en route vers quelque chose. Hélas ! la seule confession religieuse qui, ces dernières années, a été en possession de ce quelque chose, c'est l'Église romaine. »

C'en était fini de la grande influence officielle de Newman. L'*experimentum crucis* lui révélait la route de souffrance. Il était désormais considéré parmi les membres de la Haute Université comme un traître — lui-même a employé le mot — et les évêques avaient recommencé contre lui la campagne d'anathèmes. Malgré l'amitié, toujours courageusement prête à le défendre, de Keble qui l'approuvait complètement, de Pusey qui le vénérait, des premiers amis du mouvement, les Rose, les Perceval et les Palmer devenus plus fervents avec le temps, malgré l'affection enthousiaste des derniers venus, d'Oakeley et de Ward, qui goûtaient

cet état de choses, Newman, la conscience en paix, souffrait cependant des désaveux de l'épiscopat : « Le moindre mot que prononce un évêque *ex cathedrâ* est très lourd à porter, » écrivait-il — et toute la tranquillité d'âme avec laquelle son cher Pusey supportait les colères des évêques n'arrivait pas à le convaincre. Quarante années plus tard, lorsque ce dernier revivra avec émotion les grands jours d'Oxford, il rappellera ce mot que prononçait alors Newman, à Littlemore : « Oh ! Pusey, nous nous sommes appuyés sur les évêques et ils se sont brisés sous nous ! » — De plus en plus, il ne trouvait personne pour le comprendre. Il avait l'âme trop différente de son entourage. Froude était mort. Keble, le cher Keble, était loin. Le plus intime ami, celui qui lui restera attaché par le cœur et qu'il aimera toujours, Rogers, allait bientôt se séparer volontairement de lui. Bowden, lui aussi, qui est loin maintenant, va mourir et Pusey est trop assuré de sa foi, il a trop la fatuité de sa croyance pour entendre comme il le faudrait les tristesses de cette âme (1). Newman, un peu plus désabusé encore qu'auparavant, a quitté Oxford pour Littlemore. Dans cette vieille ville qu'il a tant aimée, il se sent désormais étranger — parce que les mœurs et les

(1) *Life of Pusey, passim.*

croyances de ceux qui l'habitent la lui font étrangère. Ses fonctions, ses amitiés passées, tout cela lui semble lointain et c'est à peu près à ce moment qu'il peut écrire cette phrase, où passe comme un frisson d'agonie, au souvenir alors de cette maladie de Sicile qui l'a amené au point où il en est : « J'ai si peu de choses avec quoi sympathiser maintenant que je reprends ces vieux habits pour les regarder... (1) »

Cependant, pour Pusey peut-être, et aussi parce qu'un grand sentiment qui a tenu une grande place dans notre existence meurt difficilement, un jour encore il fait une concession, — la dernière — moins qu'on ne lui en demandait toutefois. On lui ordonne de désavouer son *tract*. Pour la première fois, ce grand esprit si fidèle résiste à son pasteur et refuse. Pendant quinze jours (fin mars), on essaie de le fléchir. On parvient enfin à le résoudre à ce sacrifice, mais à une condition. Newman résignera sa cure de Sainte-Marie d'Oxford. Il semble que cette résistance soit l'indice d'un brouillard qui se dissipe. Le ton de la lettre qu'il adresse à son évêque est respectueux, mais net : « Je n'ai rien à regretter... J'ai agi parce qu'il en était d'autres qui n'agissaient pas... Que Dieu soit avec moi dans

(1) *Lett. and Corr.*, I, p. 429.

l'avenir, ainsi qu'il a été jusqu'à présent !... Je m'efforcerai de supporter toute humiliation personnelle, à condition que je ne trahisse pas les intérêts sacrés qui ont été confiés à mes mains, par le Dieu de bonté et de force... » Et ce n'est pas lui qui, en fin de compte, cède le plus. Il espère ainsi, en avoir fini avec les haines soulevées. De ne plus pouvoir être le chef de ce mouvement qu'il a organisé, qu'il avait créé, il ne se sent aucun regret. Au coin de sa lèvre, un peu dédaigneuse, il y a déjà le pli de l'amertume et de la désillusion, creusé par les années de lutte...

Cependant, il n'en est rien. La trêve n'est pas respectée. Les partisans d'Arnold recommencent l'attaque. Les princes de l'Université sont pleins de partialité désormais, lorsqu'ils ont à apprécier quelque Puseyiste. L'imputation de « jésuitisme » demeure attachée à leurs actes. L'évêque d'Oxford s'est conduit à l'égard de Newman, « avec autant de bienveillance que possible, » (1) mais il n'en est pas ainsi des autres. Dans l'épiscopat, les désaveux recommencent. Les colères font rage. Au milieu de 1842, on comptera une quarantaine d'évêques, qui se seront crus obligés de dénoncer le

(1) *Lett. and Corr.*, II, p. 343.

« chef-d'œuvre de Satan », d'adresser mandements et circulaires à leur clergé, pour leur interdire de s'occuper de ces thèmes «maintenant en question à Oxford et pour lesquels ils doivent s'en rapporter à la décision des chefs du collège et de leur évêque » (1). Le Dr Bagot lui-même attaque à nouveau les Tractariens, oublieux de la parole qu'il a engagée. Dans l'Église et dans les Universités, il se produit un mouvement de persécution intellectuelle. Newman cependant ne bouge pas. Dans ses lettres aux amis lointains, il fait seulement allusion parfois à ce manque de loyauté. Puis il profite du trouble, où ces mauvais jours laissent chacun sur les opinions de son frère, pour charger Ward de montrer longuement à Pusey ce que sont devenues les siennes — et il éprouve à la fois de la tristesse et de la joie — car, dit-il, « il n'est rien de si pénible que l'heure indécise du crépuscule ». A lui faire comprendre l'amère désillusion à laquelle il est venu, il ne veut laisser aucune équivoque entre celui qu'il a tant aimé et lui-même.

Mais il semble que l'on ne veut pas qu'il garde ce silence qu'il s'est imposé, malgré la souffrance qu'il lui cause. L'Église anglicane a vu un

(1) *Lett. and Corr.*, II, p. 346. La circulaire tout entière est très curieuse.

défi dans l'attitude des Tractariens. Elle le relève de toute la puissance que lui donne sa situation d'Église nationale. Arnold est nommé *professor regius* d'histoire moderne. D'accord avec la Prusse, le gouvernement approuvé par l'Épiscopat, établit un évêque protestant à Jérusalem, qui sera nommé tour à tour par le gouvernement prussien et le gouvernement britannique et qui aura juridiction matérielle, pour ainsi dire, sur tous ceux qui voudront en appeler à lui, sans du reste engager leurs opinions.

Cette fois, c'en est trop. Newman pousse dans le monde anglican un dernier cri de détresse (1). Il n'est plus le fidèle soumis, qui attendait le consei de son pasteur. Comme aux temps antiques de la Patrologie, il adresse à celui-ci des représentations. Il a, pour ainsi dire, l'émotion d'accomplir, dans l'Église anglicane, l'acte dernier de son apostolat. Il lui semble que s'écroule le dernier étai qui soutenait cette maison, où il vécut. Sur Samarie, comme il aime appeler son Eglise, dans les derniers noms d'amour qu'il lui donne, il pleure. Puis, vers ce temps, comme par un retour miraculeux, la parole de saint Augustin revient frapper son esprit. *Securus judicat orbis terrarum*... Mais elle ne demeure

(1) *Apologia*, p. 144.

pas, cette fois encore, à lui rappeler cette pensée. Elle passe un moment, provoque quelque trouble, et s'éloigne à nouveau, mystérieusement.

« Vers la fin de 1841, a-t-il écrit, comme membre de l'Église d'Angleterre je me couchai sur mon lit de mort. » En beaucoup de croyances, qui avaient causé son enthousiasme et le mouvement d'Oxford, il ne croit plus. C'en est fini de l'illusion : il n'a plus de confiance en la vertu de l'acte. Cependant, il reste encore anglican ; il considère que toute religion permet de faire son salut sur la terre, en dépit de sa théologie qui peut être fausse. Le grand chrétien trouve en lui, pour le soutenir dans l'angoisse, son admirable « *religion intérieure* ».

Newman ne voit pas encore l'avenir, tel qu'il sera pour lui. Il n'attache aucune foi aux conversions des autres, maintenant. Il craint moins cet avenir que quelques mois auparavant. Une sorte de résignation mélancolique, à laquelle il s'est arrêté pour lui-même, lui paraît convenir à tous ceux qui, comme lui, sont vaincus. C'est le conseil qu'il donne aux âmes qui souffrent de la même souffrance que la sienne et qui recourent à lui, parce que ce fut sa pensée qui les troubla.

Avec quelques disciples, il s'est personnellement retiré à Littlemore, faubourg d'Oxford, qui est une dépendance de sa paroisse. Il a acheté quelques

acres de terrain — non pour y construire un monastère catholique, comme on se plaît à le dire, mais pour bâtir une demeure de paix — « *the home after storm* ». Tout autour, comme contraste à l'austérité de la règle que l'on s'imposera dans cette demeure, des roses, des fleurs d'églantier et du lierre sont plantés. C'est là que Newman va travailler. C'est là que va germer dans son esprit l'*Essai sur le développement*... Cette maison est presque un symbole. Par sa situation, elle plaît au pasteur de Sainte-Marie : tout à la fois, elle est encore et n'est déjà plus Oxford. Elle correspond à l'état de ce sentiment qu'avait éprouvé Newman, en identifiant sa religion et la vieille Université, gardienne du souvenir des grands anglicans, du XVIIe siècle.

En demeurant là, quelques années encore, il montre le sentiment douloureux qui le rattachait à ces paysages, auxquels il avait mêlé une pensée et qu'il allait bientôt falloir quitter cependant.

CHAPITRE IV

LA CONVERSION.

Dans la solitude de Littlemore, Newman avait cru trouver la paix. Il n'en fut rien. Les regards le suivaient jusque dans la retraite. Amis et ennemis ne pouvaient se remettre de la grande émotion qu'il avait apportée. Wiseman, rentré définitivement en Angleterre, arrêta toutes les manifestations des catholiques, plutôt mal disposés à l'égard des tractariens, mais prit néanmoins lui-même position et définit la situation. L'immense charité de son apostolat, la finesse de sa très belle âme lui permirent de rencontrer les mots qui convenaient à ce moment ; et l'écho de sa parole, qui parvint à ces esprits, dans l'inquiétude, ne fut pas sans accroître leur souci.

Mais l'impression la plus douloureuse lui arrivait du monde officiel de l'anglicanisme. Toutes ces têtes de collège n'avaient pas pardonné le commentaire des XXXIX articles. De ce jour,

leur indifférence, sourdement malveillante, s'était changée en hostilité déclarée. Journaux et brochures étaient devenus pleins d'injures et de calomnies. Les bruits les plus variés circulaient sur son mode d'existence, qui n'était pas sans intriguer. Ceux qui ne savaient rien, ne voulaient pas rester court : « Qu'a bien pu aller faire un Newman à Littlemore ? Rien de bon, bien évidemment puisque lui-même n'a pas donné ses raisons. » Et de tous côtés, on se plaisait à dénoncer auprès de son évêque ce pasteur du diocèse d'Oxford, qui construisait des monastères catholiques. On gardait une terreur profonde de cette influence, qui avait transformé l'Université. Tout autour du *cottage,* des ennemis revenaient rôder comme autour d'une place forte. On eût dit qu'il y avait là des secrets à surprendre. Ceux qui en sortaient, pour une récréation quelconque, racontaient, le soir, qu'ils avaient rencontré sur les routes quelque figure connue. Un prévôt de collège se présenta même, demandant à visiter la demeure. Des théologiens, sans être invités, venaient. Ils s'attardaient à poser des questions insidieuses. Ils supputaient le nombre de jours que ces solitaires pouvaient encore avoir à passer dans leur communion.

Newman qui s'était retiré là pour trouver une fin à toutes ces luttes, qui découragent sur les hommes bien avant de décourager sur les principes,

dont la fine aristocratie naturelle, par une pudeur d'âme délicieuse, l'avait amené à se dérober à tout son passé qu'il chérissait, souffrait de ces questions pressantes qu'on lui faisait, de ce bruit que l'on menait autour de son nom. Il avait souhaité l'oubli. Un dégoût lui montait aux lèvres de ces mauvaises sollicitudes, car « qui a jamais rêvé de prendre l'univers entier pour confident ? » Et comme il ne répondait pas, on lui jetait à nouveau à la face cette déloyauté, dont on devait si souvent l'accuser, par dépit, pendant tant d'années !...

Le Dr Bagot sentait tout l'odieux de cette situation, que l'on créait à Newman. La profonde honnêteté qui était en lui souffrait de ces rumeurs. Mais il était faible de caractère et malgré son sentiment personnel, sous la pression de l'opinion publique, il lui écrivit une longue lettre embarrassée, maladroite avec candeur, et cependant très bonne, dans laquelle il tâchait de concilier le bon sens et la passion. Il demandait à celui-ci des explications sur sa vie, à Littlemore.

La réponse fut ce qu'elle devait être, *a very full answer*. Newman ouvrit tout grand à son évêque son cœur, comme il lui eût ouvert la porte de sa maison. En quelques mots seulement, il lui montra toute l'amère tristesse qu'il éprouvait à avoir besoin de telles justifications, indignes de celui qui

les demandait, indignes aussi de celui qui les apportait. « C'est avec douleur que je vois l'esprit incessamment curieux du monde forcer Votre Grâce et moi-même à des explications... » Mais il répondait cependant avec la même simplicité qu'il eût apporté jadis à le faire. Il restait sans orgueil, semblant ignorer que par delà Oxford, qui demeurait l'objectif unique de son regard, il y avait une Angleterre, qui tressaillait tout entière de sa parole, qui, en quelques mois, avait enlevé 12 500 exemplaires du Tract 90 et qui maintenant encore, se jetait avec enthousiasme sur les *University Sermons*. Il redisait seulement cette phrase qui étonne un peu sur les lèvres de Newman, par son ton tellement abandonné : « Laissez-moi mourir en paix. Je ne vous importunerai plus longtemps ! »

Sur ces entrefaites, le D[r] Hampden fut déféré lui-même à la Convocation. Le D[r] Arnold, son grand adversaire de jadis, mourut. A Keble, cette âme si forte et si gracieuse, il écrit alors des lettres où, l'ironie naturelle, à laquelle il inclinait, eût pu trouver, en toute autre circonstance, pour raconter ces événements, quelque aliment. Il ne songe même pas à se venger. Pour Hampden, il refuse de donner son vote contre lui ; il offre sa souscription au monument d'Arnold et ne l'envoie pas uniquement pour éviter de gêner son cher Pusey, qui désapprouve le

fait mais veut demeurer solidaire de lui-même. Il pense beaucoup, s'apaise un peu vers le milieu de cette année 1842, corrige des épreuves, achève cette traduction de saint Athanase, à laquelle il a tant travaillé et qui garde comme une saveur d'avoir été élaborée, au sein de ces polémiques. Les devoirs envers sa paroisse fournissent comme un dérivatif à son souci et lui semblent apporter un peu de fraîcheur, par leur simplicité, à sa pensée, si pleine de fièvres. Lorsqu'on relit sa correspondance de cette époque, on ne croirait pas que cette vie est aussi troublée. Ses lettres, très affectueuses, ne laissent cependant pas deviner tout le travail intérieur qui se fait dans cette conscience. Sa correspondance à Keble, à sa sœur Jemima Mozley, celles adressées à Bowden sont d'un ton calme. A peine de temps à autre, peut-on deviner, à un frêle indice, les germinations prochaines ; lui-même ne semble pas les deviner. Il se sent vieillir : *I begin to think myself an old man...* et à quelques jours de là : *Everything is quite in Oxford...* Peut-être se reprend-il à espérer que la crise s'éloigne ; peut-être cette vie intérieure, qu'il a encore développée en lui, depuis qu'il est à Littlemore, va-t-elle le préserver des grandes tristesses et des séparations. Il semble le croire un instant ; mais il éprouve quelque chose comme une rechute, à la nouvelle de la conversion

de Bernard Smith, recteur de Leadenham, que son œuvre avait contribué à mener jusqu'à Rome. Entre Littlemore où l'appelle celui-ci et Oscott où se trouvait Wiseman, il choisit ce dernier refuge et, après une retraite, Wiseman abjurait.

Ceci se passait à la fin de 1842. Cette conversion d'un *clergyman* fit grand bruit dans toute l'Angleterre religieuse. On fit remonter les responsabilités jusqu'à Newman. Les vieilles haines se ranimèrent. Mais celui-ci, attristé autant que quiconque, d'une tristesse vague sans doute, qui lui venait de ce sentiment que ses idées pouvaient au moins conduire jusqu'à Rome, écrivit cependant de la meilleure foi du monde, sans s'être expliqué à lui-même ces sensations, une lettre à l'évêque de Lincoln, dans laquelle il exprimait toute la part qu'il prenait à cette injure qui venait d'être faite à l'Église d'Angleterre. Il y avait malgré tout quelques-uns de ses mots qui, en répondant aux adversaires du Puseyisme, prouvaient cependant que Newman s'illusionnait lui-même, sur la tendresse qu'il pouvait encore conserver envers cette religion : « Croyez bien, Monseigneur, écrivait-il... que le blâme, dirigé contre certains hommes, par tant de dignitaires ecclésiastiques, influe considérablement sur les limites, très précises, au delà desquelles ils ne vou-

draient pas conserver des fonctions élevées dans l'Église anglicane. »

Le premier acte qui marque son action, au début de 1843, cette année décisive de sa vie, indique bien au reste que le chemin parcouru est déjà beaucoup plus avancé qu'il ne pourrait le supposer lui-même. Dès le mois de janvier, il adresse au *Conservative Journal,* d'Oxford, une lettre pour désavouer les paroles de haine, les injures, les calomnies qu'il a pu prononcer à l'adresse de Rome. Tout en reconnaissant sa culpabilité personnelle, il fait cependant remonter jusqu'à l'éducation que lui ont donnée les théologiens anglicans l'origine de sa faute. Le ton de la lettre est un peu hésitant (1), et manque de cette fermeté qui caractérisa toujours son style. Il dut beaucoup hésiter avant de publier cette page, mais cependant l'acte lui-même suffit, pour laisser deviner quelle force de sentiment l'engageait à une telle démonstration, alors qu'il souhaitait le silence d'autre part, avec tant de sincérité.

Puis cette timidité elle-même disparaît. Dans ses lettres à ses amis, il s'exprime plus nettement, sans détours désormais : « Si je comprends bien mes sentiments, écrit-il, j'ai peur d'en être arrivé à con-

(1) *Apologia,* 200.

sidérer la catholicisme romain comme la religion même des apôtres... Je suis très assuré que l'Angleterre est schismatique (1). » Un pas de plus est fait. Les liens qui le retiennent encore — point d'honneur, souvenirs, amitiés anciennes — se relâchent de plus en plus. Wood se meurt, Pusey, le cher Pusey, est condamné pour un sermon *not over strong,* sur la communion et la présence réelle. Par haine de ces idées, on cherche les mêmes querelles à son ami qu'à lui-même. On le suspend pour deux ans de son droit de prêcher. Mais ce grand honnête homme, ce chrétien si candide, si assuré de sa foi ne sent pas l'injure qui est faite à sa probité religieuse. Il n'éprouve de peine qu'à la pensée des scrupules nouveaux qui assailleront Newman, si las déjà. Lui qui de coutume comprend si mal l'âme de son ami, il devine pour une fois les pensées de celui-ci, qui juge alors cette action mauvaise, en quelques mots désolés : « Si la cause de Pusey gagne en extension ce ne sera pas sans dommage pour les chefs des collèges. S'il n'en est rien, cela ne contribuera qu'un peu plus encore à éloigner de l'Église certaines personnes, suspectes déjà de se détacher. »

Les amitiés s'en vont ainsi une à une. Ou plutôt ce ne sont pas les amitiés, car tous ceux qui ont

(1) 4 mai 1843 (Lettre à Pusey).

vécu dans l'intimité de Newman, ne peuvent plus l'oublier; mais la loyauté exige entre quelques-uns de ses plus fidèles amis et lui, une séparation. Le 3 avril 1843, Rogers qui gardera son souvenir jusqu'à l'heure de la mort, lui écrit une lettre vraiment admirable, dont le ton peut bien indiquer quels sentiments profonds il avait su inspirer :

« Mon cher Newman, je n'aimerais pas à vous rencontrer de nouveau, sans vous avoir dit, une fois pour toutes, ce dont, je l'espère, vous comprendrez la sincérité : c'est que je ne puis pas me dissimuler combien il est improbable, et peut-être impossible, que nous nous retrouvions dans les mêmes termes qu'autrefois. Mais je désire avant que ne soit passé le temps de faire une telle constatation, vous avoir dit combien je sens profondément et douloureusement — et je puis ajouter que je l'ai plus ou moins senti depuis plusieurs années, — la grandeur de ce que je perds, et vous remercier de tout ce que vous avez fait et été pour moi. Je sais que c'est dans une grande mesure, par mon propre fait que je fais cette perte. Je ne saurais, sans doute, me persuader que je fusse dans mon tort sur le fond des choses, et que je pusse longtemps éviter ce qui est arrivé. Mais je crois, si je puis oser dire, que Dieu aurait trouvé un moyen de me garder une aussi grande bénédiction que votre amitié, si j'en avais été moins indigne. Je sens combien je vous dois de reconnaissance pour ce que vous avez été dans ma formation, combien vous avez été toujours, pour moi, plus que bon, tendre, combien il est improbable que je puisse jamais rencontrer rien qui approche en valeur ce qu'a été pour moi votre intimité. J'aurais été peiné de vous avoir

quitté, sans vous avoir dit cela. Mais je ne vous l'écris pas dans l'idée de vous forcer à me répondre : cela n'appelle pas une réponse et je n'attacherai aucune signification à votre silence » (1).

Lord Ashley, qui devait devenir par la suite Lord Shaftesbury, demande dans un meeting qu'une adresse soit envoyée au duc de Wellington pour le prier de chasser le Puseyisme d'Oxford. C'est fini d'espérer ; une tout autre qualité d'âme mènerait Newman au catholicisme. Malgré son découragement insensible aux sympathies personnelles qui se témoignent, au grand courant de célébrité qui le porte, il n'est que triste de plus en plus. C'est toute une vie passée qui s'effondre ; c'est le rêve sur lequel on a vécu vingt-cinq ans d'une existence qui s'évanouit, sans qu'il y ait une autre vie et un autre rêve tissé, tout prêt pour être porté. La loyauté de Newman, admirablement subtile, est assez forte pour lui montrer les erreurs de son passé ; elle le retient en même temps cependant dans ces erreurs, parce qu'il sait qu'une religion n'est pas faite de dogmes seulement et de pratiques, mais aussi qu'elle entraîne des âmes. C'est à la pensée de celles-ci qu'il demeure

(1) Pour la seule traduction de cette lettre, je m'en suis tenu à celle donnée par M. Thureau-Dangin, dans son beau livre sur *Newman et le mouvement d'Oxford.*

pour ne pas les désoler et puis, par un scrupule, par une pudeur un peu naïve de sa sincérité.

Deux mois après la suspension de Pusey, Newman envoie encore à Keble ce billet :

Vendredi 25 août 1843.

« Je viens de recevoir une lettre de Lockart, un de mes familiers, me disant qu'il est sur le point d'entrer dans l'Église romaine. Il est parti, voici trois semaines, et se trouve actuellement en retraite, sous la direction du Dr Gentili de Loughborough... Vous pouvez penser quelle souffrance j'en éprouve... »

Mieux que jamais, il sent la vérité de cette phrase mélancolique qu'il écrivait, quelques années auparavant : « Vous ne pouvez faire que les autres pensent comme vous le voudriez, même ceux-là qui sont vos proches les plus aimés... » Mais alors, il éprouve plus fortement que jamais, le sentiment qu'il lui faut résigner la cure de Sainte-Marie d'Oxford — et personne désormais ne pourra le détourner de cette pensée, qu'il caresse peu à peu en esprit, qui prend corps définitivement. Certes, il n'approuve pas Lockart — il éprouve même le besoin de protester encore une fois, une dernière fois, de sa fidélité envers l'Église établie — ; mais enfin Lockart était un de ses amis les plus intimes. Il vécut à Littlemore ; il vint à la vie religieuse avec l'aide de Newman. Quoi

qu'il puisse dire, il sent bien qu'il est, pour une part au moins, responsable de cette conversion. Disciple infidèle, peut-être — mais disciple encore cependant... Lockart reste un peu son fils intellectuel.

Alors, malgré les conseils de sa sœur qui lui écrit des pages admirables de tendresse (1), pour l'assurer malgré tout de son affection, malgré les lettres d'inconnues qui crient vers lui, pour trouver un peu de lumière, malgré Keble qui essaie de le retenir, il accomplit son dessein. Il met quelque hâte à le faire, comme s'il ne devait retrouver le calme que lorsqu'il sera déchargé de cette fonction pastorale, à l'accomplissement de laquelle il apportait jadis tant de noble fierté. Et puis, malgré tout, s'il veut tant que cela se libérer, c'est que « ce n'est vraiment ni un sentiment personnel ni un ennui », sous l'influence duquel il va faire cet acte : « La vérité, c'est qu'envers l'Église d'Angleterre, je ne me sens pas un fils assez fidèle, pour garder en conscience le bénéfice qui vient d'elle. J'ai trop d'amour pour l'Église de Rome. » C'est que, dans cette conversion de Lockart, avant comme après l'abjuration, il « n'a vu en lui aucun changement d'opinion » (2). C'est qu'il ne se sent plus en communion d'idées avec

(1) *Lett. and Corr.*, II, p. 418-9, 420.
(2) *Id.*, 423.

tous ceux qu'il a aimés jusque-là, parents ou amis, théologiens du passé ou écrivains qui avaient lutté près de lui. *The parting of friends*..., c'est le titre du dernier sermon qu'il va prononcer, dans cette petite chapelle de Littlemore, toute fleurie, sous les pierres de laquelle repose sa mère. Vraiment, c'est bien une séparation qui va avoir lieu, pour de longues, très longues années !...

A Pusey, à Keble, « au très cher Bowden, véritable et vieil ami », de toutes parts, les adieux au moins d'une communion partagée vont se faire. Sur cette route admirable, où ces voyageurs ont marché si longtemps, côte à côte, supportant les mêmes fatigues et les mêmes intempéries, il va falloir se séparer — car l'on est parvenu à un carrefour, et tous maintenant n'ont plus le même caprice pour continuer le voyage... Mais longtemps encore, de chaque côté de la boucle, formée par les deux branches de la route première, longtemps encore, ces pèlerins d'un idéal se suivront avec émotion, avec mélancolie, avec aussi une vieille affection, souvenir de l'amitié et du compagnonnage de jadis, demeurée au fond des cœurs...

Le 18 septembre 1843, Newman était à Londres, pour résigner sa cure devant notaire. De toute la nuit, il n'avait pas dormi, à la pensée de cet acte décisif. Le

lendemain, la démission était remise entre les mains de l'archidiacre. Les formalités étaient alors terminées

Newman laissa passer encore quelques jours sur les choses officielles qui venaient de s'accomplir. Il sembla qu'il voulût mettre un peu d'espace et de temps, entre ces actes et son adieu à ses fidèles, qu'il avait tant aimés. Le 24 septembre, il prêcha à Sainte-Mary d'Oxford. A tous ceux, qui étaient si souvent venus au pied de cette chaire entendre cette parole, il laissa entendre des mots de tristesse et d'affection, ceux que l'on dit à l'heure des grands départs, où l'on sait bien tout ce que l'on quitte, sans être bien assuré de ce que l'on trouvera. C'était là l'agonie de toute sa vie d'intelligence passée et d'honneurs, gagnés laborieusement, au service loyal de son église. C'était la fin de beaucoup de sympathies, qui l'avaient suivi jusque-là, qui avaient cru en lui, malgré les calomnies, et qui ne savaient plus que penser, en le voyant abandonner ainsi le poste confié. C'était la fin dernière de sa vie d'Oxford. Au pied de cette chaire, il y avait sans doute Ward, Oakeley et Faber — ceux qui n'attendaient qu'un geste de lui pour s'en aller vers Rome, mais il y avait aussi Stanley, Church, Gladstone — tous ceux qui n'avaient pas souffert autant que lui et qui s'étonnaient maintenant, avec un peu de dépit, de

son départ. Tous comprirent que c'était la fin, malgré qu'il n'ait pas même fait allusion à cet événement.

Le lendemain, à Littlemore, ce fut plus triste encore. Ce furent vraiment là ses adieux à cette foi, à laquelle il avait consacré sa vie. Tous ces *fellows,* tous ces étudiants et ces professeurs d'Oxford, qui l'avaient entouré la veille, comme pour regretter le grand penseur, l'écrivain des *Tracts,* l'orateur plein d'éloquence, se retrouvèrent là, pour donner une dernière marque d'affection à ce grand cœur, qui les avait fait tressaillir de ses battements et qui n'aimait plus les mêmes choses — peut-être de leur faute à eux-mêmes.

Il parla sur les adieux. Au milieu de ceux qu'il allait abandonner, d'une parole légèrement voilée, comme d'un peu de larmes, il revécut les grandes scènes de la Bible, où sont racontées les séparations. Peu à peu, il oublia ces exemples, qu'il rappelait pour contenir son émotion. Dans cette petite chapelle, où, depuis deux ans, il était si souvent venu chercher une réponse vaine à ses angoisses, il se prit, élevant son discours, à reprocher l'abandon où cette mère, l'Église anglicane, laissait ses enfants. Puis il termina de la sorte :

« O ma mère, d'où vient donc que tant de belles choses furent répandues sur toi sans que tu saches les conserver ? D'où vient que tu portes tes enfants et

cependant que tu les renies ? Comment ne sais-tu pas utiliser leur zèle et n'as-tu pas l'âme de prendre de la joie à leur amour ? Pourquoi tout ce qu'il y a de noble dans la parole, d'attendri et de subtil dans la dévotion, tes fleurs et tes espérances, se détache-t-il de ton sein sans trouver un refuge entre tes bras ? Qui t'a marquée de ce destin d'avoir « des entrailles qui avortent et des mamelles desséchées » ? Qui t'a fait l'étrangère même de ton sang ? Qui a rendu ton regard cruel à tes petits ? Tes enfants, le fruit de tes entrailles, qui t'aiment, qui voudraient se sacrifier pour toi, tu les regardes toute tremblante, comme de mauvais présages, tu les tiens en aversion comme s'ils t'offensaient, ou au mieux tu ne fais que les supporter comme s'ils n'avaient droit qu'à ta patience. Tout le jour, tu les fais tenir oisifs : tu les supportes uniquement ainsi. Ou bien encore, tu les presses d'aller où ils seront mieux reçus; tu les vends pour un rien à l'étranger de passage.,. A quoi donc veux-tu finalement en venir ? Et vous, ô mes frères, bons cœurs pleins de tendresse, amis fidèles et très affectueux, si vous connaissez quelqu'un qui par la plume, ou par la parole vous ait aidés un peu à bien agir, s'il vous a jamais révélé de vous-mêmes ce que vous saviez et ce que vous ignoriez, si dans vos âmes il a lu vos besoins, deviné vos sentiments et s'il vous a fait du bien ainsi.... celui-là, gardez son souvenir dans les temps futurs, lorsque vous n'entendrez plus sa voix et priez qu'en toutes rencontres, il reconnaisse la volonté de Dieu et soit prêt à l'accomplir ! »

Pusey était à l'autel qui officiait. Il pleurait avec toute cette assistance, où se mêlait l'aristocratie d'Oxford et le peuple de ses faubourgs. Newman

seul, la parole un peu lente, entrecoupée de silences, qui semblaient scander de sanglots son discours, demeura ferme, conservant cette apparence tranquille, qui recouvrait en lui jusqu'aux pires douleurs. Il descendit de la chaire et vint, au milieu de cette foule, qui sentait enfin tout ce qu'elle perdait, recevoir la communion des mains de son ami. C'était là le symbole que Newman « ne demeurait plus qu'en communion laïque avec son Église ». Au ton de celui-ci, Pusey avait reconnu le « pur Newman ». Pour la première fois vraiment, il sentait le danger, qui menaçait cette Église, où « l'on brisait des cœurs... »

Il ne fut pas seul à entendre dans son cœur le bruit, douloureux et inquiétant, de ces paroles. Toute l'Angleterre tressaillit et sentit un peu d'angoisse passer sur elle. Beaucoup de gens ne connaissaient que l'admirable gloire de Newman, par le bien qu'ils avaient éprouvé, à lire ses sermons, si vivants, si délicats, si près d'eux-mêmes. Ils ne savaient rien de ces graves querelles d'Oxford, qui venaient de causer ces adieux touchants. Ce fut une grande consternation dans tout le monde anglo-saxon, où les émotions religieuses se répercutent avec tant d'écho.

« Cette séparation... ne peut être envisagée que

comme un fait de mauvais augure, comme ce bruit des chars qui s'en vont entendre la veille de la ruine du temple de Jérusalem », écrivait Stanley au même temps. Le lendemain de ces adieux, toute l'élite intellectuelle avait senti cette terrible éventualité, suspendue chaque soir sur le jour à venir. De tous côtés, comme Stanley, on répétait ses craintes ; on se redisait tout bas ses terreurs. Les grandes correspondances de ce temps frémissent toutes de la même appréhension. On croyait fatal et prochain l'exode de Newman.

Rien de tel cependant ne va pas se réaliser. Deux automnes passeront avant la rupture définitive. Newman ne s'est plus trouvé assez de foi en l'Église anglicane pour continuer d'enseigner en son nom, mais il se sent encore trop d'attaches avec elle, pas assez de conviction à l'égard de Rome, pour consommer la séparation dernière. L'analyse des deux années qui s'écoulent, entre septembre 1843 et octobre 1845, est très subtile ; et il faut une attention soutenue pour retrouver la trame même de cette dernière phase. Peu de conversions ont été plus lentes en effet, embarrassées de plus de scrupules et de délicatesses. Peu d'entre elles, sous une apparence plus unie et plus calme, nous ont laissé deviner plus de déchirements intimes.

La condamnation du Tract 90 avait été pour Newman la dernière désillusion venue de cette foi, à la prospérité de laquelle il travaillait depuis près de vingt ans. Cet *experimentum crucis* lui avait douloureusement révélé l'inanité de son effort, qui essayait d'infuser plus de catholicisme à cette théologie. Il avait à la fois perdu sa croyance dans l'Anglicanisme et ses évêques : il avait *conçu* la vérité du romanisme, que les faits de ces dernières années avaient encore contribué à préciser. Mais son état d'âme n'était que tel, au lendemain de la démission de sa cure, qu'il avait abandonnée plus par scrupule que par certitude.

C'était là une situation très nette, lui semblait-il à lui-même. Il espérait que le monde la jugerait ainsi. Mais cela ne se pouvait. Les meilleures natures mêmes, les esprits les mieux doués ont, en eux, un besoin de classification auquel ne satisfaisait pas la position, prise par Newman. De tous côtés, ceux de ses amis qui ne partageaient plus ses opinions, mais qui lui conservaient leur tendresse, lui demandaient discrètement quelques données d'appréciation.

De jour en jour le cercle de confidences s'élargissait. Aux deux ou trois amis, qu'il avait volontiers renseignés sur sa pensée, à qui il avait abandonné toute son âme, sans crainte de révéler son trouble,

d'autres s'ajoutaient sans cesse. Ils avaient cru que le lendemain de ce jour où Newman leur avait fait ses adieux, il allait quitter l'Église d'Angleterre, et ils ne comprenaient rien à le voir s'attarder parmi eux, suivre les mêmes offices, accomplir les mêmes devoirs, murmurer les mêmes prières que le plus pieux des laïques anglicans. Par curiosité, par sympathie ils lui demandaient, une fois encore, de leur dire où en était son cœur et si, de ces grands actes très douloureux, qu'il venait d'accomplir, il ne regrettait rien.

Pendant toute l'année 1844, Newman écrivit ainsi à ceux qui l'interrogeaient. Il ne cachait rien de son état de pensée. A l'un comme à l'autre, à Manning, à Pusey, à Hope Scott, à d'autres encore, il répétait qu'il jugeait fermement l'Église de Rome comme seule catholique ; il redisait la genèse de cette pensée — la parole troublante de saint Augustin, le désaveu du *Tract* et l'affaire de Jérusalem ; mais il se faisait un mérite de ne pas précipiter les événements. Il croyait que sa lenteur à se décider était envers lui-même, comme envers les autres, une loyauté. Mais il pensait même ceci, d'autant plus volontiers, qu'il laissait toute liberté à quiconque de redire qu'il considérait Rome, comme possédant la vérité.

L'épisode le plus douloureux de cette année fut

sa correspondance dernière avec Bowden, qui lui était demeuré fidèle et qui se mourait peu à peu. Pendant ces mois d'agonie, il ne lui disait, à lui, la vérité, qu'avec beaucoup de ménagements. Il croyait même lui cacher son état, bien plus qu'il ne le faisait en réalité. Celui-ci descendait dans la mort avec la sérénité d'une âme à qui ne sont point dévolues les grandes inquiétudes. Une belle tranquillité lui venait de sa vie loyale et pieuse. Et Newman ne se sentait pas la force de le troubler, de lui dire tout ce qu'il pensait de cette Église anglicane, en laquelle, aux jours d'adolescence intellectuelle, ils avaient mis tous leurs enthousiasmes. Mais il s'imaginait que d'avoir vécu jadis en si étroite intimité avec lui, d'avoir habité sous le même toit, caressé le même idéal, souri aux mêmes pensées d'avenir, d'avoir ensuite mené, malgré la différence des destinées, toujours aussi étroitement leur amitié, il devait y avoir comme une transmission de pensée. Puisque tous deux avaient eu tant de rêves communs, ce n'était pas possible qu'il n'en restât pas quelque chose ! Bowden, « le cher, vénérable et vieil ami », devait ressentir à la suite de tous ces événements, auxquels lui aussi s'était trouvé mêlé, les mêmes troubles ! Il eût voulu pouvoir lui donner des certitudes, pour entrer dans l'éternité, lui éclairer le seuil de ce pas à franchir. Mais il ne se sen-

tait pas assez sûr de lui-même pour le faire. Il n'eût pu que troubler ses croyances, sans lui en fournir de nouvelles : « Vous avez toujours tant de bontés pour moi, lui écrivait-il, que lorsque je me sépare de vous, je suis ému à pleurer presque — et si je pouvais, cela me soulagerait, puisque vous êtes si tendre et moi si mauvais. Je pense vraiment que personne ne rencontra de meilleures amitiés que moi. »

Continuellement, Bowden, pendant ce temps, occupe sa pensée. Il réalise l'état où il pourrait se trouver lui-même, si la mort paraissait à l'horizon de son existence : « Vous savez que vous êtes continuellement présent à mon esprit et cependant, je ne pourrais me trouver près de vous. » Pour son anniversaire, qui correspondait au sien, il lui envoyait encore ces quelques lignes si émues : « ...Mais je ne peux pas vous écrire sur les choses qui m'occupent le plus. Et maintenant, mon cher Bowden, tous mes meilleurs et mes plus affectueux souhaits envers vous, mon plus vieil ami ; je ne dois pas vous parler plus longtemps de tout ceci... »

Bowden mourut en Septembre de cette même année. Newman, jusqu'au bout, espéra qu'une grâce descendrait éclairer ses derniers moments et qu'il trouverait à cette providence, la raison même qui lèverait ses dernières hésitations. Mais comme il écrivait : « Ce n'était pas une nature à avoir des

doutes... Il était toute naïveté. » — « Je sanglotai amèrement sur son cercueil, à penser qu'il me laissait encore dans l'obscurité sans me révéler le chemin de vérité, sans me révéler ce qu'il fallait faire pour plaire à Dieu et remplir ses désirs. »

Cependant, il ne se sentait pas reculer pour cela. L'angoisse, où l'avait laissé la mort de Bowden, n'avait pas modifié sa conviction. Quelques jours après, Newman en témoignait à Charles Marriott, comme il jugeait aussi qu'il n'était pas de raison pour accomplir le nouveau pas, décisif. « En 1840, je m'étais laissé aller à admettre mon doute en faveur de Rome ; maintenant je m'attardais à mon doute en faveur de l'Église anglicane. » Tout au plus, éprouvait-il une nouvelle sensation que cet état, non seulement ne pouvait pas durer toujours, mais qu'il ne saurait même subsister longtemps.

Ce fut alors que pour éclairer ce doute, pour essayer de le raisonner méthodiquement et de le résoudre, Newman commença l'*Essai sur le Développement de la Doctrine Chrétienne* (1). Il décidait en même temps de se convertir, lorsqu'il l'aurait

(1) Sur ce livre, il faut, pour le bien pénétrer, se reporter à cette étude de tout premier ordre que lui a consacré, dans la *Revue du Clergé français*, le savant éminent qui se dérobe trop modestement derrière le pseudonyme de A. Firmin.

terminé, si sa conviction que Rome était la vérité ne se trouvait pas diminuée.

Comme on l'a très bien dit (1), ce livre peut à la fois être regardé comme le dernier des ouvrages anglicans de Newman et le premier de son catholicisme. Il l'écrivit, pendant toute cette dernière année de Littlemore, jouant à ce travail aride la paix de son âme, pour le reste de son existence. Autour de sa solitude, volontaire, il se fit alors le silence. On attendait cette œuvre, qui l'absorbait au point de ne plus lui laisser de goût pour se mêler aux dernières luttes tractariennes, que livraient ses anciens amis autour du livre audacieux de William Ward. La légende brodait autour de l'admirable ouvrage, encore inconnu, auquel il travaillait debout, pendant quatorze heures chaque jour. C'est aujourd'hui même une tradition subsistée de dire, à Oxford, qu'à mesure que l'œuvre avançait, le corps de Newman — déjà bien affaibli, au point que les médecins mêmes s'inquiétaient — s'émaciait et devenait transparent...

Ce n'est pas le lieu d'étudier le détail de cette œuvre. Nous ne devons, au chapitre de cet essai, que vérifier l'influence psychologique que put exercer ce travail sur le développement de sa vie. Il l'avait entrepris, en pleine sincérité pour consta-

(1) Hutton, p. 162.

ter, à l'épreuve, ce que le catholicisme — il appelle ainsi dès le cours de son livre l'Église de Rome — se trouvait être, par rapport à la tradition apostolique. Un véritable développement comportait à son gré la préservation du type, la continuité du principe, le pouvoir de l'assimilation, l'*early anticipation,* la suite logique de ses idées, la faculté d'ajouter selon l'utilité de ses origines, la continuité à travers le temps. Rome possédait-elle ces indécis essentiels ? Après avoir étudié dans le détail ces caractères distinctifs de la religion, après avoir montré sans faiblesse qu'ils étaient nécessaires à sa vérité, il les appliqua à l'étude de Rome.

Cet examen l'amena bientôt à constater que cette Église, dans l'histoire, n'avait pas joué le rôle que lui prêtait la légende anglicane. Sans aucune complaisance, il avait passé au crible tous les dogmes, toutes les thèses qu'enseigne véritablement le catholicisme romain. Il fut véritablement obligé, dès avant la fin du volume, de conclure à la fidélité de cette confession envers la tradition apostolique. Vers la fin de juillet 1848, Newman déposait la plume au bord de l'encrier.

Le livre, dont il n'avait jamais parlé à ses amis qui l'entouraient, qui n'était attendu que par indiscrétion, dont il n'est pas même fait mention dans la correspondance que nous possédons, se trouvait

interrompu par cette évidence même. Pendant trois mois encore, il tarda ; mais les événements qui se passaient autour de lui l'aidèrent à mettre au bas la seule signature qui lui convenait. En août, Lord Shrewsbury annonce « la glorieuse nouvelle » des conversions de Ward et de Dalgairns ; au seuil d'octobre, Ambrose Saint-John, dont le nom même semblait n'être tel que parce qu'il tenait auprès de Newman la place occupée jadis par Jean, auprès du Maître, s'en va à son tour. Lui-même, pendant ce temps, il envoyait le dernier adieu de ses idées, à ceux qui jadis les avaient partagées : il annonçait sa résolution à Pusey, à Keble, qui ne pouvaient se faire à l'idée de cet exode ; il écrivait des lettres, très tendres et très fermes, à sa sœur, tâchant d'atténuer pour elle la tristesse qu'il peut y avoir pour un frère et une sœur, à ne plus avoir la même foi... Puis, comme un autre de ses disciples de Littlemore venait le trouver, pour lui demander de le laisser partir aussi vers Rome, Newman le pria de l'attendre quelques jours, pour entrer avec lui au sein de l'Église catholique romaine.

Le 3, comme si la décision de son « cher Ambrose Saint-John » l'avait décidé, il prépare son abjuration, en demandant au Prévôt d'Oriel d'effacer son nom des registres du Collège et de l'Université.

Il avait résigné son *fellowship*. Le 6, il reprend, pour le clore à jamais, ce livre même de sa conversion, dont toutes les lignes émeuvent jusqu'aux larmes, à la pensée de ce drame de conscience, si pur dans son isolement, qui se dénouait lorsqu'il les écrivit. Il ajoute ce post-scriptum à son *Essai sur le Développement de la Doctrine Chrétienne,* qui se termine ainsi malgré son inachèvement, et qui semble clos de ce geste très pieux, dont on ferme à jamais les paupières d'un être, qui nous fut cher et qui est surpris par la mort :

« Telles étaient les pensées envers la « Vision bénie de toute paix » d'une âme, dont le désir sans lassitude avait toujours été que le Très miséricordieux ne dédaignât pas l'œuvre de ses Propres mains et ne la laissât pas à elle-même ; — alors que l'ombre était encore sur ses yeux, que son cœur lui était pesant, et qu'elle ne pouvait employer que la Raison dans les choses de la foi. Et maintenant, pensez bien, lecteur très cher, que la vie est courte, l'Éternité infinie. N'écartez pas ce que vous avez trouvé dans ce livre. Ne le considérez pas comme étant seulement la matière d'une polémique actuelle. Ne vous appliquez pas uniquement à le réfuter et à chercher les meilleurs arguments qui y conviendraient. Ne vous leurrez pas avec la chimère que ceci vous vient d'une déception, d'un dégoût, d'une inquiétude, de froissements, d'une folle sensibilité ou de toute autre cause. Ne vous embarrassez pas dans les attaches des années passées ; ne concluez pas que la vérité est ce que vous désireriez qu'elle soit et ne faites pas une idole de vos préjugés favoris. La vie est courte, l'Éternité infinie.

« *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace : quia viderunt oculi mei salutare tuum...* »

Le 8, dans la soirée, comme un Passionniste qu'il avait fait appeler, le Père Dominique, entrait dans ce Littlemore, solitaire et intime, — où il n'y avait que Newman, Saint-John, Dalgairns, Stanton et Bowles, — l'ancien curé de Sainte-Marie d'Oxford se jeta à ses pieds, lui demandant d'entendre sa confession : « Mon Père, bénissez-moi, parce que j'ai péché..... » Il fallait qu'il eût l'âme bien lasse pour oublier ainsi toute cette réserve que l'on lui connaissait ! Alors, avec ceux qui l'avaient accompagné sur cette route nouvelle, il reçut le baptême et se confessa. Le 10, les convertis de la veille communièrent selon le rite de Rome. Curieuse providence que cette conversion du plus grand enfant de l'anglicanisme, aux pieds de ce petit pâtre de l'Italie, qui avait cru se sentir appelé dès l'adolescence à ramener l'Angleterre au Catholicisme !... (1). Ne dut-il pas, le soir où Newman eut reçu l'hostie de son ministère, sentir son rêve comme réalisé, puisque cette abjuration retentissait dans tout le pays, comme si l'Anglicanisme était vaincu et mort à jamais !...

Lorsqu'on apprit dans le monde intellectuel et

(1) *Vie du P. Dominique*, par le P. Luc de Saint-Joseph (trad. franç. Labis), Casterman.

religieux de l'Angleterre cette conversion, malgré toutes les prévisions — plus même, les certitudes, — il y eut une stupeur. Cela brisait tant de souvenirs, un passé si voisin encore, ce départ ! Et puis en dehors de quelques gros théologiens d'Oxford et des évêques — ce qui avait suffi pour le briser officiellement mais non pour lui enlever sa popularité — il y avait tant d'âmes qui depuis vingt ans s'étaient habituées à ne penser que par lui ! L'émotion qui avait gagné l'Angleterre à la simple nouvelle de ses adieux reparut, grossie de ce nouveau pas que venait d'accomplir Newman. En quelques mois, il y eut à peu près un millier de conversions; beaucoup de ces nouveaux convertis étaient des Oxoniens ou des membres de l'Église anglicane.

On ne peut comprendre aujourd'hui « quelle formidable émotion se manifesta dans le monde universitaire et religieux, il faut même dire dans l'Angleterre tout entière, par ce fait qu'un seul homme s'était converti » (1). Encore, certains écrivains protestants, mêlés au mouvement ou non, comme Gladstone et M. H.-J. Jennings (2) ont-ils prétendu que l'époque ne devina pas toute la portée de cet événement : « Ce fut comme si, la nuit, quel-

(1) M. Pattisson, *Memoirs.*

(2) *Cardinal Newman, The story of his life.* — Henry J. Jennings. — Birmingham Houghton and C°.

qu'un se fût agenouillé dans le silence d'une vieille cathédrale et que la grande cloche, qui sonnait à toute volée dans la haute tour, se fût arrêtée tout à coup. »

Le 31 octobre, Wiseman priait les nouveaux convertis de venir le trouver à Oscott ; et le 1er novembre, ils recevaient de ses mains la confirmation. Il n'y eut qu'une entrevue le jour de l'arrivée. Elle fut presque gênée. Pour la première fois depuis Rome, Wiseman et Newman se retrouvaient en face l'un de l'autre. Celui-ci crut revivre en un instant toute sa carrière, si rapide et si douloureuse, qui avait été si pleine d'espoirs et de luttes et qui devait s'abattre aux pieds de cet adversaire d'hier, tant combattu, qui devenait l'auxiliaire du lendemain... Wiseman ne prolongea pas cette scène de son triomphe. Il avait trop de christianisme dans le cœur pour se donner cette satisfaction. Il disparut bientôt, pour laisser à l'émotion première, le temps de décroître et de s'évanouir...

Lorsque le lendemain, ils se retrouvèrent, l'impression s'était effacée. On causa de l'avenir. Le jeune évêque offrit à Newman, qui ne savait pas encore à quels projets il s'arrèterait, un vieux *cottage*, qui avait jadis appartenu à Milner, et lui avait souvent servi de retraite. Il se trouvait dans

le voisinage d'Oscott. Jusqu'à l'heure des grandes décisions, ce devait être la retraite propice à sa convalescence morale. On l'appela *Maryvale.*

Newman et ses amis revinrent, à Littlemore, préparer l'abandon de la petite demeure, qui leur avait été si hospitalière. Elle leur rappelait sans doute bien des journées d'angoisses, mais aussi l'heure heureuse de la guérison. Ils passèrent là quelques semaines encore, dans l'isolement. C'est de ce lieu que Newman écrivit ces lignes : « Vous pouvez penser comme je suis solitaire : *obliviscere populum tuum et domum patris tui,* depuis ces dernières douze heures, tel est le mot qui tinte à mon oreille... » (1). Puis, vers le milieu de février 1846, les adieux suprêmes se firent. Keble, qui était absent, écrivit à Newman cette lettre si touchante, qui demeure le testament de leur affection.

« Mon bien cher Newman, vous vous êtes toujours montré envers moi un ami tendre et secourable, comme à peu près aucun autre. Dans ma pensée, vous êtes lié aux idées qui sont pour moi les plus anciennes, les plus aimées et les plus sacrées, au point que je n'accepte pas, malgré l'indignité que je me reconnais, le simple soupçon de me séparer de vous. Et cependant, je ne puis plus marcher à côté de vous. Il faut que je m'attache à la

(1) *Apologia*, 236.

croyance que nous ne sommes pas véritablement désunis. Vous me l'avez enseigné vous-même et je ne puis admettre que vous m'ayez trompé. Je vous dis donc, un peu réconforté par ces pensées : Que Dieu vous bénisse et vous récompense au centuple pour l'aide que vous nous avez été à moi, malgré cette indignité, et à tant d'autres. Que la paix vous accueille où vous allez et que de là encore, vous nous aidiez à l'avoir !... Je sens ainsi maintenant que le printemps de ma vie est fini, mais je reste cependant à jamais votre affectueux ami, reconnaissant. »

Il va lui-même dire cet adieu à son ami Johnson. Les autres Copeland, Church, Buckle, Pattisson, Lewis viennent à lui ; et Pusey, le pauvre Pusey, si ébranlé de ce réveil auquel il ne veut pas encore croire, qui garde des mots d'affection pour son vieux compagnon d'armes, tous, mélancoliquement à leur tour veulent revoir une fois encore celui qui fut leur maître et leur guide, pendant tant et tant d'années. Newman prie aussi le Dr Ogle, son vieux professeur : « En lui, je prenais congé de mon premier collège, Trinity qui m'était demeuré si cher, auquel j'étais lié si étroitement, qui m'avait été si secourable, à la fois lorsque j'étais enfant et pendant toute ma vie à Oxford. Jamais Trinity ne m'avait été dure. Sur les murs, qui faisaient face à ma chambre de nouvel arrivant, croissait du lierre ; et pendant des années, j'avais considéré ceci, comme

le symbole de mon séjour, aussi long que ma vie, à l'Université.

« Le matin du 23 février, je quittai l'Observatoire... D'Oxford, je n'ai jamais revu depuis lors que ses clochetons, ainsi qu'on les aperçoit du chemin de fer » (1).

(1) *Apologia*, 237. Newman écrivait ces lignes en 1864. Depuis lors, comme on le verra plus loin, il revint à Oxford, rentrant presque en triomphateur dans la vieille Université. J'ai tenu à laisser le lecteur sur l'impression de ces dernières phrases, à la fin de ce chapitre, pour bien montrer une dernière fois le rôle d'Oxford dans cette grande existence.

CHAPITRE V

L'HEURE DU REPOS.

> « ... It was like coming into port after a rough sea; and my happiness on that score remains to this day without interruption. »
>
> NEWMAN.
>
> *(Apologia.)*

Du jour où Newman, le grand Newman fut converti, sa carrière se trouva brisée à jamais. Dans le catholicisme, il n'eut pas toujours l'estime à laquelle il avait droit, de par son génie et la sincérité de son caractère. Il sembla que les fidèles de cette religion héritaient de la défiance que le monde anglican avait témoignée, sur le tard, à l'ancien *fellow* d'Oriel, lorsqu'il avait vu celui-ci se rapprocher de Rome. Au lendemain de sa conversion, il rencontra parmi ses coreligionnaires « des jalousies mesquines, des vues étroites, des froideurs et presque des sarcasmes ». Ces expressions sont de lui-même.

Jamais plus, il ne retrouva de ces grandes amitiés, qui pussent être comparées à celles qui avaient

embelli son apostolat d'Oxford. Les seules affections qu'il conserva furent celles de ces âmes qu'il avait drainées au catholicisme et qui lui gardaient une reconnaissance passionnée. Il y avait aussi celles qui n'osaient plus guère se témoigner, mais qui demeuraient vivaces, celle d'un Pusey, d'un Keble surtout, d'un Church, — celle-là continua à se manifester malgré la conversion. Il y eut Wiseman, qui le comprit toujours et dont la tendresse délicieuse lui demeura fidèle. Aux heures douloureuses, que ne ménagèrent pas les injustices des catholiques anglais et étrangers à sa vertu, il se trouva toujours à son côté pour le ranimer et pour se porter garant de lui.

Mais il y avait trop de profonde conviction dans la foi nouvelle du grand converti pour qu'une de ces attaques l'effleurât même. Il avait éprouvé trop de joies à rentrer dans ce havre, après tant de tempêtes et de bourrasques, pour souffrir même. Il se sentait trop en sécurité, heureux et rasséréné désormais, pour prêter de l'attention à ces paroles qu'on murmurait à mi-voix, à ces écrits pleins de sous-entendus que l'on répandait, à ces ordres et à ces contre-ordres qu'on lui donnait. Une seule fois jusqu'à sa mort, il sortira de cette réserve où il s'était cantonné, réserve faite de cette joie religieuse, de cette satisfaction intellectuelle, essence même

de sa vie, de cette pudeur d'âme tout anglo-saxonne. Ce jour-là, Newman écrira l'*Apologia.*

Au lendemain de l'exode de Littlemore, les nouveaux convertis demeurèrent quelque temps à Maryvale. Puis, sur le conseil de Wiseman, en octobre 1846, Newman partit pour Rome, avec Ambrose Saint-John, le fidèle disciple des heures d'agonie morale. Quelques jours après leur arrivée, ils entraient au collège de la Propagande pour recommencer, comme de simples séminaristes, leurs études de théologie. Un an après, tous deux étaient ordonnés des mains du préfet de la Propagande, — le cardinal Franconi.

Ils restèrent encore quelques mois dans cette ville, qui rappelait tant de souvenirs à Newman. Lorsqu'il passait dans Rome, par ces chemins qu'il avait traversés, quelque quinze ans auparavant, il devait revoir, s'attachant à ces visions de son passé l'image de Froude, qui n'était plus là pour l'heure des grandes joies. Aucun lieu du monde ne pouvait être plus favorable à un retour sur sa vie passée; aucun ne lui offrait plus de méditations, une meilleure reprise de sa pensée que ce décor où, pour la première fois jadis, il avait senti l'ardeur passionnée de la vérité. Manning, qui vint le visiter pendant ces jours de retraite, allait se prendre, lui aussi, à ce même charme divin de Rome.

A étudier cette capitale du catholicisme, la vie de ses héros. il s'attacha à l'histoire de l'un d'eux. C'est dans la solitude très douce de cette petite cellule, disposée pour la paix de l'âme, dans Santa-Croce, près de cette campagne romaine, magnifique, désolée et silencieuse, qu'il en vint au culte de saint Philippe de Néri et qu'il conçut le projet de faire vivre son ordre, en Angleterre. Le 26 mai, jour de la commémoration du saint, avait été la date que les deux compagnons avaient choisie pour leur ordination. Lorsque ce grand acte de leur nouvelle existence religieuse eut été accompli, sous les yeux mêmes du pontife, Newman s'essaya à cette vie de l'Oratoire, telle qu'il voulait la transporter à l'Angleterre.

Dans une de ses conférences sur l'Université, il nous a laissé un admirable portrait de ce saint ; de quelques vers aussi, il avait tracé l'image familière, en qui il réalisait son idéal de vie religieuse, image très fine et très esthétique, d'une piété très délicate (1). Il revient en Angleterre, avec un Bref de Pie IX, qui l'autorisait à fonder son Institut.

Il s'installa auprès de Birmingham, au Nord de la grande ville laborieuse, toute noire de charbon,

(1) *Verses on Varions occasions*, p. 306. — *Idea of a University*, p. 234.

pleine du bruit des tissages et de toutes les machines, accomplissant leur œuvre diligente d'humanité. La maison qu'il habitait dans cette plaine s'appelait Rednal et se ressentait de ce cadre qui l'entourait. C'est là que les premiers Oratoriens, les convertis de la veille, les anciens *fellows* élégants, délicats et intellectuels des grands collèges, qui forment comme une couronne à Oxford, vinrent commencer ce nouvel apostolat, si différent de leur passé et de leur tradition, de leurs habitudes et de leur goût.

Newman souvent regretta sans doute les grands paysages du monde, où il avait vu sa vie s'écouler jusque-là. Devant cet horizon gris et terne, où pour la tristesse de ses yeux les cheminées immenses des fabriques se dressaient, s'élançaient sur le ciel, au lieu des clochetons et des flèches d'Oxford, Newman dut sentir plus d'une fois son cœur défaillir. Mais telle était la vertu de cet Ordre admirable, qui a toujours attiré les plus belles intelligences du catholicisme, qu'il accueillit avec joie cette inélégance des choses — qui prenaient une valeur brutale, — celle du fait en place de la valeur idéale de la pensée — celle qui avait empli son passé...

En 1848, il publia, sans nom d'auteur, le roman de *Loss and Gain*, un roman où il endormait toutes

ses mélancolies, ses lassitudes, tous les regrets des jours enfuis et cependant, si proches encore de lui-même. Sous le nom de son héros, Charles Reding, il traduisait les sentiments désolés dans lesquels il avait quitté la ville de son cœur, sa tristesse de n'y pouvoir mourir parmi des souvenirs du travail et des amis. Mais aussi, il faisait un retour sur sa propre métamorphose, qu'il n'avait pas aperçue pendant qu'elle s'opérait, tant elle avait été lente, mais qu'il voyait comme un rêve, le songe d'un autre presque, aujourd'hui qu'elle était achevée. Sur ses propres pas, il revenait ; et, dans ce livre qui, d'après son dire même, « n'était pas élaboré sur des faits », il revisait pour la première fois ces heures fiévreuses de la conversion.

Tout le roman s'anime ainsi de la passion mal éteinte, qui se refroidissait peu à peu seulement. On y retrouve une grande émotion, un regret attendri d'Oxford, mais aussi une note sinon nouvelle du moins développée, une ironie très fine et très corrosive qui lui sert à buriner les figures de tous ces anglicans hautains, adversaires de la veille — bien plus encore adversaires de l'heure même. Tout l'Oxford de ce temps reconnut ainsi les admirables portraits d'un M. Freeborn et surtout celui de ce Rév. Dr Brownside « qui, dans son sermon, disait un mot en faveur de Nestorius, deux en fa-

veur d'Abélard, trois pour Luther, ce grand génie qui reconnut que les églises, les credos, les rites et les formes n'étaient rien dans la religion... » On mit hautement un nom au bas de chacun de ces burins ; mais aussi, on murmura le nom véritable du héros de certaines pages, plus douloureusement tragiques. Lorsqu'un Charles Reding se jette aux pieds de sa mère, pour lui confesser une foi qu'elle ne partage pas, il y a là une admirable scène qui ne pouvait être écrite que par Newman, devenu catholique, se souvenant que sa mère, fidèle calviniste, désapprouvait, à l'heure de sa mort, la tendance invincible de son fils...

On a dit de *Loss and Gain* que, du simple point de vue littéraire, c'était un chef-d'œuvre. Il faut l'avoir lu dans le texte, pour apprécier toute la saveur de cette langue limpide, d'une clarté classique, d'une élégance sans apprêt et unique presque, dans la littérature anglaise du siècle dernier. Sauf *Callista,* Newman n'a écrit aucune œuvre, ayant plus de saveur.

Il publia peu après une œuvre qui eut un très grand retentissement, les *Discourses addressed to mixed congregations*. C'était en 1849, l'année même où le choléra éclatait sur l'Angleterre. Les Oratoriens se dévouaient aux plus périlleuses besognes de la charité, dans cette ville ouvrière qui les avait ac-

cueillis. Ils portaient, guidés par Newman, les consolations aux mourants, dans les pires bas-fonds de Birmingham et l'on se représente volontiers celui-ci, rentrant harassé, troublé de cette vie pour laquelle il n'avait aucune inclination, se reprenant à corriger les épreuves de son ouvrage et recouvrant quelque courage nouveau à cette tâche. Newman dédiait alors ces sermons à celui qui n'avait pas son génie, mais une âme de même métal que la sienne, au Très Révérend Nicholas Wiseman... Il relisait ces pages, écrites toutes depuis son retour en Angleterre, les premières qu'il adressait à ses compatriotes, sur le sol commun et qui sonnaient un peu différemment de toutes celles qu'il avait écrites jusque-là. La doctrine ne différait peut-être pas, car une autorité du catholicisme à pu dire : « Je répète qu'à part un très petit nombre d'exceptions les sermons d'avant la conversion sont très orthodoxes. Catholiques et protestants y viennent puiser également (1) », mais le ton était tout autre. Newman, qui ne se sentait plus « muselé » par l'Université et ses traditions — le mot est de Gladstone — se laissait aller à exprimer tout son sentiment. Il témoignait d'un enthousiasme que l'on ignorait jus-

(1) H. Brémond. *Études,* Les sermons de Newman, 5 août 1897.

que-là dans son caractère, d'une assurance, qui n'excluait pas l'ironie un peu dédaigneuse envers les autres et qui accablait avec plus d'éloquence, plus d'énergie et moins de nuances que de coutume. Il semblait que dans Newman, le nouveau Newman, qui avait été obligé de quitter Oxford, l'Oxonien se fût un peu détaché de lui et qu'il y eût moins d'atticisme, moins de délicatesses littéraires, moins de dilettantisme d'expressions presque, maintenant que sur le chemin, il avait rencontré la certitude. Mais, ces sermons cependant correspondent au plus parfait épanouissement de son génie, à la plus grande maturité de son talent, à la fermeté la plus complète de sa pensée. Tous les éléments, susceptibles d'envelopper d'art une doctrine, se sont rencontrés là ; — et nulle part ailleurs, dans l'œuvre de ce prêtre très humblement charitable de Birmingham ils ne se trouveront agir plus sûrement.

Pour un public moins étendu, au lendemain de ces grandes émotions qui avaient inauguré sa vie nouvelle, il écrivit ces conférences sur le mouvement d'Oxford, les *Lectures on certain difficulties felt by anglicans*... S'adressant à un cercle plus spécial, à cette élite de l'Angleterre qui avait éprouvé à sa suite les angoisses du doute et l'attrait de Rome, il reprit différents points qu'il n'avait pas su éclair-

cir, les dernières années de sa prédication. A ces passages de doctrine, qu'il développa de nouveau et qu'il compléta, il ajouta certaines pages, qui s'intercalèrent comme des fragments directs et voilés d'autobiographie, dans ce livre austère d'exposition dogmatique. Il commença à mêler, comme à regret, sa vie passée à son enseignement présent ; — et c'est ainsi que peu à peu ses amis d'autrefois se rapprochèrent de lui-même, sans se convertir, et que tant d'autres, gagnés par l'admirable compréhension de cette intelligence trouvèrent, à le lire, le chemin de Damas et la solution suprême.

D'année en année, les livres se succédèrent ainsi. Dans l'Église, le renom de Newman ne grandissait pas, malgré les progrès du catholicisme en Angleterre. Le 29 septembre 1850, Pie IX avait rétabli la hiérarchie épiscopale dans ce pays, sans au reste songer à glorifier la nation elle-même et surtout l'épiscopat nouveau, en lui enchâssant le grand converti qui eût été son ornement le plus précieux. Par une prévention du pontife, savamment entretenue à Rome, on le laissait à l'écart ; et lui-même ne songeait plus à retourner faire sa cour dans la ville, siège auguste de sa croyance. Modestement, il en défendait les prérogatives. Auprès de ses frères de la veille, qui lui demeuraient à jamais chers, il en justifiait l'opportunité ; il en expliquait la portée. Il

écrivait les *Lectures on the present position of Catholics in England* (1851). Et il demeurait dans cette petite cellule de religieux qu'il s'était donnée et d'où son action morale continuait à se faire sentir sur le monde anglican, qui ne pouvait se détacher de lui.

C'était le moment où Manning venait de se convertir, à son tour, Manning qui, au lendemain de l'exode de Newman, avait cru devoir protester de sa fidélité à l'Église d'Angleterre, Manning qui, malgré son intimité avec le solitaire de Littlemore, avait à peu près renié les confidences reçues... Il était cependant venu à Rome revoir l'ami de jadis, faire amende honorable sinon au croyant, au moins au compagnon du passé. Et maintenant, on pouvait croire les dissensions mortes à jamais avec sa venue. Très bien vu à Rome, des esprits bien intentionnés jugeaient qu'il allait faire rendre justice à l'Oratorien disgracié. Il faut avoir le courage d'avouer que ce grand esprit, cette superbe activité surtout, s'ils ne desservirent pas Newman auprès de Pie IX, conservèrent au moins à son endroit un silence qui y équivalait.

Les évêques d'Irlande appelèrent l'ancien *fellow* d'Oriel à la direction de l'Université de Dublin. Newman accepta, presque avec soulagement, cette

facilité qu'on lui donnait de reprendre sa vie d'études. Le nouveau Recteur partit pour prendre possession de sa fonction nouvelle, au début de 1851. Mais le zèle qu'il apporta à cette œuvre si importante, qui aurait dû le préserver des attaques et lui éviter ces défiances, qui paralysent toute initiative, fut la cause essentielle de son insuccès final, puisqu'il l'obligea de renoncer, après sept années de labeur, à la tâche rêvée. Les évêques, qui avaient eu l'heureuse idée de le placer à la tête de leur fondation, ne se rencontrèrent pas avec lui, dans la façon de comprendre les programmes à établir et les méthodes à employer.

Pour sauvegarder la mémoire de Newman, considéré comme éducateur, auprès de ceux qui seraient tentés de quelque défiance envers ses principes, il demeure cependant un livre de conférences, qui résume le meilleur de sa pensée et qui fut publié dès 1852, sous le titre de : *The idea of a University, defined and illustrated.* On trouve là des pages d'une admirable compréhension intellectuelle, d'une hauteur de vues qui rappellent l'origine oxonienne de celui qui les écrivait. Tout en établissant une sorte de classification des sciences et en reconnaissant, comme il convenait à son état, la suprématie de la théologie sur les autres, Newman savait faire avec une largeur d'esprit, qui révélait un

pédagogue de tout premier ordre, la place qui convenait aux autres et quelle indépendance elles peuvent et doivent même garder envers leur reine. C'est tout un traité de culture intellectuelle que ce recueil, où sont envisagées les phases diverses de l'enseignement, depuis l'enfance jusqu'à la maturité de l'esprit, où les branches diverses des études sont toutes considérées spéculativement et dans leurs applications, où tous ces problèmes sont posés avec sûreté, étudiés avec profondeur, à la lueur de la grâce antique et des besoins du temps présent et résolus au mieux des grands intérêts qui lui étaient confiés. *The idea of a university* est certainement un des livres de Newman, auquel on se prend le plus et sa puissante lucidité a puissamment influé sur les études d'Oxford et de Cambridge, à l'heure même où l'on méconnaissait, dans l'Angleterre catholique, sa portée.

On comprit si peu le Recteur de l'Université nouvelle que, en 1858, il fut obligé d'abandonner l'œuvre entreprise et de renoncer à l'application de ses théories. L'inertie du début s'était changée en une résistance, contre laquelle il n'y avait rien à tenter. Newman envoya sa démission et revint à l'Oratoire de Birmingham, poursuivre cette carrière effacée que l'on lui avait faite — ; et ce retour devait être le dernier retour. Le maître ne quittera plus ses disciples.

Son activité intellectuelle ne fera, au reste, que se fortifier de cette retraite, qui contrastait avec la carrière mondaine et pleine de succès de Manning, se répandant en œuvres, créateur des Oblats de Saint-Charles, nommé, par Pie IX, prévôt du chapitre de Westminster. Lui, de sa retraite, il écrira *Callista*, ce chef-d'œuvre de sa vie littéraire, la *Grammar of Assent*, la *Lettre au duc de Norfolk*. Une seule fois, il sortira de ce silence, tout entier consacré au labeur. Ce sera pour écrire l'*Apologia pro vita sua*, cette réponse aux calomnies et aux intrigues de tous ceux que son génie et sa sincérité avaient laissés envieux et mécontents. Dans le *Macmillan magazine* de janvier 1864, un écrivain, Ch. Kingsley l'avait pris incidemment à parti, accusant tout le catholicisme d'être une école de mensonge, puisque l'un de ses plus illustres représentants, le P. Newman, le recommandait — ou à peu près.

On a dit — et des écrivains dignes de foi — que Kingsley était convaincu lorsqu'il accusait ainsi (1). Il faut alors le taxer, sans aucun scrupule, de frivolité intellectuelle. Toujours est-il que Newman bondit sous l'injure, répondit à Kingsley personnellement, échangea quelques lettres avec lui et publia ensuite toute cette correspondance, épinglée

(1) R. Hutton, p. 226.

d'un commentaire de la plus haute ironie. L'affaire, à laquelle avait donné lieu cet incident, traîna quelque temps, mais une fois pour toutes, Newman voulut en finir avec ces nombreuses accusations qui circulaient plus ou moins, sous le manteau. Il se mit à écrire l'*Apologia*.

C'est là certainement un des chefs-d'œuvre de la littérature de tous les temps et de tous les pays. C'est une de ces confessions, comme on en compte quelques-unes seulement à travers les siècles et qui demeurent le témoignage des drames les plus tragiques, qui se jouent dans la conscience humaine. Mais, pour nous-mêmes, encore si voisins de Newman, c'est plus que cela, parce que nous éprouvons, aux heures d'angoisse, aux moments de doute, les mêmes troubles que ceux qu'il a décrits. S'ils ont été ceux d'un anglican, leur caractère dépasse cependant le cadre, où pouvait le tenir une confession. Ils sont ceux-là mêmes qu'ont éprouvé depuis cinquante ans, qu'éprouvent tous les jours et qu'éprouveront de plus en plus, tous ceux qui veulent raisonner de leur foi et qui sont attirés à la croyance, malgré leur raisonnement. Nul livre ne nous exprime mieux ce scepticisme, qu'il convient à l'âme moderne de conserver en face des réalités les plus immédiates de la science. Avec cet *Essai*

sur le Développement, fondé pour une part au moins sur l'analyse historique et la dépassant, c'est le plus précieux encouragement que nous ait laissé Newman, à poursuivre au delà des apparences intellectuelles, la recherche de la vérité.

Après l'*Apologia,* il donna deux ouvrages qui sont peut-être l'œuvre la plus achevée de sa pensée et de son art. Il écrivit la *Grammaire de l'Assentiment,* à la veille des plus douloureux moments peut-être de toute son existence. Le *Songe de Gérontius* fut produit au caprice des grâces qui demeuraient en lui et qui l'avaient fait un admirable artiste de style et de pensée.

La *Grammaire de l'Assentiment* reste le dernier mot de sa philosophie, une des œuvres qui ont le plus fortement contribué à orienter l'apologétique moderne et à lui donner une force qu'elle ne connaissait plus. Newman, en l'écrivant, a fourni à la pensée moderne, si troublée de curiosités, si noblement désireuse de concilier son cœur et sa raison, une nouvelle méthode, un mode susceptible d'amener à une réconciliation ces deux parties de nous-mêmes, qui vont sans cesse se déchirant et se faisant souffrir... Avec cette richesse de nuances, dont s'ornait la palette de son génie, il a réalisé ce prodige d'amener la raison jusqu'à renoncer parfois à elle-même, en lui montrant comme elle se grandis-

sait de ces renoncements. La croyance n'a jamais eu d'apologiste plus fervent. Jamais non plus, l'analyse n'a laissé deviner plus nettement, sous les termes d'une discussion, une plus ardente passion à persuader du bonheur que l'on possède en tenant certaines propositions pour vraies — dussent-elles être fausses. Au terme du chemin, ce grand esprit, à qui l'on avait reproché parfois des ondoyances et des dialectiques trop frêlement élaborées, a écrit, de toute sa raison, l'œuvre qui situe vraiment l'intelligence, par rapport à la divinité et à l'homme lui-même. Il a laissé une des pages les plus profondément fouillées, au point de vue de la psychologie, qui soit capable de lutter contre les séductions émanant de l'agnosticisme contemporain. Il semble bien que si l'on connaissait mieux ce livre de Newman, dans le monde catholique, on se trouverait souvent en meilleure posture et que l'on n'aurait pas de peine à répondre sérieusement aux attaques de ce « libéralisme » spécieux, qui apparut si nettement à Newman, comme l'ennemi le plus redoutable de sa croyance... (1).

Lorsque parut ce livre, en 1870, Newman était déjà passionné par un nouveau problème qui occu-

(1) Cf. appendice I de l'*Apologia*, — *An Essay in Aid of a Grammar of Assent* (1870), *passim*.

pait à ce moment toute l'attention du monde catholique. L'agonie temporelle de la Papauté s'accentuait alors et laissait cependant de vastes espoirs, qui se formaient parmi les premières lueurs d'une aube nouvelle. Pendant que sombrait l'Empire, en France, et que les jeunes troupes italiennes s'enorgueillissaient de vaincre facilement, le Pontife, presque insouciant de ces défaites passagères, préparait une plus grande victoire à la Papauté. Les commissions romaines, en attendant le Concile, élaboraient la définition de l'infaillibilité de la chaire apostolique, qui devait retentir par le monde à l'égal des plus éclatants de ses triomphes.

On avait proposé à Newman de prendre part aux travaux préparatoires, en qualité de secrétaire ou de conseiller de Mgr Dupanloup. Mais, avec sa modestie, peut-être un peu dédaigneuse, avec surtout ce sens parfait qu'il possédait de la mésestime en laquelle il se trouvait à Rome, il refusa.

A ces mobiles divers s'en ajoutait peut-être un autre, dès ce moment. Newman, qui avait soutenu plus vaillamment, plus crânement même qu'aucun autre catholique, depuis 1844, l'infaillibilité pontificale, sentait que l'univers religieux n'était pas également préparé, dans toutes ses parties, à la transformation dogmatique, à la consécration définitive de cette vérité. Celui qui, aux heures critiques, avait

toujours revendiqué les droits du successeur de Pierre, qui avait eu tant de netteté dans l'affirmation, à cet égard, dès l'*Essai sur le Développement,* qui, si souvent dans ses sermons, dans ses discours, dans ses conversations, avait repris la même idée, pour l'affirmer en son nom, se sentait pour ainsi dire gêné vis-à-vis ses compatriotes de cette bruyante proclamation qui semblait un défi à ceux qui avaient déjà de la peine à l'admettre, comme une vérité de fait.

Newman, mieux que personne, connaissait l'état de l'Angleterre anglicane. Pour l'avoir dirigée pendant vingt ans, pour s'être maintenu en contact avec elle depuis sa rupture officielle, par ses correspondances, ses lectures et ses conférences, il savait l'immense chemin accompli vers Rome. Mais il percevait aussi, mieux que quiconque, ce qu'un simple fait pouvait avoir de répercussion sur ces consciences hésitantes, mal affermies dans leurs desseins, sur les appréciations de tous ces esprits, très curieux des choses religieuses et les discutant avec avidité. Il comprit que cette thèse qui soulevait des enthousiasmes parmi les fidèles, n'avait pas besoin de la définition *ex cathedrâ* pour être admise, et qu'elle indisposerait ceux que l'on eût peut-être gagnés autrement et plus tôt.

Même en Angleterre, cependant, il ne fut pas justifié par tout le monde. Certains catholiques

comme Ward furent contre lui. Encore ne rencontra-t-il pas partout autant de bonne foi qu'auprès de ce géomètre des questions religieuses. Il eut même Manning contre lui. Mais il ne se laissa déconcerter ni par les polémiques amicales avec la *Dublin Review,* ni par des attaques plus violentes. Jusqu'au bout, il protesta que l'on aidât l'orage à s'amasser dans un ciel serein.

Cependant lorsque, le 18 juillet 1870, Pie IX eut proclamé, au milieu du Concile, le dogme, Newman accueillit avec sérénité cette nouvelle. Rome ayant parlé, ce modeste ne trouva plus qu'à se taire, ce que ne firent pas aussi bien ses adversaires, ceux-là mêmes qui, plus ou moins, avaient été les éditeurs de la lettre intime qu'il écrivait à M[gr] Ullathorne, son vieil ami. Il ne reparla plus de cette discussion — que ses adversaires aimaient à rappeler — jusqu'au jour où, pour répondre à une étude de Gladstone, il reprit, dans une lettre publique au duc de Norfolk la question, la ramenant aux justes termes, un peu confondus par les partisans les plus enthousiastes. Avec cette précision de langage qui le caractérisait, avec ce sentiment très averti des distinctions que l'on juge déloyales lorsqu'elles vous gênent, il restitua le dogme, aux termes qui l'avaient défini, le minimisant comme il convenait à son âme si ardemment désireuse de ne pas effa-

roucher les bonnes volontés, au seuil du grand pas à franchir.

Puis, l'âge tombant de plus en plus sur lui, il se replia sur la retraite qu'il s'était choisie, au milieu de ses Oratoriens, qui lui étaient très chers et de leurs souvenirs communs. Il se consacrait aussi, pour parer sa vieillesse, à l'instruction de tous ces jeunes gens, confiés aux soins de son Ordre, et surtout à ses propres soins, dans le Collège supérieur qu'il avait fondé. Dans Edgebaston, il veillait lui-même à ce que cette éducation fût ce qu'il avait rêvé qu'elle devînt, dans l'Université de Dublin : « Si une Université est une préparation directe au monde et qu'on y professe ce qui convient, elle n'est pas un couvent. Elle n'est pas un séminaire. C'est un lieu où préparer des hommes du monde au monde. Nous ne pouvons pas vraisemblablement empêcher ceux-là de s'y plonger et d'en connaître les routes, les principes et les maximes, lorsque le moment en sera venu. Mais ce que nous pouvons faire, c'est les préparer à l'inévitable, et ce n'est pas le moyen de leur apprendre à nager dans une eau dangereuse que de ne pas les y avoir préparés... » (1). Programme, d'une actualité admirable, qu'il avait forgé là de

(1) *Idea of a University*. — Disc. IX, § 8.

toutes pièces et que l'on ne saurait véritablement traduire trop de fois !

Tout ceci cependant ne contribuait pas, dans ce monde catholique des dernières années de Pie IX, à le ramener en grâce. Ce temps fut plein de vexations, de petites vengeances, d'affronts à son égard. Le cardinal Wiseman avait ainsi chargé son ami d'une traduction des Livres Saints. L'ordre vint bientôt d'interrompre ce travail. Newman voulait fonder un collège catholique à Oxford ; les prélats anglais firent échouer le projet. Enfin, au lendemain du Concile du Vatican, de ses ennemis, sûrement embusqués, voulurent persuader au Pape de mettre plusieurs de ses ouvrages à l'index ; et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on préserva de cette tache le Pontificat. Toute une coterie romaine ne pouvait supporter ce génie.

Il faut malheureusement admettre Manning dans ce parti et dire qu'il ne fut pas envers son ami de jadis, ce qu'il eût dû se montrer. Très en faveur auprès de Pie IX, il se révéla hostile à Newman et, loin de chercher à parer les coups, il contribua peut-être à les aggraver. De toutes façons, s'il ne fit que les constater, il les rendit plus sensibles à l'ancien Oxonien, en mêlant son nom et son autorité à ceux de ses ennemis.

Nous ne pouvons supposer gratuitement cependant que ce fut par de simples côtés de petite humanité, par une envie, indigne de son caractère et de son sacerdoce. Il faut attribuer ces divergences profondes, cette antipathie, à des différences de tempérament et de passions.

Autant Newman détestait les foules, tout l'apparat des cérémonies, tout le décor des pompes et des honneurs, les grandes cathédrales aux orgues puissantes, aux voûtes hautaines et sans intimité, autant Manning se plaisait aux éloquences qui prennent les populations et les soulèvent, à l'entour de l'orateur, aux scènes d'apparat où se meuvent les dignitaires épiscopaux, aux actes qui frappent les esprits et émeuvent les cœurs. L'un croyait à l'action directe, immédiate, pressante ; au geste, à la parole qui court sans apprêt mais qui sonne dans l'air et frappe les sens, autant l'autre n'attachait de prix qu'à l'action, très lente et très persuasive de la phrase, caressée dans la paix de la cellule, taillée à facettes pour exprimer plus de nuances, pour séduire de plus d'arguments. L'Oblat croyait à l'action, l'Oratorien à la pensée — et l'ardeur avec laquelle ces deux intelligences s'attachaient à leur plan suffit à nous expliquer ces choses violentes ou ironiques, qui eurent lieu entre eux et qui attristent lorsque l'on songe à la disgrâce de Newman...

Cependant, une heure devait venir où justice lui serait faite. En 1878, Léon XIII remplaça Pie IX, et surtout le personnel qui l'entourait. Il devint bientôt évident qu'une ère nouvelle commençait et que de grandes choses allaient se passer. Parmi les premiers cardinaux qu'il choisit fut Newman. « Le nuage s'évanouit », dit celui-ci avec un reste de mélancolie, en apprenant cette nouvelle. Au début de 1879, il se rendit à Rome, recevoir la barrette. Et ce jour-là, il prononça une allocution qui fit tressaillir, malgré son infidélité, l'orgueil de l'Angleterre, qui ranima les vieilles affections mal éteintes des Pusey et des Keble, des Rogers, qui secoua tout Oxford, comme aux anciens jours. Beaucoup d'anglicans très lettrés s'attardèrent à rêver que c'était le curé de Sainte-Marie d'Oxford qui devenait cardinal de la Sainte Église Romaine... « Le Saint-Père jugea, disait-il lui-même dans son discours, que l'Angleterre catholique, et même protestante ressentirait de la joie si je recevais quelque grâce. » Puis, ayant choisi après ce remerciement d'une langue si pure, si racinienne, il faudrait dire la devise *Cor loquitur ad cor,* il revint à Londres où l'attendait l'accolade très empressée de Manning. Et comme il arrive si souvent, le bonheur appelle le bonheur. Celui-ci lui était venu après un autre qui l'avait peut-être plus ému. L'année précédente, il

avait eu la plus grande joie sans doute, qui pût réjouir sa vieillesse. Trinity-College, le vieux collège où, un à un, il avait pris ses grades, qu'il avait salué à l'heure de l'exil en son Doyen, lui avait décerné le titre de *fellow* honoraire ; et il aurait enfin pu supprimer les dernières lignes, si mélancoliques, de l'avant-dernier chapitre de l'*Apologia*. Après trente-deux ans, il était rentré dans Oxford — Il avait retrouvé comme une mère très aimée, cette vieille ville qui l'avait formé et qui s'était soulevée sur son nom, qui maintenant s'embellissait de son souvenir, miséricordieux quoique un peu triste, de cette destinée, si glorieuse mais étrange pour elle. Il avait retrouvé Pusey et Keble et avait causé près d'eux, comme jadis. Ce soir-là, il dut vraiment le dire, sans aucune ombre de regret, même humain, le *Nunc Dimittis* des destinées, puissantes et douloureuses, qui triomphent après ces souffrances, au soir de la vie...

Après ces jours d'émotion, il put se reposer, dans cette gloire, qu'après tant de déceptions, d'incertitudes et de mépris, il connaissait enfin, dès avant la mort. Dans le calme de la maison oratorienne de Birmingham, à Edgebaston, il achevait paisiblement cette carrière, qui avait eu des heures si troublées. En 1884, il écrivait ainsi : « Pour moi, au

déclin d'une très longue existence, je puis dire du fond de mon cœur que le Seigneur ne m'a jamais abandonné ni laissé à l'illusion... » Il attendait la mort, sans terreur, sans hâte comme sans défaillance, appelé par ses amis disparus, par ceux qui l'avaient devancé, comme Ambrose Saint-John, retenu par toute cette adolescence, de la plus haute noblesse anglaise qui l'entourait, près de laquelle il goûtait encore la musique et les lettres.

Il vécut ses dernières années, dans la pleine lumière de son intelligence, qui demeura d'une admirable lucidité jusqu'aux heures avancées. La mort vint pour lui, un peu comme il avait rêvé qu'elle vînt, dans ce *Songe de Gérontius,* lui laissant toute la fermeté de sa pensée, qui avait tant et tant connu de phases mais qui, en face d'elle-même, avait toujours été si loyale. L'âme se détacha sans effort de ce corps, si frêle de tant d'existence. « Il est mort, dit-on... Et de suite un long soupir courut à travers la pièce. » Après deux jours d'une sérieuse agonie, il venait d'expirer. C'était le 11 août 1890 ; il avait alors quatre-vingt-neuf ans. Près de son cher ami, si délicatement associé aux joies de sa conversion, Saint-John, on le coucha dans la tombe, à Rednal.

Ses obsèques furent une de ces grandes manifestations silencieuses, comme on n'en trouve guère que

dans le monde anglo-saxon. Autour de son cercueil, il eut tous les regrets de son pays, sans distinction d'opinion, sans aucun souvenir des divergences religieuses. Manning, en ce jour, prononça quelques paroles très émues qui, tombées de ses lèvres, prirent une allure unique : « Notre Saint Père, Léon XIII savait quelles grâces naturelles et surnaturelles étaient sous cette humilité ; à la satisfaction universelle, il nomma celui-ci à la dignité la plus voisine de celle de Pontife... » Et un écrivain protestant, le Dr Hutton, qui corrigeait les dernières épreuves d'un livre sur le cardinal, put ajouter ces dernières phrases à son œuvre (1) si belle, si compréhensive et si impartiale, lors de la triste nouvelle : « Il n'est pas de témoignage plus probant que l'on puisse apporter à la puissance, à la sincérité et à la modestie de la vie du grand cardinal anglais que l'expression absolument unanime d'admiration et de respect, témoignée par toutes les Églises et toutes les sectes anglaises à cet homme. Plus qu'aucun autre écrivain ou prédicateur depuis la Réforme, il avait cependant favorisé et causé la défection d'un grand nombre de protestants lettrés. Un tel phénomène, la sympathie qu'éprouve un

(1) *Cardinal Newman,* par R. Hutton. Londres, Methuen, 1892.

Anglais aujourd'hui pour un catholique sincère, eût été impossible, voici un quart de siècle, et ce qui existe maintenant est certainement dû à l'influence directe de la vie et des œuvres du cardinal Newman. »

Il ne peut y avoir, il nous semble, de plus beau témoignage, rendu à la mémoire d'un homme.

CHAPITRE VI

L'INFLUENCE DE NEWMAN.

« The man's name, perhaps, is solemny chanted forth and his memory decently cherished among his friends on earth. His readiness in speech, his fertility in thought, his sagacity or his wisdom, are not forgotten. Men talk of him from time to time; they appeal to his authority; they quote his words: perhaps they even raise a monument to his name or write his history. »

NEWMAN.

Voici douze années déjà que Newman n'est plus, et cependant son nom n'a cessé de grandir, en Angleterre, et de se répandre, dans le monde. Il a acquis, en ce laps de temps, relativement très court, cette patine, assez rare, que revêtent seules les médailles qui ont demeuré. Les légendes, qui s'étaient formées autour de son nom et de son œuvre, sont retournées aux brumes. L'image morale s'est libérée de toutes ces duretés, des empâtements dont on l'avait défigurée. Les mémoires de ses contempo-

rains, qui depuis une quinzaine d'années ont vu le jour peu à peu, les témoignages apportés par ses anciens disciples de Birmingham et l'étude de ses œuvres, de plus en plus dégagée des préoccupations distrayantes, qui assaillent un lecteur mêlé à l'époque, ont fourni les traits divers de ce portrait, qu'il faudrait, traité en grand, par une main plus experte, plus autorisée que la nôtre. Au moment de terminer cet essai de psychologie religieuse qu'est sa biographie, il nous a cependant paru utile de ramasser en quelques pages l'idée que nous nous faisions de lui, après avoir passé tant et tant de semaines à revoir sa vie, à rechercher l'origine de telle ou telle flexion de sa pensée, à nous demander pourquoi, parmi ces âmes d'une si grande sincérité, un Newman avait abouti au catholicisme, plutôt qu'un Pusey ou qu'un Keble.

Sans doute, il était venu d'Oxford comme eux, aux heures de la jeunesse, nourrir sa jeune intelligence et la parer. Mais dès ce premier pas d'importance, dans la vie, il avait apporté un souci d'apostolat qui n'était pas en ceux-ci, un besoin de rayonnement, un désir infini d'action charitable que l'individualisme anglo-saxon avait diminué en ses amis. Dès Trinity-College, il avait montré une lumineuse intelligence, très large et très fine tout à la fois, susceptible de s'étendre aux sujets les plus

divers, de se répandre et de régler les élans vagues de sa sensibilité. Après son échec de *bachelor,* sa volonté s'était révélée, le jour où, presque audacieusement aux yeux de ses compagnons, il avait décidé, sans retour possible, de préparer le *fellowship* d'Oriel. Il était alors dans la pleine force de sa jeunesse, mais tant d'autres autour de lui avaient peut-être les mêmes ambitions, caressaient peut-être des rêves semblables et témoignaient aussi d'admirables qualités intellectuelles. Ceux-là même que nous citions tout à l'heure, les Pusey et les Keble, satisfaisaient à toutes ces conditions. Pourquoi Newman parvint-il à secouer l'Angleterre, à provoquer dans Oxford la crise religieuse, la plus féconde peut-être qu'elle ait connue, plutôt que ceux-ci, plutôt que tant d'autres, dont ils n'ont fait que représenter l'âme, pendant tout cet épisode?...

Lorsqu'on tient compte des destinées qui sont providentielles, il est toujours vain de faire preuve de certaines curiosités, auxquelles toutes les méthodes scientifiques sont incapables de répondre. C'est encore le don le plus beau qui ait été fait à l'âme, ce mystère qui enveloppe la cause de sa beauté, plus ou moins rare. Mais d'autre part, on n'a pas étudié avec une sollicitude aussi passionnée que la nôtre, la vie d'un homme, sans avoir relevé après sa course quelques indices de ses pas, les routes mêmes

qu'il préféra et peut-être certaines habitudes qui traduisent des dispositions ou des préférences personnelles. Dans le cas d'un Newman, dont toute la vie convergea vers l'acte suprême de son abjuration, les chemins qu'il prit pour y parvenir, l'allure même de sa marche pour atteindre son but, son « état » lorsqu'il l'eut gagné, tout ceci pourra peut-être favoriser notre analyse dernière.

Dès son enfance précoce, Newman avait montré une inclination naturelle à n'accueillir les idées et à ne les tenir « pour vraies qu'ils ne les connût évidemment être telles ». Jusqu'à quinze ans, vivant dans un milieu fervemment calviniste, lisant à tout instant du jour la Bible, il n'avait cependant ressenti aucune affection pour cette croyance, qu'il étudiait sans cesse. Il apportait le plus grand souci à la bien connaître, sans la moindre émotion de n'y pas croire. Il se l'assimilait, comme un philosophe, la doctrine d'un Platon ou d'un Spinoza. Puis, vers la seizième année, une ardente religion lui vint, celle qui éclaira son adolescence intellectuelle.

Ce n'était là qu'un stade d'accompli. Cette intelligence si ferme, si claire, qui semblait destinée à la certitude se reprit au doute, au contact de Whately. On crut un moment qu'elle allait glisser dans un scepticisme, fait d'une sympathie d'autant plus

grande à l'égard de toutes les opinions religieuses, qu'elle en professait, elle-même, moins volontiers. La pensée de Newman oscilla quelques mois, parut céder, puis se reprit, inquiéta ses amis tour à tour et les rassura. Il revint à une conception plus nette de la religion ; il se fit une image d'elle, dont les contours étaient cette fois plus fermement dessinés ; et ce fut dans ces dispositions nouvelles, nuancées d'un rien de mysticisme par la maladie de Sicile, qu'il entreprit la grande lutte d'Oxford.

Ce que fut cette lutte, nous avons essayé nous-même de le dire. Mais, par delà le détail de ce mouvement, par delà ses phases, lorsqu'on s'efforce d'échapper à cette rumeur où se distinguent tant et tant de voix, ce qui demeure de plus tragique et de plus troublant, c'est l'incertitude où retombe Newman, après quelques années de dévouement et d'enthousiasme à cette cause unique. Comme jadis aux jours de son enfance, comme plus tard, aux premiers instants de son *fellowship* d'Oriel, il se retrouve en pleine angoisse, tout anxieux de sa foi qui s'émiette sous les coups mêmes de ceux qui devraient la renforcer, qui manque sous lui avant qu'il ait eu le temps de reconstruire, qui ne lui laisse aucune heure de paix morale pendant que froidement son intelligence va, volontaire et précise, dédaigneuse de ce cœur qui voudrait demeurer ou partir tout

de suite, faire les grands actes nécessaires et puis ne pas souffrir de cette agonie lente, et qui cependant se prépare, sous les yeux étonnés et inquiets de tous et de lui-même, pendant de si longues années !...

Jusqu'à l'heure de sa conversion, voilà bien ce qui semble dominer le développement de la personnalité de Newman : l'œuvre de son inlassable incertitude intellectuelle, prédestinée, comme avertie de son sort et ne pouvant se fixer, toujours à la recherche de la vérité, de cette vérité qu'il entrevoit puis abandonne, qu'il saisit puis paraît ignorer le lendemain, qui cependant fait toujours son chemin à la manière du scepticisme, qui analyse, scrute, ne laisse debout aucune proposition, rongée par quelque côté, et torture ainsi un cœur qui a ses raisons lui-même, les « *implicite thoughts* » et qui, dans ce provisoire, s'est bâti une demeure à laquelle il s'est attaché sentimentalement, avec des habitudes et des relations. Il n'y a pas eu, dans le siècle dernier, où tant d'âmes cependant ont été inquiètes, de curiosité métaphysique et religieuse plus profonde. Pas un esprit scientifique n'a connu une plus rigoureuse méthode d'analyse que celui-ci. Et si l'on se demande encore, après cela, pourquoi celui-ci plutôt que ceux-là fut un génie et se convertit, pourquoi

il s'est grandi, jusqu'à incarner l'angoisse morale, la sincérité, flottante et incertaine, de tout un peuple, il semble bien que ce soit d'avoir admirablement ressenti ce nouveau conflit qui s'élève, qui s'exaspère avec notre temps, entre le cœur des hommes, entre leurs traditions et leur intelligence...

L'œuvre qu'il a écrite, la main tremblante de ces soucis, est là pour assurer sa gloire devant la postérité. De jour en jour, elle semble accroître son importance. Elle se répand dans les milieux les plus divers, ceux où l'on n'eût peut-être pas cru, au lendemain de Littlemore, qu'elle pût se répandre. Par delà les livres composés au caprice des événements, qui étaient venus, pour répondre à une question, à un débat de l'instant, il demeure ceux qui sont de tous les âges parce qu'ils expriment des pensées et des sentiments de tous les temps, parce qu'ils offrent aux problèmes qui se posent devant chaque génération leur solution.

Solution qui, pour certains de ces livres, n'aura de valeur qu'un lendemain, plus ou moins prochain, suivant les destinées de l'Église anglicane ; solution qui, pour d'autres, demeurera éternelle, parce qu'elle aborde des questions qui ne passent pas, voilà l'exergue inscrite aux deux faces de la médaille où se commémore cette grande mémoire. Voilà

bien aussi, ce semble, les deux formes de son influence.

Peut-être est-ce là sa plus grande splendeur ? Sur cette tombe de Newman cessèrent, au moins à son égard, les graves discussions, qui grondaient encore la veille du jour où elle s'ouvrit. Catholiques romains et anglicans se rencontrèrent, pour rendre justice à ce génie, si souvent méconnu et déprécié. Sans distinction de confession, ils revinrent tous, auprès de lui, orner leur âme et lui donner un peu de ce lustre immortel. Ils trouvèrent là des vertus susceptibles d'embellir bien des héroïsmes modernes, toute une science de la sainteté, comprise peut-être selon des âges nouveaux et les besoins du catholicisme. En exemple, ils eurent la vie de Newman et son œuvre.

Sa vie, elle est tout entière dans sa *Correspondance,* malheureusement incomplète, dans son *Apologia* qui comble heureusement le fossé, qui se creusait de cette interruption, au bout de sa conversion. Entre les heures d'épreuve et son éternité, que l'on peut augurer pacifiée et douce de ses dernières années, cette œuvre jette un pont. Cette source, qui semblait se perdre et rentrer dans le sol, se raccorde à ce moment précis. L'*Apologia* reste le monument durable de sa sincérité, d'où les

faits de chaque jour, sans valeur devant l'absolu, se trouvent élagués, où les grands actes de son existence prennent ainsi plus de prix, de ces omissions volontaires et sans intérêt. Elle apparaît mieux de la sorte, cette vie, ce qu'elle fut en réalité, une carrière où la pensée religieuse seule eut de l'attention.

Son œuvre, elle, reste aujourd'hui en raison directe des influences que dessine son ombre. Elle est double, comme nous le disions plus haut, passionnante en des parties, qui sont différentes pour les catholiques et pour les anglicans, mais également propice aux uns comme aux autres. Tous ceux qui ont l'angoisse de la certitude, qui ont l'ardeur des apostolats, viennent y puiser. Les uns — ce sont les catholiques — ont la part la plus belle. Ils retrouvent là, parmi la série complète de ses ouvrages, ces deux volumes où se trouve contenue l'essence même de sa doctrine, tout ce qu'il eut de plus profond dans sa pensée. Ce sont l'*Essai sur le Développement de la Doctrine chrétienne* et la *Grammaire de l'Assentiment*. Les autres, anglicans de la High-Church, reprennent les œuvres de jadis, de ce jadis où Newman guidait les consciences d'Oxford et réveillait les grands souvenirs religieux de la croyance nationale — et ceux-là puisent un peu partout, ressortent ces armes légèrement rouillées par le

temps ou émoussées par l'usage, mais surtout sentent au-dessus d'eux un reste de lui-même, de son influence personnelle, dont n'a jamais pu se déprendre tout à fait l'anglicanisme vraiment religieux..

Dans les deux grands ouvrages de Newman, les catholiques ont trouvé une méthode nouvelle d'apologétique, ou si ce mot semble bien gros, en songeant que l'ancien *fellow* d'Oriel écrivit après Pascal, on peut au moins dire qu'il apprit à envisager les problèmes de la croyance, selon une incidence nouvelle. Newman revint, en effet, au catholicisme, attiré avant tout par son sens de la tradition et cependant les méthodes de son enseignement furent essentiellement progressives. Il apprit dans l'*Essai sur le Développement* à concevoir la religion non plus comme un ensemble de dogmes et de rites, figés à jamais, dans les siècles, mais comme un organisme vivant, soumis aux lois de toutes les choses qui vivent, susceptible de se développer et de se replier, de conformer son être au milieu où il se trouve, de se renouveler — au moins en partie — selon les temps qui s'offrent à lui-même. Confiant en la révélation, sûr de l'authenticité divine du catholicisme, il reprit, à ses études de la Patrologie, cette admirable idée de la vie, de la croissance

de la religion. Il jeta au trébuchet des luttes contemporaines cette audace de génie, — que la preuve même de la divinité pour un dogme, pour un ensemble de dogmes, c'était peut-être ce développement qui s'accomplit tout à la fois dans les faits, c'est-à-dire dans l'histoire, et dans les pensées, c'est-à-dire dans l'idéal. A ces raisonnements nouveaux, il offrit un soubassement puissant ; il osa mêler à ces thèses sacrées les données expérimentales de la science : quinze années avant Darwin, il développa son idée, en puisant ses comparaisons dans la biologie. Devinant toute la portée, toute la valeur sociale du christianisme, il fonda sur ces principes une sorte de sociologie de la religion. De ce foyer qu'il a créé, qu'il a allumé lui-même, il a préparé de nouveaux rayonnements à sa foi.

Plus tard, dans la *Grammaire de l'Assentiment,* il s'est encore révélé un des psychologues les plus profonds de la croyance. A ce monde moderne, qui veut connaître l'origine même de ses émotions les plus nobles et de ses pensées les plus généreuses, il a offert la plus puissante analyse et la plus rigoureuse de l'acte de foi qui ait peut-être jamais été donnée. Celui qui en face des faits historiques, avait été demander aux sources une critique exacte, qui avait interrogé l'Église dans son développement, pour reconnaître s'il avait été normal, sans à coups, sans

innovations capricieuses, celui-là revient sur ses pas ; après avoir satisfait aux historiens, il veut contenter les philosophes, comprenant si bien l'aridité parfois de la croyance. Après l'acte social, l'influence mondiale de la foi, il veut justifier son influence individuelle, son action sur chaque âme.

Si l'on songe d'un peu près aux grandes questions que pose le scepticisme contemporain et si l'on veut regarder sur quels points il essaie d'ouvrir la brèche dans la muraille de la vieille cathédrale, il semble bien que l'autorité de Newman s'étende au delà des limites le plus souvent assignées à un écrivain religieux et à son œuvre. Dans son cas, il est un peu de la destinée d'un Bossuet ou d'un Lamennais.

Vers 1835, il avait écrit : « Je n'attends rien de favorable avant quinze ou vingt ans. » Il se trompait encore de presque autant d'années qu'il n'en avait prévu et qu'il n'en avait accordé à son influence, pour se répandre. Ce n'est guère que depuis 1880 que son œuvre apologétique a filtré, au moins les grandes pensées du catholicisme. Pour ne parler en France que des morts, il serait facile de retrouver dans l'œuvre de l'abbé de Broglie, dans celle de Mgr d'Hulst et surtout dans l'enseignement d'Ollé-Laprune, la part qui lui revient. En Angleterre, sans faire les mêmes distinctions que du point de vue où nous nous plaçons et que nous croyons convenir à la France,

au premier rang des disciples de Newman, parmi ceux qui ont le mieux compris sa pensée et qui l'ont continuée, il faut ranger le Père Tyrrell. Mais, si l'on a pu écrire, voici seulement quelque quatre années, qu' « aucun manuel de théologie classique n'a encore tenu compte des idées apologétiques de Newman » (1), il ne paraît plus, heureusement, que cette phrase soit complètement vraie, depuis l'accession de certaines personnalités religieuses à l'épiscopat (2), ou la publication posthume des *Études du clergé,* du P. Hogan (3).

De plus en plus, il faudra recourir à son œuvre, à ses deux livres d'une si pressante perspicacité, qui sont peut-être les plus belles pages inspirées par le catholicisme à une âme, depuis la seconde moitié du siècle dernier. Avec Pascal, dont on l'a si souvent rapproché, il demeure le maître de l'apologétique fragmentaire, dont tous deux, quoique pour des raisons différentes, ne nous ont donné que des morceaux.

Il a eu aussi une très grande influence sur l'an-

(1) Ch. Denis. *Esquisse d'une apologie philosophique du christianisme dans les limites de la nature et de la Révélation.* IX. Alcan, 1898.

(2) Il convient à cet égard de lire la très pénétrante lettre de Mgr Mignot sur l'*Apologétique contemporaine*, destinée à ses prêtres et à ses séminaristes. *Revue du Clergé français,* 15 novembre et 1er décembre 1900.

(3) In-8. Lethielleux, 1902.

glicanisme, inavouée pendant bien longtemps, reconnue aujourd'hui. Sur ce monde qui avait eu tant de raisons naturelles de lui en vouloir, il a marqué son empreinte. D'un point de vue très général, avant de rechercher dans le détail quel a été son apport, on peut dire que si le catholicisme, en Angleterre, rencontre aujourd'hui enfin la considération à laquelle a strictement droit toute opinion loyale et sincère, c'est à la personne de Newman qu'elle le doit, aux honneurs de la pourpre qui vint border sa dernière robe de prêtre et qui montra l'estime en laquelle le tenait Rome, au moins sur le tard de sa vie.

Mais il a exercé une autre influence encore. Au lendemain de sa conversion, il y eut quelques heures d'irrésolution parmi tous ces anglicans qui l'avaient suivi jusqu'à l'abjuration exclusivement. Parmi ceux qui demeuraient sur l'ancienne position, on se demanda si l'on continuerait l'œuvre, maintenant qu'elle avait donné de tels résultats, ou si l'on n'abandonnerait pas la tâche entreprise.

L'impulsion avait été trop forte. Les tractariens, derrière Pusey, continuèrent cette lutte, ne croyant plus ressentir l'influence de celui qui n'était plus pour eux et cependant, s'inspirant toujours des idées qu'il avait, avant qu'il ne vît l'ombre de la main sur le mur... Ils tirèrent les conséquences des principes

qu'il avait émis ; ils développèrent le programme qu'il avait tracé, s'en tenant d'abord à des extensions de détail. Puis, peu à peu, travaillés par cette grande idée, qui demeurait au fond des livres de Newman, au fond de ses sermons, qu'ils relisaient aussi souvent que les catholiques, ils passèrent de la renaissance doctrinale à une renaissance des rites et des cérémonies. Ils rénovèrent, selon la tradition antique, les liturgies désertes. Un jeune homme de la plus haute noblesse anglaise vint mettre au service du mouvement l'apport de son nom et sa situation. Ils accueillirent avec joie ce neveu de l'un des premiers Tractariens, Lord Halifax, qui n'était alors comme son oncle que Charles Lindley Wood. Celui-ci donna au parti un nouvel essor ; il reforma le groupe, le disciplina et dès 1867, il était élu à la présidence de l'*English Church Union,* qu'il n'a pas quittée depuis lors.

Il semble que, du côté des Anglicans, cette association soit le plus beau fleuron de l'influence newmanienne. Elle s'inspire, surtout depuis que Lord Halifax est à sa tête, très souvent de ces idées du grand Oxonien. Elle porte tout son effort sur les rites et le dogme. Elle cherche à catholiciser l'anglicanisme. Bien des fois, son illustre président, de sa parole claire et chaude tout à la fois, a tracé son programme généreux de l'Union avec Rome,

pour ne plus connaître qu'une « Église catholique et apostolique » (1). Il y a quelques années même, toute la chrétienté a frémi d'espérance. On a pu croire, pendant quelques mois, que la grande chaîne apostolique allait se reformer, lors de la formidable discussion sur les ordinations anglicanes qui a passionné l'Angleterre et si ces espérances se sont évanouies, au moins pour le présent; si, après ce mouvement d'abandon qui avait rapproché les Églises, il y a eu de part et d'autre un recul, il n'en demeure pas moins un precédent qui a permis de connaître le terrain.

Pour nous, il demeure surtout que ces rapports qui ont perdu tout caractère d'animosité, qui, devenus presque sympathiques, laissent entrevoir encore des jours meilleurs, sont l'œuvre de Newman et de sa pensée. Influence passagère celle-là sans doute mais qui n'en garde pas moins, malgré ce caractère temporel, toute son importance.

Désormais, entre Rome et l'anglicanisme, il se trouve comme un pont de jeté. De part et d'autre, un peu du cœur de Newman, un peu de son souvenir demeure; et de cette affection, de cette admiration commune, de cette pensée que l'on a pro-

(1) *The Agitation against the Oxford movement.* — « Read at the Annual meeting at the Church House. » 15 juin 1899, London, Office de l'Union, 35, Wellington Street.

fondément étudiées sur les deux rivages, on se sent moins lointain. Le jour où l'Angleterre se réunirait au catholicisme, dans une courbe d'arceau, il faudrait mettre au-dessus du porche de Westminster, l'unique statue de Newman.

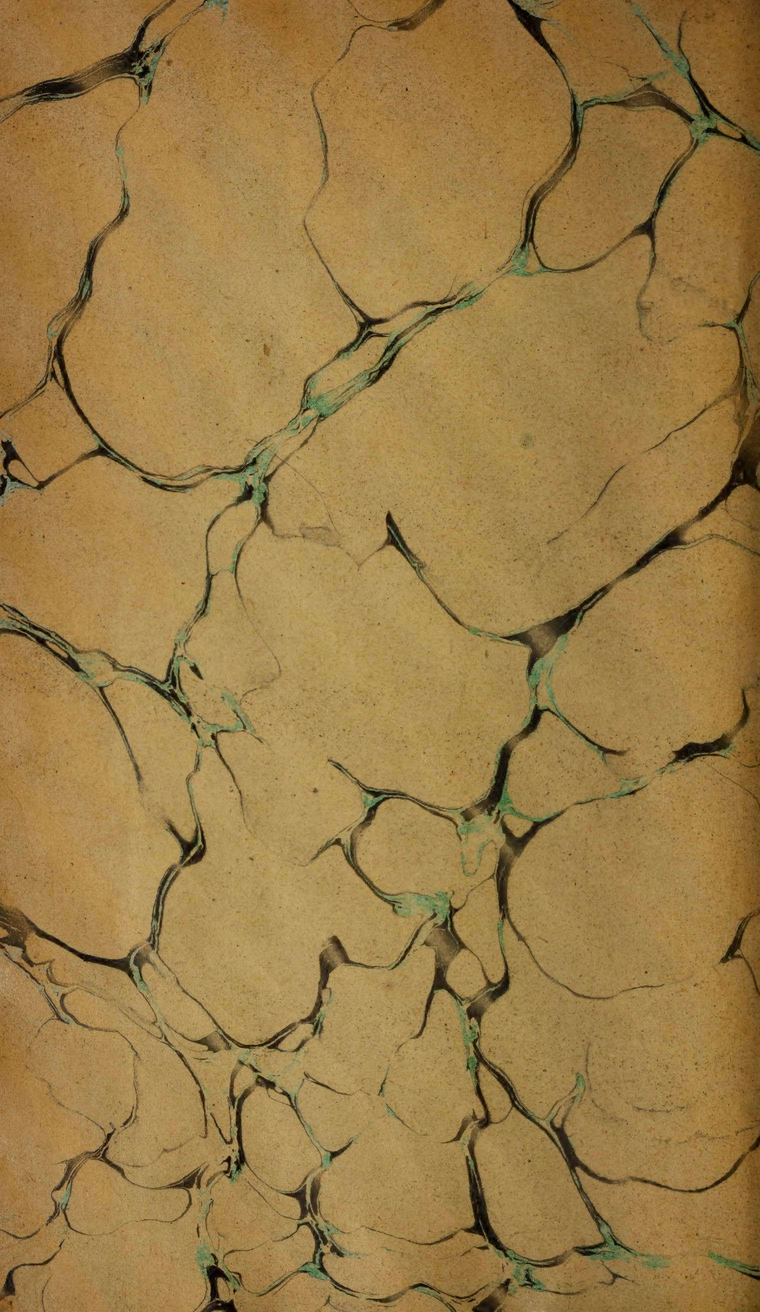
Un homme, qui a laissé après soi une telle traînée de lumière, est de ceux que l'humanité tout entière conserve au souvenir des générations qui se succèdent. Ce sentiment universel a trouvé, pour se traduire, une adorable nuance d'expression, sous la plume du délicat écrivain qu'est M. Augustin Filon. Newman est *un saint de l'avenir* (1). Mais le monde particulier sur lequel s'est exercé son génie lui garde aussi une reconnaissance plus intime, et répète plus souvent encore son nom et son œuvre, pour mettre en valeur les qualités glorieuses qui l'ont grandi aux yeux de tous. Les catholiques ne sauront trop parer cette grande mémoire, rappeler assez souvent toutes les délicieuses complexités de cette âme pascalienne, où se croisèrent, sans se nuire, la simplicité d'esprit et la plus admirable rigueur de pensée; où la fleur gracieuse et douce de la poésie leva entre les pavés rugueux et solides de la science; où la franchise ne craignit pas

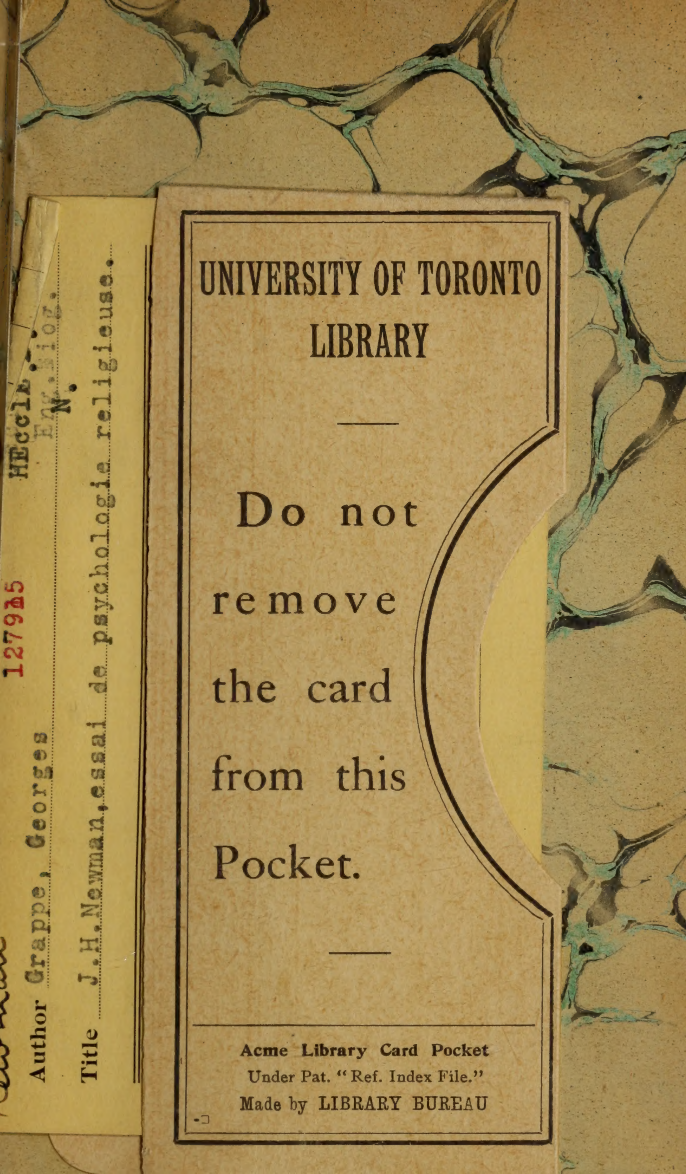
(1) *Journal des débats.*

d'accueillir certaines fragilités de l'analyse. Pardessus tous ces dons naturels, auxquels sembla spécialement avoir veillé une Providence, ils devront surtout se souvenir qu'en Newman, ils furent au service de la croyance la plus humble, la plus absolue et aussi la plus assurée peut-être de tout notre temps.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. de J. Dumoulin, à Paris.





UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
Author Grappe, Georges
Title J.H.Newman,essai de psychologie religieuse.

